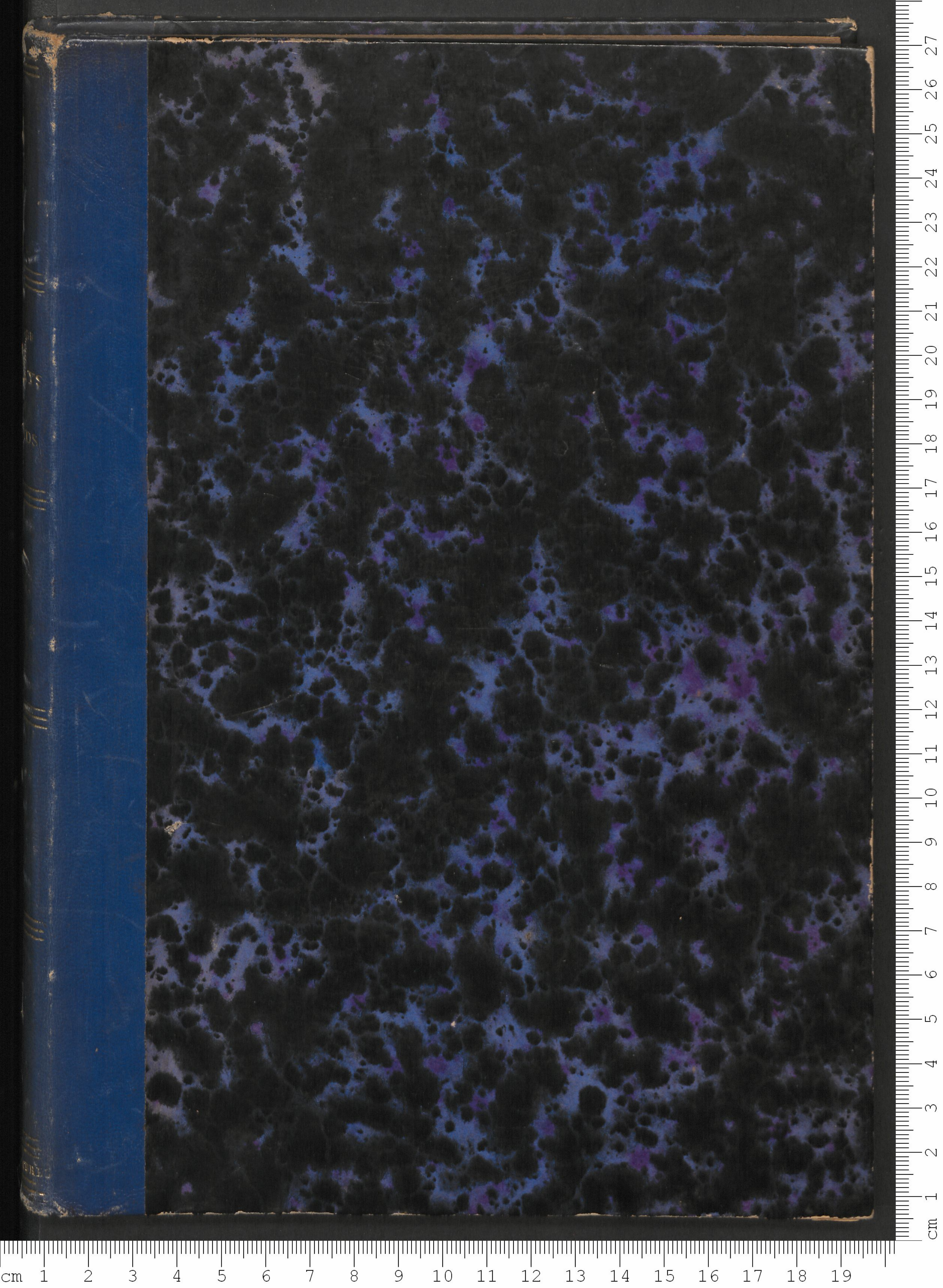
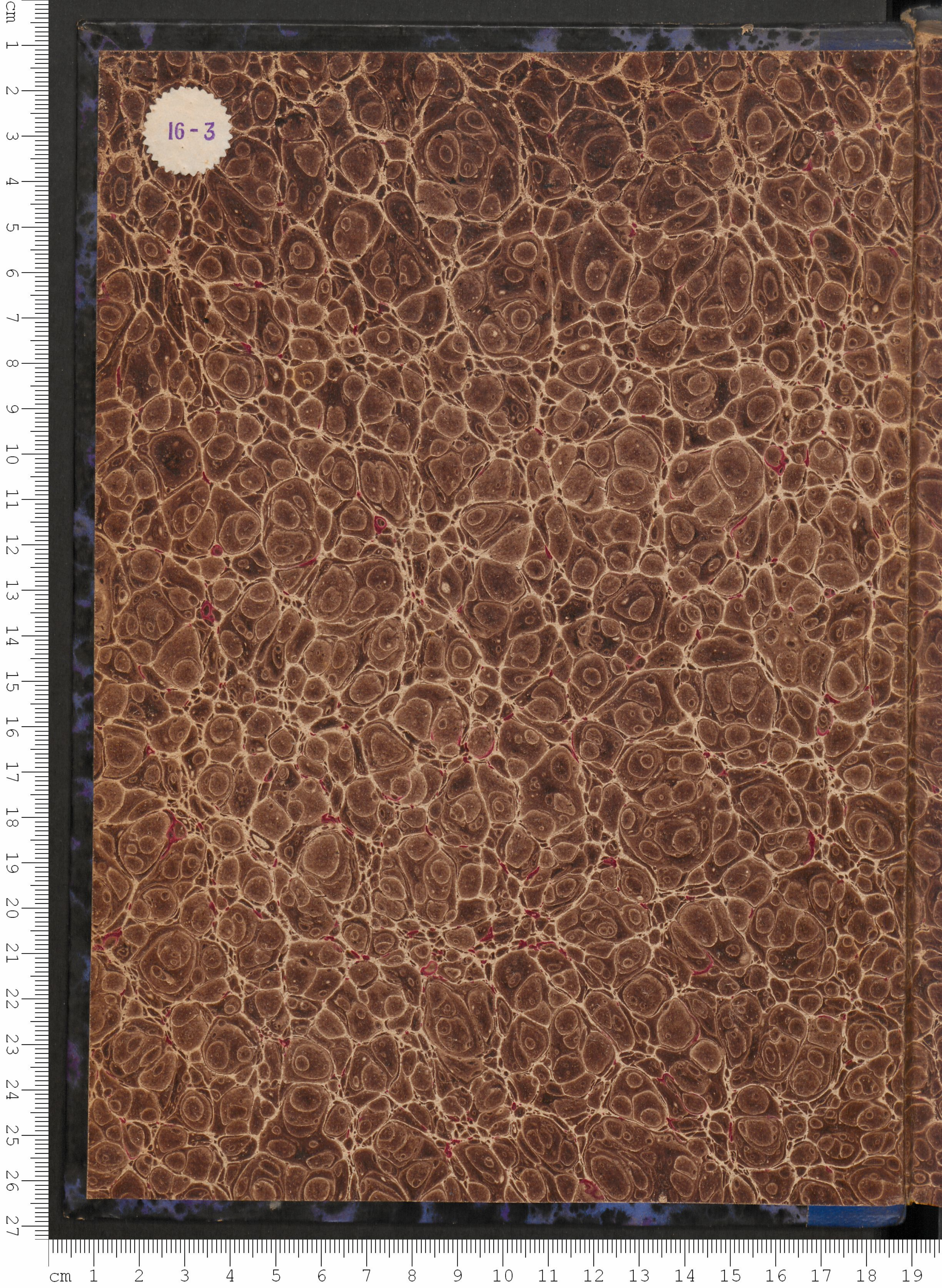
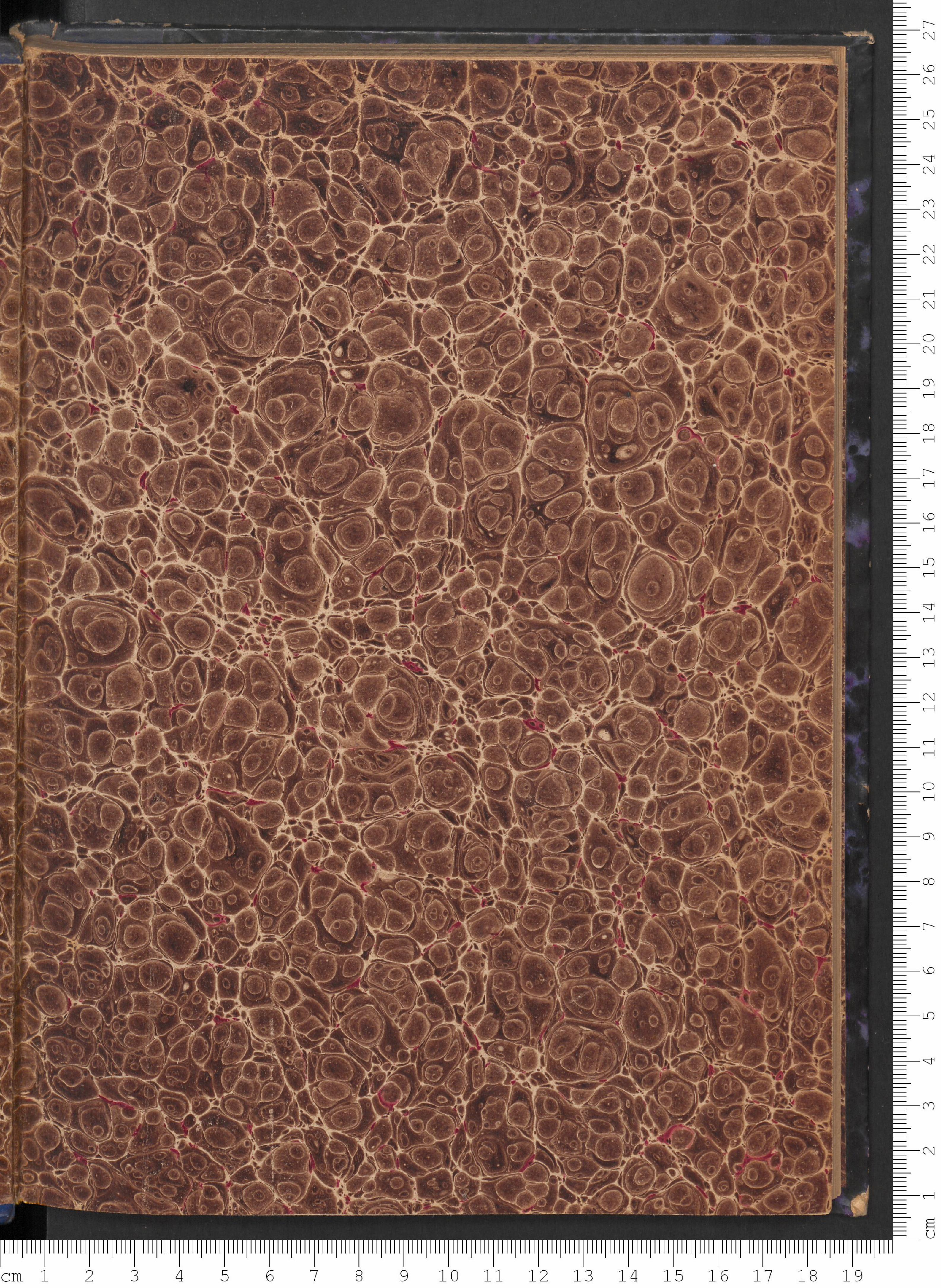
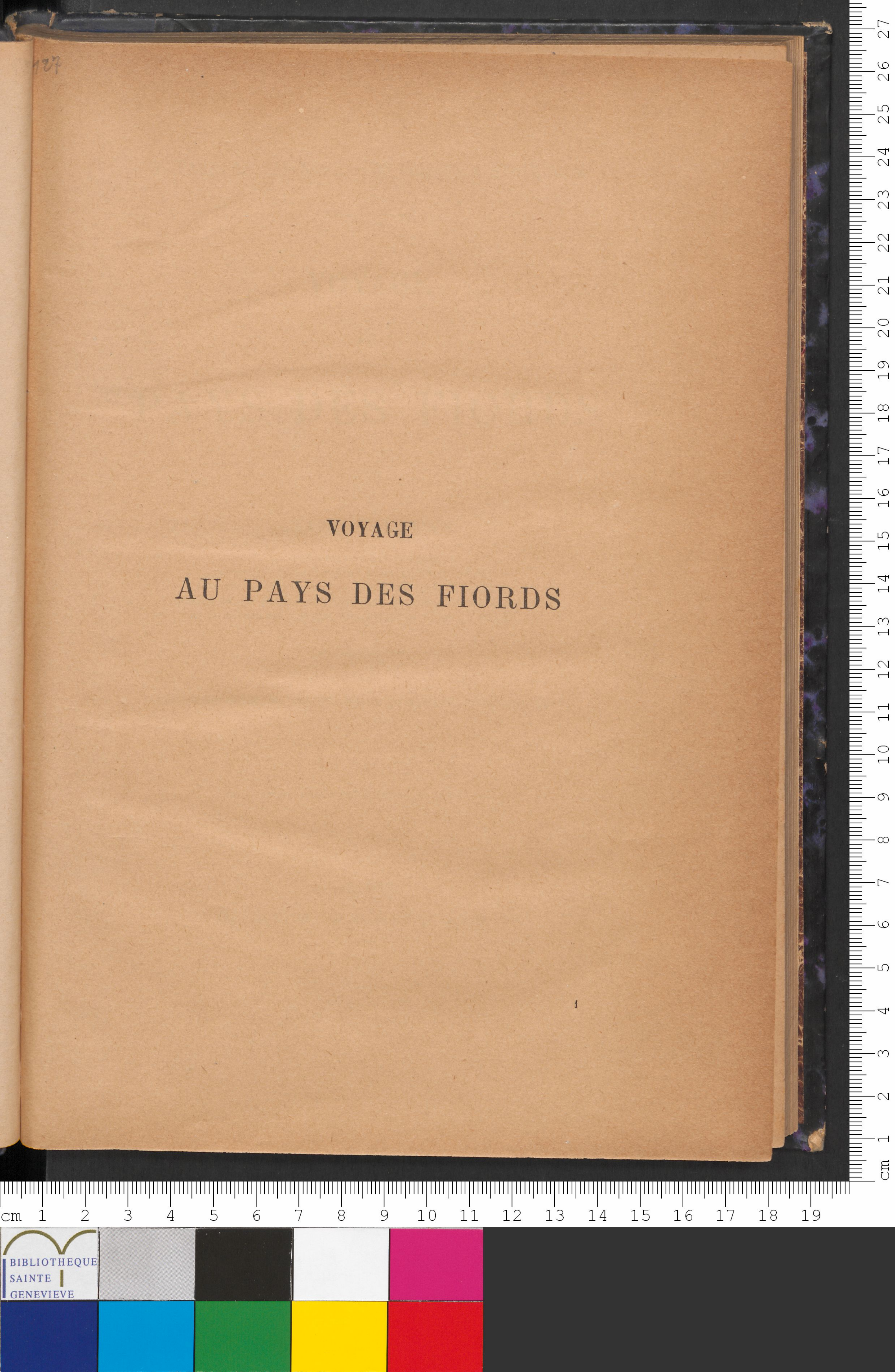

VOYAGE
AU PAYS
DES
FIORDS
Cte P. DE CHR











VOYAGE

AU PAYS DES FIORDS

DE PARIS AU CAP NORD — DE BERGEN A STOCKHOLM

VOYAGE

AU

PAYS DES FIORDS

PAR

LÉON DUMUYS

CHEVALIER DU SAINT SÉPULCRE,
ATTACHÉ A LA DIRECTION DU MUSÉE HISTORIQUE D'ORLÉANS,
ASSOCIÉ-CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE L'ORLÉANAIS,
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS, ETC.

Ouvrage orné de nombreuses gravures et d'une carte.

PARIS
8, RUE FRANÇOIS Ier
—
1892



Notre ami, M. Léon Dumuys, le pèlerin si zélé de Jérusalem, le conferencier aimé de plusieurs œuvres, fit, il y a deux ans, un voyage au pays des fiords et, au retour, laissa imprimer pour ses amis, les lettres qu'il avait écrites pour le raconter.

L'entrain de ce récit, fait ainsi au jour le jour, donne un charme particulier au livre, et nous regrettions vivement qu'il n'eût pas reçu une plus vaste publicité.

M. Léon Dumuys voulut bien alors nous offrir de le publier en bonnes lectures et en livres de prix; nous acceptâmes avec reconnaissance. Nous avons cru bien faire d'y introduire des illustrations qui forment une sorte de musée à côté du texte et complètent parfois le récit. Sous cette forme nous l'offrons aujourd'hui au public.

Juillet 1891.

LES ÉDITEURS DES « BONNES LECTURES ».

LA SUÈDE ET LA NORWÈGE.

1. Météorite (fer métallique pesant 20 000 kil.) exposé au musée de Stockholm. — 2. Costume suédois. — 3. Costume norwégien, — 4. 5. 6. 7. 8. 9. Berceau, couteau, traîneau, cuiller, nécessaire et habitation des Lapons. — 10. Le point le plus septentrional, frontière russe.

INTRODUCTION

Ire ÉPITRE

A MON AMI ET COLLÈGUE PAUL CHARPENTIER

Avocat
Membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais
et de la Société des sciences belles-lettres et arts d'Orléans.

Paris, le 1er août 1888.

J'avais espéré, cher ami, rencontrer en vous un aimable compagnon de route. Je caressais l'espoir de vous emmener par delà les mers jusques au cap Nord, où nous devions « voir le bout du monde et nous frotter à l'essieu du pôle », selon l'expression emphatique, scientifiquement inexacte, mais à coup sûr pittoresque, du poète Regnard (1).

La Providence en a décidé autrement; des devoirs de famille, des obligations respectables entre toutes, ont fait de vous, cette année, un véritable prisonnier.

Grâce à notre ami commun, l'excellent F. des Francs, auquel vous voudrez bien exprimer toute ma reconnaissance, je vous ai trouvé... sinon un remplaçant, tout au moins d'aimables suppléants.

Bref, me voilà parti, ma valise est bouclée; demain nous quitterons Paris, Lucien Normand et moi; Henri Rousseau viendra nous rejoindre à Khristiania, et dimanche, nous débarquerons dans la presqu'île scandinave. D'ici un mois, six semaines au plus, je serai de retour près de vous, à moins qu'une baleine, me prenant pour un nouveau Jonas, se passe la fantaisie de m'avaler... et de me garder.

Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, malgré tout, vous pouvez

1) *Voyage en Laponie*, 1681.

compter sur moi pour vous faire connaître les particularités intéressantes de notre longue excursion.

Si j'étais artiste, je vous enverrais des croquis; si j'étais poète, je vous adresserais des vers; à défaut de ces talents enviés, mais absents, je me contenterai de tracer à la plume, et de mon mieux, des esquisses fidèles de ce que j'aurai vu.

« A beau mentir qui vient de loin ! » dit le proverbe... C'est vrai ! mais vous n'aurez pas à redouter le manque de sincérité chez votr correspondant.

Il s'efforcera, lui, de vous dire en son âme et conscience, toute la vérité, rien que la vérité, comme un loyal témoin appelé à déposer devant la justice.

Je n'ignore pas qu'on a beaucoup écrit déjà sur la Norwège, car, sans être devenu comme l'Oberland, le rendez-vous obligé des Perrichons et des Tartarins qui le déshonorent, le pays des fiords attire à lui chaque année des visiteurs de plus en plus nombreux.

J'éviterai donc, si je le puis, les banalités, j'abrégerai les descriptions nécessaires et m'écarterai, autant que possible, des sentiers battus.

Adieu donc, cher ami, voilà qui est convenu; de votre côté, pensez de loin en loin au voyageur, donnez-lui des nouvelles d'Orléans et de France, songez au plaisir que lui causeront, là-bas, les lettres du pays !

Dans quinze jours, nous serons, Dieu aidant, aux confins de l'univers habité et sur le rocher du cap Nord; nous pourrons, je l'espère, graver à notre tour ces vers du poète-voyageur cités en commençant :

Gallia nos genuit.....

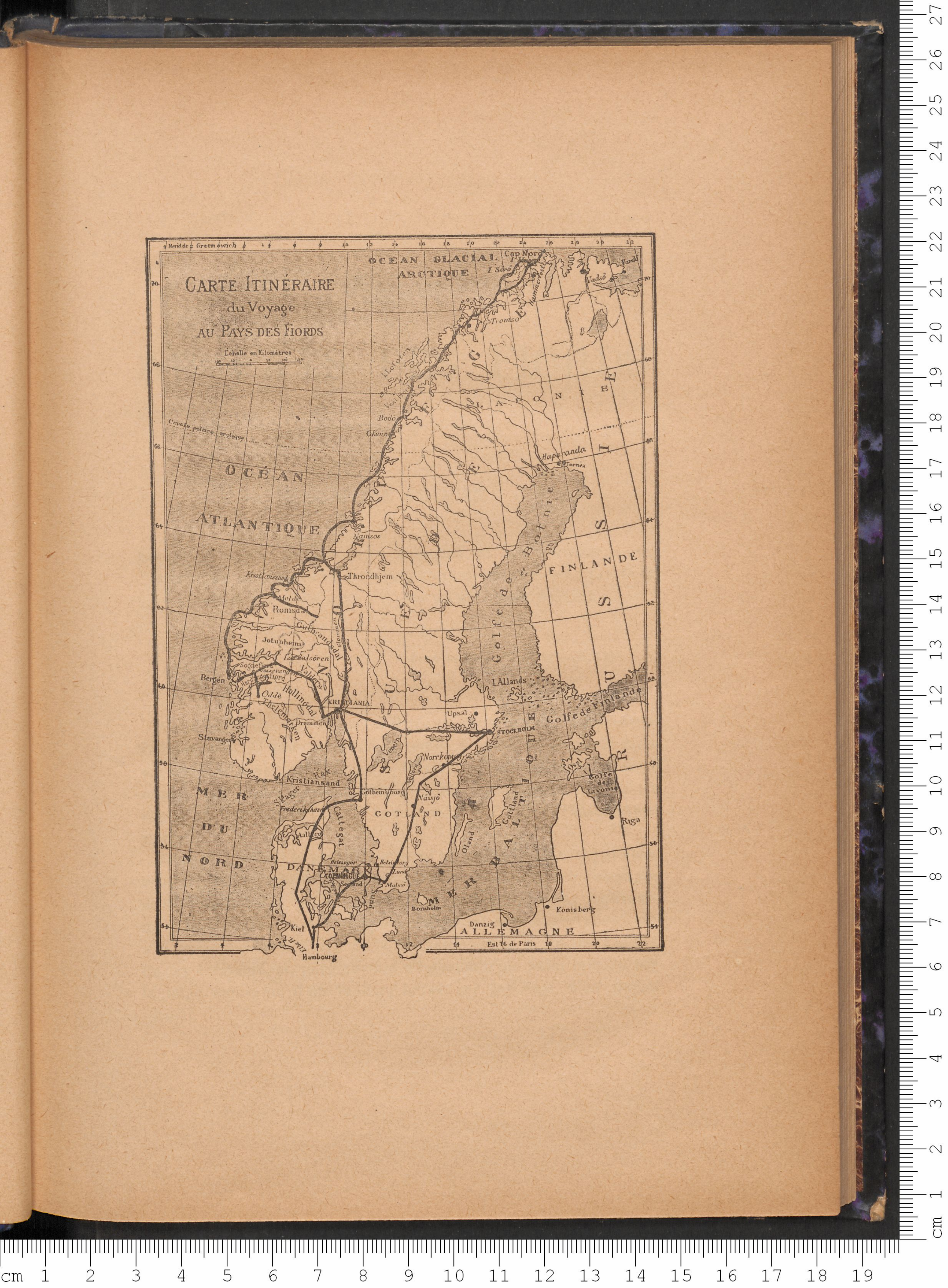
. . . .

Casibus et variis acti, terrâque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis !

Adieu, ou plutôt, au revoir !

Votre tout dévoué,

LÉON DUMUYS



CARTE ITINÉRAIRE
du Voyage
AU PAYS DES FIORDS
Échelle en Kilomètres
Merid de Greenwich
OCEAN GLACIAL ARCTIQUE
Cap Nord
I. Sörö
Hammerfest
Vadsö
Vardö
Tromso
I. Lofoten
Bodö
Haparanda
Tornéa
Cercle polaire arctique
OCÉAN ATLANTIQUE
LAPONIE
Namsos
Throndhjem
Kristianssund
Molde
Romsdal
Gulbrandsdal
Glommen
Jotunheim
Sognefiord
Valders
Bergen
Hardangerfiord
Odde
Hallingdal
Thelemarken
KRISTIANIA
Drammen
Stavanger
Golfe de Botnie
FINLANDE
I. Allands
Golfe de Finlande
Upsal
STOCKHOLM
Venern
Vettern
Norrkoping
Kristiansand
Göthembourg
Nässjö
Frederikshavn
Cattegat
GOTLAND
Osel
Golfe de Livonie
Riga
MER DU NORD
Aalborg
Gottland
Oland
Helsingör
Helsingborg
DANEMARK
COPENHAGUE
Seeland
Lund
Malmö
Sund
Bornholm
Konisberg
Kiel
Danzig
ALLEMAGNE
Est 16 de Paris
Elbe Fl.
Hambourg

VOYAGE

AU PAYS DES FIORDS

CHAPITRE PREMIER

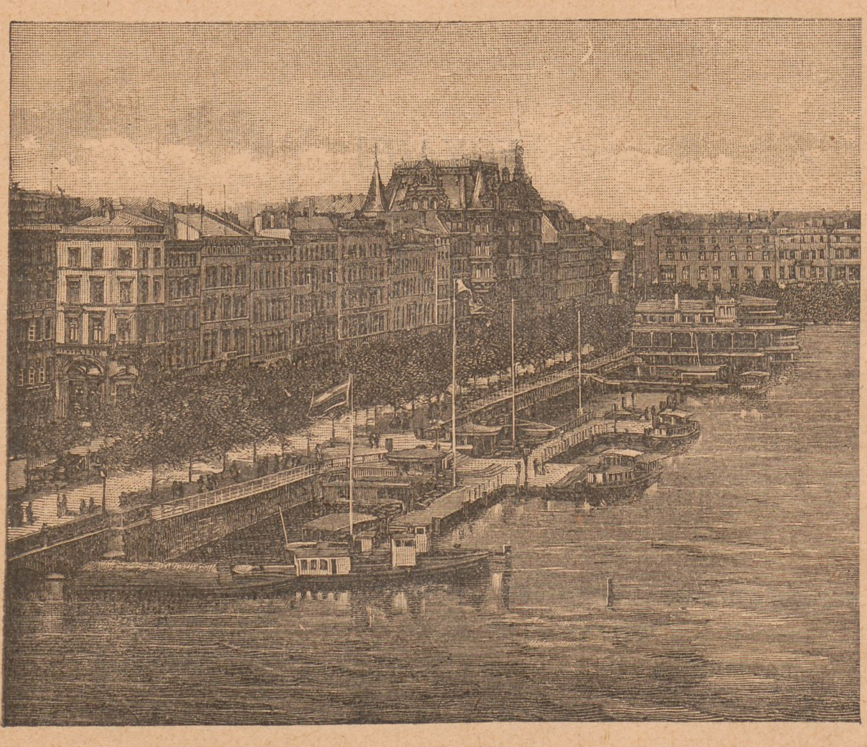
DÉPART DE PARIS — COLOGNE — HAMBOURG ET SES ENVIRONS — LA PRESQU'ILE DU JUTLAND — UN WAGON PHILANTHROPIQUE — LE CATTÉGAT — GOTHEMBOURG — UN CHEF-D'ŒUVRE DE STATUAIRE MODERNE

A bord du *Jonas-Lie,* le 16 août 1888.

CHER AMI,

Au moment de mon départ d'Orléans, vous m'avez fait prendre l'engagement de vous envoyer de temps à autre, au cours de mon voyage aux pays scandinaves, quelques lignes destinées à vous rendre mes impressions. Je viens, fidèle à ma parole, confier au papier ces notes dont l'amitié augmentera, je l'espère l'insuffisante valeur.

Je ne suis, hélas ! ni un de Maistre, ni un Élisée Reclus, et j'ai beau vouloir « laisser courir ma plume, la bride sur le cou », à l'exemple de Mme de Sévigné, je désespère d'arriver à coordonner suffisamment mes souvenirs, à consigner clairement mes observations. Je n'ai malheureusement rien de la science ni de la charmante facilité de ces écrivains, et, pour comble d'infortune, me voici installé sur la table mouvante d'un vapeur, bercé sur les flots d'un Océan glacial.



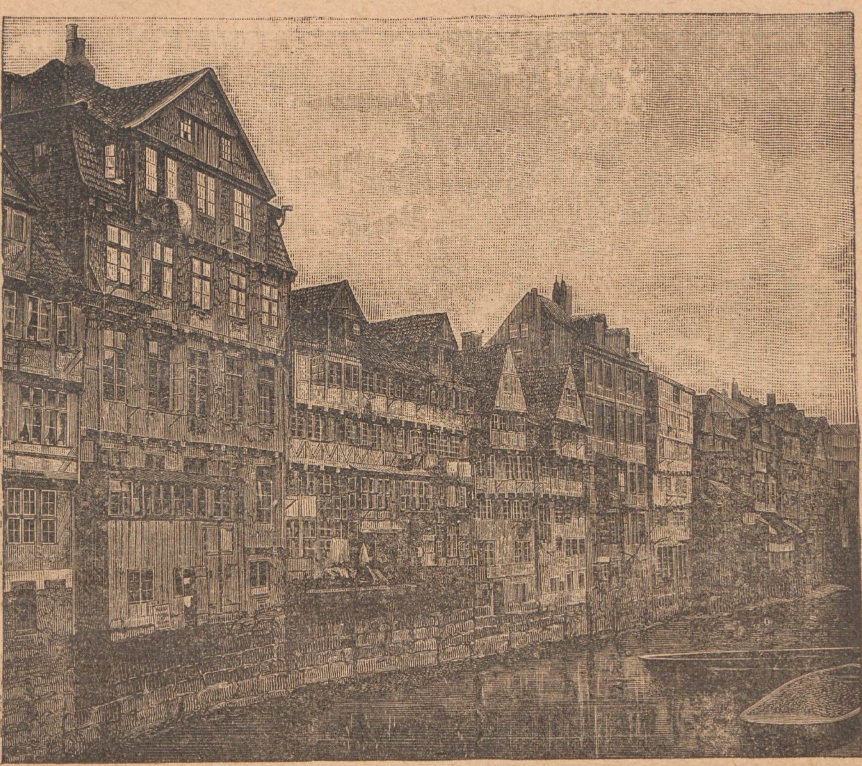
HAMBOURG : UN QUAI.

Loin de toute bibliothèque, n ayant pas seulement un dictionnaire de l'Académie sous la main, je me présente à vous dans les conditions les plus défavorables pour tracer même *l'esquisse promise*, des merveilles que nous avons sous les yeux.

Sous le bénéfice de ces observations, suggérées, sans doute, par ma petite vanité personnelle, j'entre de plain-pied dans mon sujet.

Le 2 août 1888, Lucien Normand et moi, nous quittions Paris. Pleins d'entrain, de gaieté, l'un et l'autre, nous étions décidés à oublier la grève et la tour Eiffel, pour aller saluer, au cap Nord, le soleil de minuit et respirer l'air pur des régions boréales.

Depuis quelques années, la mode, qui s'empare de tout, semble pousser les touristes français vers ces contrées étonnantes jusqu'alors trop délaissées. Les mieux avisés de nos compatriotes, à leur retour du pays des fiords, ont pris soin de nous faire d'enthousiastes descriptions des ravissants spectacles qu'ils y avaient contemplés, et, en lisant leurs récits, nous avons senti naître en notre âme le



UN CANAL A HAMBOURG.

désir d'éprouver, à notre tour, les mêmes émotions. Croyez-moi, vous pouvez sans crainte entreprendre ce voyage, vous n'aurez ni un regret, ni une déception, si le ciel, répondant à vos vœux, daigne vous prêter le concours dont vous aurez absolument besoin.

Pour nous, las des pluies continuelles qui inondent notre beau pays de France depuis plus de dix mois, nous avons pris le parti d'aller chercher le soleil au delà de l'horizon, et, grâce au ciel, nous l'avons trouvé.

Embarqués à la gare du Nord le 1er août 1888, à 6 heures du soir, nous avons commencé par rouler toute la nuit; après avoir traversé la Belgique, et franchi sans incident la frontière allemande, à Herbesthal, nous sommes arrivés à Cologne. La concordance des trains nous imposait un séjour de quelques heures dans cette opulente cité, où nous devions, hélas ! retrouver, tout autour de son imposante cathédrale gothique, les casques pointus de nos vainqueurs.



HAMBOURG AU XVIIIe SIÈCLE : LE PORT

Ces ombres au tableau sont loin de lui donner le lustre dont parle le poète. Nous nous sentions mal à l'aise, je vous l'assure, nous, Français, dans les rues de cette place allemande, ceinte de fortifications aux glacis verdoyants, fermée de lourdes portes blindées percées de meurtrières, bordée de quais aux murailles crénelées et reliée par deux ponts à ses faubourgs entourés de formidables ouvrages avancés. La vue de casernes bondées de cuirassiers blancs et de fantassins, la rencontre de détachements d'hommes superbes, alignés comme des soldats de plomb, manœuvrant avec cet ensemble dont vous vous souvenez, n'est-ce pas ? n'étaient pas faites pour nous retenir bien longtemps dans une ville que nous avions d'ailleurs visitée dans un voyage précédent.

Montés dans le train de Hambourg à une heure de l'après-midi, nous descendions à cette station vers 9 heures 40 du soir.

Nous étions bien encore sur la terre allemande, mais les souvenirs de l'antique ville libre, la beauté de ses édifices et peut-être aussi la fatigue du voyage, qui doit calmer, sans aucun doute, dans une certaine mesure, le chauvinisme le plus ardent, tout cela, dis-je, atténua notre légitime émotion, et ce fut avec une réelle satisfaction que nous gagnâmes notre logis.

Le lendemain, nous prîmes une voiture pour visiter la cité et ses environs charmants.

Hambourg se compose de deux villes bien distinctes, dans lesquelles se groupent, pour ainsi dire par corporation, 410 000 habitants. Les nouveaux quartiers, avec leurs magasins somptueux, leurs hautes façades, édifiées dans le style allemand de la renaissance, se mirent dans les eaux de l'Alster. Cet immense bassin, interdit aux grands navires de commerce, forme comme un lac intérieur, dont les rives verdoyantes sont couvertes de villas sans nombre, à demi cachées sous de frais ombrages, coquettement enguirlandées de fleurs et de vignes-vierges. On croirait voir un petit Paris bâti dans un immense bois de Boulogne.

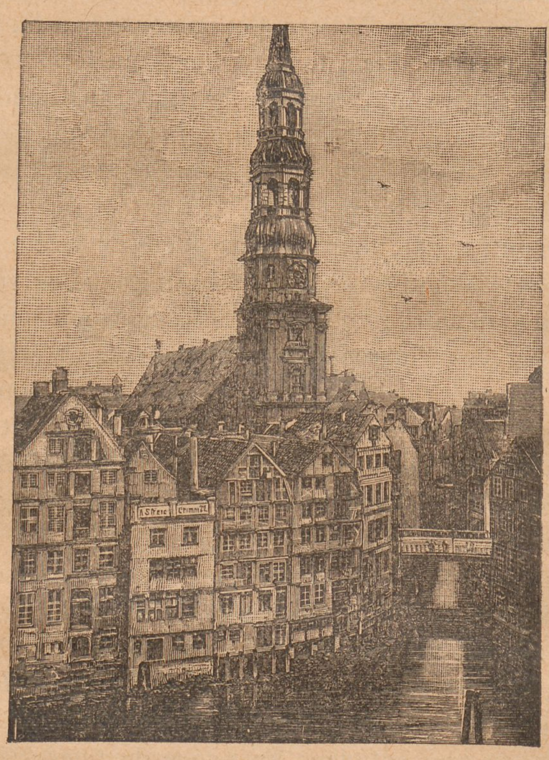
Si vous remontez, parallèlement aux allées du jardin zoologique, les rues en pente aboutissant à l'Observatoire, vous vous trouvez transporté dans un autre monde. — Ici les maisons sont modestes, uniformes et percées d'innombrables fenêtres; leurs étages, fort peu élevés, bâtis en encorbellement, s'avancent les uns sur les autres (chaque maison en comporte au moins six ou sept), et le dernier, réduit à la largeur d'une ouverture, s'abrite sous le faîtage, car il faut vous dire qu'à l'instar des vieux logis du moyen âge, elles ont toutes pignon sur rue.

Suivez-nous encore pendant quelques instants, descendons de voiture et grimpons jusqu'à l'esplanade, d'où l'on découvre tous les environs. Quelle vue magnifique! Nous dominons l'Elbe et son port gigantesque; voyez ces quais encombrés de barques, de planches, de peaux, de barils, de caisses et de ballots. Sur le fleuve, les vapeurs, les chaloupes, se croisent dans un nuage de fumée; ils semblent gros comme des mouches ou des coquilles de noix. Plus loin, voilà les grands navires tirant jusqu'à six mètres d'eau; les chalands les accostent, les grues fonctionnent, les sifflets vibrent; au milieu de ce tumulte résonnent les coups répétés du marteau frappant sans relâche, dans les chantiers maritimes, et ceux du mouton à vapeur battant en cadence les pilotis énormes sur lesquels vont s'asseoir les nouvelles constructions.

Venez admirer les nouveaux docks, somptueux bâtiments de briques, édifiés dans le style du XIIIe siècle, reliés entre eux par des ponts de fer, et surgissant pour ainsi dire des larges canaux qui baignent leurs fondations. Entrons dans la belle église de

Saint-Nicolas, dont les colonnes élégantes supportent la voûte hardie. Approchons-nous de sa chaire, détaillons les précieuses mosaïques de bois rehaussées de nacres multicolores dont la porte de la sacristie est décorée et poursuivons notre visite.

Il se fait tard, Hambourg ne doit être pour nous qu'une étape. La presqu'île scandinave nous attire, et la saison s'avance. Pour gagner



HAMBOURG. — ÉGLISE SAINT-NICOLAS.

en temps utile, les régions boréales, nous devons franchir rapidement la distance qui nous sépare du cercle polaire.

Il est 9 heures 40; la nuit est venue, la pluie tombe fine et serrée comme en France, profitons-en pour chercher un abri dans le train d'Altona : c'est fait. La locomotive siffle, nous voilà partis.

Enfin ! nons avons réussi à nous procurer un compartiment où nous sommes à peu près seuls. Mais quelle bousculade, quelle cohue ! Notre unique compagnon de voyage (un client sérieux de l'administration sans doute), à la physionomie calme et tranquille, nous initie sans mot dire aux avantages cachés des compartiments danois.



L'ÉGLISE DE GOL, A KRISTIANIA (Voir page 19.)

En quelques minutes les banquettes sont soulevées, retournées, et transformées, grâce à un mécanisme ingénieux, en couchettes confortables. Quand nous nous réveillerons, demain, nous pourrons, à notre petit lever, procéder à notre toilette dans le cabinet-lavabo joint à notre compartiment.

En lisant cette description, vous vous dites sûrement : « Mes modernes sybarites se sont offert un coupé-lit ou un sleeping-car! » Détrompez-vous, nous occupons un modeste compartiment de seconde classe. « Zuze un peu, mon bon, ce que sont les premières! » s'écrierait un Marseillais; mais aussi, pourquoi les prendre ? La conclusion à tirer de cette étude « d'anatomie comparée » faite sur les divers modèles de voitures destinées au transport des voyageurs n'est guère favorable à nos lignes françaises, et je me permets de

recommander chaudement ce modèle de *wagon philanthropique* à notre compagnie du Nord, dont les administrateurs zélés méritent, d'ailleurs, pour leur sage économie, la confiance aveugle de leurs actionnaires.

Songez, bien cher ami, que nous voici installés pour une quinzaine d'heures, mais ne nous plaignons pas trop, nos précautions sont prises en vue de parer aux légitimes exigences des douaniers d'Altona et de Vamdrup, et nous allons pouvoir, je l'espère, reposer en paix...

« Oh ! déjà, le jour a reparu ! » nous essuyons fiévreusement la buée qui dépolit les glaces de notre compartiment, et nous avons la douleur de constater que des nuages bas et gris roulent sur un pays triste et désert comme les Landes de la Sologne. La pluie tombe par averses ; elle arrose et détrempe des tas de tourbe amoncelés pour sécher au milieu des marais où paissent de pauvres animaux abandonnés. De loin en loin, une ferme isolée se laisse deviner dans le brouillard, et les stations se succèdent sans présenter aucun intérêt.

Encore un quart d'heure et nous serons arrivés à l'extrémité de la presqu'île du Jutland. La terre va manquer sous nos roues ; prudemment, le train s'arrête ; la mer bat presque les murs de la gare. Nous voici dans le petit port de Frederickshavn ; mettons pied à terre et franchissons en un temps de pas gymnastique la distance qui nous sépare du pont de l'*Avanti*.

Un coup de sifflet, et nous sommes en route ! Les flots commencent à soulever notre avant, bientôt la danse s'accentue, les vagues s'élèvent, s'abaissent, se heurtent aux flancs de notre steamer et finissent par balayer le pont ; décidément, le Cattégat est agité !

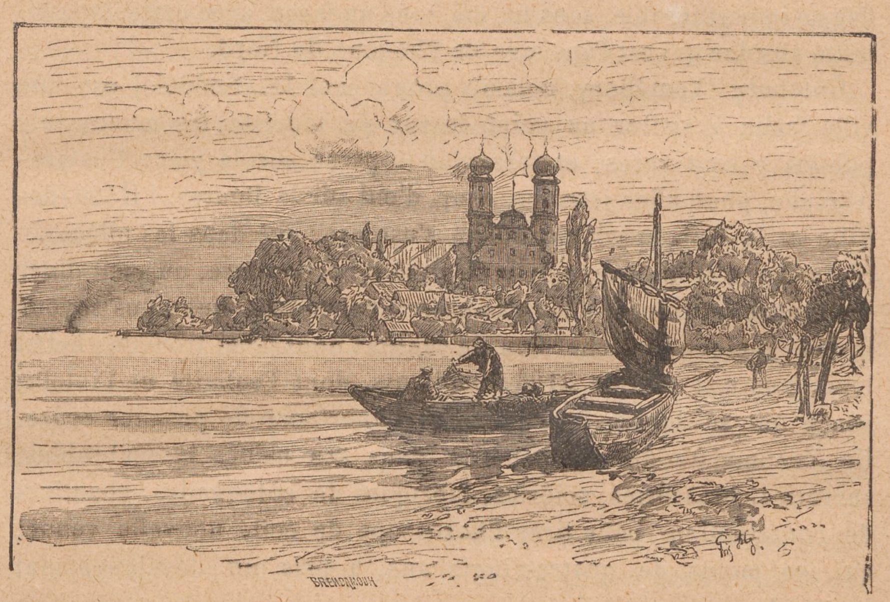
A bord, tout le monde a disparu comme par enchantement ; seuls le capitaine et le timonnier sont à leur poste sur la passerelle. Ce silence, cet abandon significatifs, durent quatre heures environ.

Enfin, le calme se fait, les passagers remontent à l'air libre, peu à peu le pont s'anime ; des messieurs pâles et défaits, des dames défrisées, des bébés aux yeux cernés, à la mine fatiguée, viennent s'asseoir sur les pliants. Ceux-ci sommeillent, ceux-là se lèvent et commencent à marcher ; en voici qui réclament un verre de « n'importe quoi », en voilà qui mâchent un zeste de citron tout en passant en revue les détails de leur toilette. Bref, le pont de l'*Avanti* me fait

l'effet d'une terrasse d'hôpital sur laquelle les convalescents viennent respirer après une nuit d'orage. Nous sommes en vue des côtes de Suède.

Quel singulier littoral ! Des flots, surgissent partout des îlots gris et nus aux formes arrondies, il y en a de toutes grandeurs, de toutes formes ; les plus proches portent une balise, les plus éloignés servent de base à un phare de bois. Nous sommes dans le fiord de Gothembourg.

Vous connaissez par ouï-dire ces baies du sud de la Suède et de l'ouest de la Norwège : ces longues et étroites vallées immergées, ou plutôt comblées, pour ainsi dire, par l'eau de la mer, décrivent les courbes les plus capricieuses, pénètrent dans l'intérieur des



FRÉDERICKSHAVN

terres, baignant par ci le pied de montagnes gigantesques, recouvrant par là des écueils à peine visibles.

Imaginez-vous que le continent s'affaisse tout à coup, par suite d'un cataclysme effroyable et que les océans, après avoir envahi l'Europe entière sous un nouveau déluge, prennent leur niveau à 100 mètres au-dessus de celui du lac de Genève, par exemple ; vous aurez, d'après la Suisse, une idée assez nette de la physionomie de la côte occidentale de la presqu'île scandinave. Les hauts sommets

s'élèvent seuls au-dessus des flots, et les vallées disparaissent au fond des mers.

Pendant que je cherche à vous rappeler la théorie des fiords, l'*Avanti* a marché, et nous sommes en vue de Gothembourg; la ville de bois étale ses maisons rouges et jaunes sur les blocs de gneiss disposés en cirque autour de nous. Ce ne sont partout que pilotis, quais, magasins, usines, des barques aux formes élégantes sillonnent la surface des eaux tranquilles; les chalands, surchargés de bois de sapin, sont remorqués en tous sens; les palans font entendre leurs grincements; les vapeurs vont et viennent, et ce mouvement prodigieux fait ressortir le calme des marins et des manœuvres employés au service des docks et de la navigation. Tout ici se fait avec un flegme imperturbable, sans un cri, sans un juron, avec cette impassibilité absolue qui est l'apanage de l'homme du Nord.

Goteborg (Yeutébory, comme prononcent les Suédois) est une ville facile à visiter au point de vue du touriste; les monuments publics y sont rares; et lorsqu'on a passé sur la place Gustave-Adolphe, pour aller jeter un coup d'œil sur la Bourse, l'Hôtel-de-Ville et le Kungspark, quand on s'est promené dans les allées du Slottsskogg et les serres de la Société d'horticulture, on peut dîner et prendre le train. N'allez pas croire, cependant, que nous soyons là dans quelque gros chef-lieu de canton: nous nous trouvons bel et bien dans une cité de 91000 habitants, dont l'activité et l'intelligence ont su donner à ce port une importance de premier ordre. Un économiste devrait pénétrer dans ses usines innombrables, sucreries, brasseries, scieries, fabriques de cotonnades, chantiers de construction, pour tirer l'horoscope de cette nouvelle venue, qui, en moins de quatre-vingts ans, a pris un développement inattendu.

S'il faut en croire les gens bien informés, le port de Stockholm n'a qu'à se bien tenir, s'il ne veut, tôt ou tard, céder le pas à sa dangereuse rivale.

Je me plais à espérer, toutefois, que la lutte pacifique et commerciale des deux grands ports suédois, étroitement unis par le double lien matériel de la voie ferrée et du canal de Gothie, n'aura jamais rien de commun avec celle « des Lutteurs » dont on admire une épreuve dans chacune de ces deux villes.

Vous allez me demander, j'en suis sûr, le mot de cette énigme.

Tant mieux, cela me fournira du même coup l'occasion de vous décrire un chef-d'œuvre de statuaire moderne, et de vous donner en peu de lignes un aperçu des mœurs barbares des vieux peuples scandinaves.

Le groupe de Molin représente deux hommes, aux torses athlétiques, aux membres fortement musclés, nus jusqu'à la ceinture, armés de couteaux à lames courtes et acérées, et solidement attachés l'un à l'autre par une épaisse courroie de cuir. Ces farouches combattants sont engagés dans un duel à mort; leur main gauche cherche à écarter l'arme de l'adversaire, qu'ils ne peuvent fuir, tandis que leur droite, crispée sur le manche du poignard, s'agite pour retrouver sa liberté d'action et porter un coup décisif.

La haine ou l'ivresse ont pu seules pousser ces êtres humains à se ruer l'un contre l'autre, comme deux éléments en furie. Les voilà aux prises; leurs poitrines haletantes sont pour ainsi dire soudées ensemble, leurs jambes s'entrecroisent; tout à l'heure, ils vont rouler à terre, sanglants comme des lions blessés qui se livrent un suprême combat.

Mais quels sont ces ennemis implacables, destinés au trépas? L'inscription runique (1) du piédestal l'apprendrait à de rares savants; les bas-reliefs dont il est orné vont nous l'expliquer.

Les hommes sont en proie à l'ivresse effroyable que procure l'orge fermentée; la jalousie est maîtresse de leurs âmes, ils ont décidé que l'un d'eux devait disparaître pour céder à l'autre sa place dans le cœur de cette belle fille, qui, après leur avoir servi à boire, jette maintenant sur eux un regard épouvanté.

Les voici prêts au combat; le dieu qui préside aux luttes des guerriers jugera leurs différends, mais il faut qu'un des deux adversaires succombe; ainsi le veut la coutume.

En ce moment, nous assistons à leur rixe fratricide; son issue, facile à prévoir, va nous être nettement indiquée par un dernier tableau.

En effet, sur la quatrième face du monument, voilà une femme en deuil pleurant sur un roc de granit couvert de runes et de dessins grossiers, représentant deux combattants enlacés! Sa douleur nous

(1) Les runes sont des lettres d'une ancienne écriture, dont il sera parlé dans une lettre suivante.

dit assez que ceux qui se disputaient son amour « boivent maintenant l'hydromel à la table d'Odin. »

Cette scène, merveilleusement interprétée par l'artiste, évoque en nous le souvenir de ces temps barbares où l'homme, livré à ses passions effrénées, mettait journellement en pratique cet axiome des Germains : « La force prime le droit. »

CHAPITRE II

TROLLHŒTTAN — CANAUX ET ÉCLUSES — KRISTIANIA ET SES ENVIRONS — L'ÉGLISE DE GOL — UN BATEAU VIKING — EN ROUTE POUR TRONDHJEM — LA VALLÉE DU GLOMMEN — LE TRANSPORT DES BOIS

Il est huit heures; nous sommes installés, ce soir, dans un compartiment de première classe, de la ligne du Nord, à destination de Trollhœttan, car nous tenons à nous rendre compte de tout.

Par ma foi! bien nous en a pris; je vais, en effet, pouvoir vous décrire une des installations les plus curieuses que l'on puisse étudier dans ce genre.

Notre wagon mesure environ 18 mètres de longueur; il est intérieurement desservi par un long corridor latéral, sur lequel s'ouvrent les six compartiments destinés aux voyageurs.

Ces cabines comportent, à leur tour, deux banquettes dont les dossiers se relèvent, de manière à former un double étage de couchettes spacieuses et superposées, propres à l'installation de quatre voyageurs à long parcours.

Cela est parfait, sans doute, mais ce n'est pas tout encore: l'administration prévoyante a pris soin d'assurer à ses clients un confort dont peuvent seules nous donner une idée les voitures des trains de luxe français.

Lisez plutôt l'inventaire que j'ai fait de notre mobilier.

J'ai trouvé dans cette maison roulante: un lavabo complet, avec réserve d'eau, cuvette, seau de toilette, etc., un *échiquier!* des verres, une carafe, un filet à bagages, un indicateur cartonné de la marche du train, une table en acajou, une sonnette électrique, enfin,... sous la banquette, une petite échelle pour monter aux couchettes supérieures.

La nuit, ce wagon est éclairé au gaz; ses lampes sont munies d'obturateurs en forme de paupières, qui permettent d'assombrir à

volonté la totalité ou la moitié d'un compartiment : la porte de chaque cabine se ferme intérieurement, ses vitres sont doubles, en vue de parer au froid extérieur ; des tuyaux de vapeur, dont on peut régler soi-même le débit, passent sous les banquettes. Enfin, un jeune garçon, préposé au service général, logé à l'entrée du couloir, se tient prêt à répondre à tout appel que vous pouvez lui adresser, à l'aide de la sonnerie électrique. Il dispose dans sa chambrette de tout ce qui peut être utile ou agréable à messieurs les voyageurs : brosses, bougies, cirage, fil, aiguilles, dominos, etc.

N'est-ce pas merveilleux ?

Pendant que j'explore notre installation, le train marche ; nous côtoyons le Gotaëlf, sur lequel naviguent de nombreux bateaux ; à l'horizon, le soleil inonde le ciel nuageux de flots d'or et descend lentement derrière des montagnes de gneiss aux reflets violets. Au premier plan, les eaux, bordées de joncs et d'herbes dans lesquelles jouent des bandes de canards, reflètent les moindres détails de ce tableau grandiose. Nous sommes en pleine féerie !

« Trollhœttan ! les voyageurs pour les cascades descendent de voiture ! » s'écrie en bon français mon compagnon de voyage, qui, d'ailleurs, serait bien en peine de me traduire cet avis en norwégien !

Nous sautons à terre, portant, comme le sage, tous nos bagages avec nous, et nous prenons place dans le breack de l'hôtel.

Trollhœttan est une petite ville de 3000 habitants, formée, comme les vieux quartiers de Gothembourg, de maisons construites en planches et madriers de sapins.

La population, exclusivement ouvrière, y est répartie dans plusieurs usines ou scieries, qui utilisent les chutes fantastiques du Gotaëlf. La force mécanique de cette cataracte est estimée à 225 000 chevaux ; son ensemble est grandiose, et le paysage qu'elle anime est des plus imposants ; ici, des rochers abrupts, couverts de sapins, s'inclinent sur l'abîme ; là, des îlots boisés divisent la masse énorme des eaux du fleuve, auxquelles un courant rapide donne un aspect huileux.

D'abord, le fleuve s'avance tranquille et fier, puis tout à coup, au contact des roches dressées sur son passage, bondit, lutte, se brise et retombe sur d'autres pierres qui le réduisent pour un instant en écume et en vapeur : enfin, reprenant sa course folle, le Gotaëlf s'écoule avec l'impétuosité d'un torrent, pour reprendre, un peu

plus loin, l'aspect majestueux sous lequel nous l'avons admiré au-dessus de Trollhœttan.

Je ne puis vous décrire ici, cher ami, les écluses grandioses, les canaux profonds, creusés de main d'homme, en plein roc, au prix d'un demi-siècle de travail, pour livrer passage aux 7 000 navires qui, chaque année, se rendent, à travers les terres, du fiord de Gothembourg à cette mer intérieure nommée lac Wenern, et de là dans la Baltique.

Il me faudrait composer des volumes pour vous faire une description détaillée de tous les sites pittoresques du pays que nous traversons.



KRISTIANIA AU XVIIe SIÈCLE

Transportons-nous, si vous le voulez, à travers les lacs et les monts boisés de sapins qui couvrent le sol granitique de la Suède jusqu'à Kristiania.

Saluons, en passant, Fredrikshald et Fredrikstad, la vraie capitale de l'exploitation forestière norwégienne. Ce ne sont partout ici, sur les fiords, que trains de bois, chalands chargés de madriers et de planches, entrepôts et scieries.

Jetez les yeux sur une carte détaillée de la Norwège, et vous comprendrez avec quelles merveilleuses facilités peut se développer l'industrie nationale.

La forêt couvre la hauteur, sillonnée par des cascades, dont la force perdue peut être partout utilisée, sans frais, au profit d'une exploitation locale. Ici, les troncs d'arbres sont jetés dans le fleuve, et par lui gratuitement transportés jusqu'aux lacs ; là, des machines hydrauliques les découpent, les travaillent, et le navire qui doit prendre la mer pour les conduire au bout du monde complète son chargement à la porte même du chantier.

Grâce à l'eau qui dort, court et bondit sur toute la surface de cet



KRISTIANIA AU XVIIIe SIÈCLE

immense pays, ses moindres villages sont en rapport direct avec les points les plus distants de l'univers.

Kristiania est une ville commerçante, de 130 000 habitants, ne possédant qu'un nombre extrêmement restreint d'édifices publics, construits dans un style archaïque et sévère. La ville est immensément étendue; les maisons y sont généralement peu élevées et ornées de façades plus ou moins prétentieuses. Le palais royal domine la cité, mais, en raison de son extérieur modeste, l'étranger qui l'aperçoit donne volontiers sa préférence à un groupe de maisons splendides, bâties au cours de ces dernières années par un consul autrichien; leur masse imposante, vue de très loin, rappelle vaguement notre ancien palais des Tuileries.

Si cette capitale est d'aspect fort ordinaire, en revanche, ses environs sont merveilleux : ce ne sont partout que fiords et îlots, rochers pittoresques, forêts et montagnes aux contours harmonieux, fuyant à perte de vue dans le bleu transparent de l'horizon. Si j'étais poète, mon cher ami, je prendrais plaisir à chanter cette admirable nature à laquelle l'air pur et le soleil pâle des régions septentrionales donnent une physionomie absolument spéciale.

Après avoir contemplé à loisir le panorama dont on jouit de l'esplanade de la citadelle, nous avons pénétré dans le quartier de cavalerie. Les chevaux y sont superbes et soignés comme des enfants gâtés; il y en a si peu à la maison!

La Norwège, vous le savez déjà, ne possède qu'une milice permanente insignifiante. Sur le pied de paix, l'effectif de son armée ne dépasse guère 10 000 hommes; mais cette petite troupe est composée de soldats courageux, froidement intrépides et bons patriotes. Si la cavalerie est assez bien partagée, je vous assure que la pauvre infanterie peut à bon droit se plaindre du gouvernement, car le Storthing l'a mise dans de jolis draps! Mais il faut être juste; j'entends dire qu'en ce moment même ce grand coupable, pris de remords, se décide à nipper les défenseurs de la nation; il va leur donner un « casque à plumet », pour n'avoir pas l'air de copier servilement le « casque à paratonnerre » allemand. et les passer au bleu. Allons... tant mieux!

En attendant, vous n'avez pas idée de la mauvaise tournure de ces pauvres *pioupious* norwégiens.

Un pantalon de « *mobelot* », comme nous disions en 1870, une vareuse noire, un horrible chapeau de paysan breton orné (?) d'une touffe de crins, ayant quelque prétention au plumet de nos artilleurs et surtout à celui des « *bersaglieri* » italiens, voilà ce qui constitue l'uniforme séduisant de la ligne.

Si le costume du sexe fort est terne et sombre dans cette contrée, le sexe faible semble y adopter, de préférence, les couleurs claires et voyantes pour ses toilettes de ville. Les robes blanches et roses émaillent agréablement les trottoirs et les squares de Kristiania, dans les après-midi d'été tout au moins.

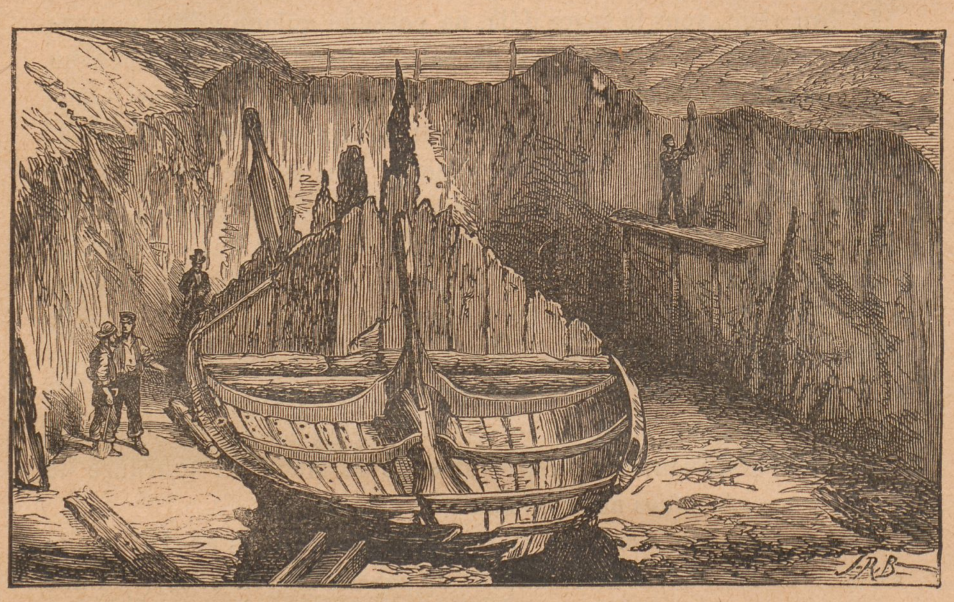
Les équipages de la capitale m'ont paru peu nombreux; le landau pourrait bien être le modèle courant, mais il est orné, comme toutes les voitures de luxe, de grosses lanternes historiées, analogues à

celles des vieux carrosses de gala. Quand il pleut, ce qui arrive quelquefois en hiver (!), sans parler de l'été, les cochers couvrent leur tête d'un chapeau imperméable, sans visière, à large bord postérieur tombant dans le dos, identique enfin à ceux des marins de tous les pays.

Ce couvre-chef est accompagné d'un grand caoutchouc, fait pour abriter son homme des pieds à la tête.

Au premier abord, vous êtes tenté de critiquer cet accoutrement bizarre, mais en y réfléchissant, vous trouverez tout naturel que *sur cette terre à moitié maritime, le cocher soit un brin gondolier.*

Avec un peu d'exercice, ces gens-là deviendraient peut-être



BATEAU WIKING, ÉTAT DES DEBRIS AU MOMENT DE LA DÉCOUVERTE

(Il est actuellement exposé au Musée national.)

d'excellents pilotes pour conduire le char de l'État, comme aurait dit M. Prud'homme.

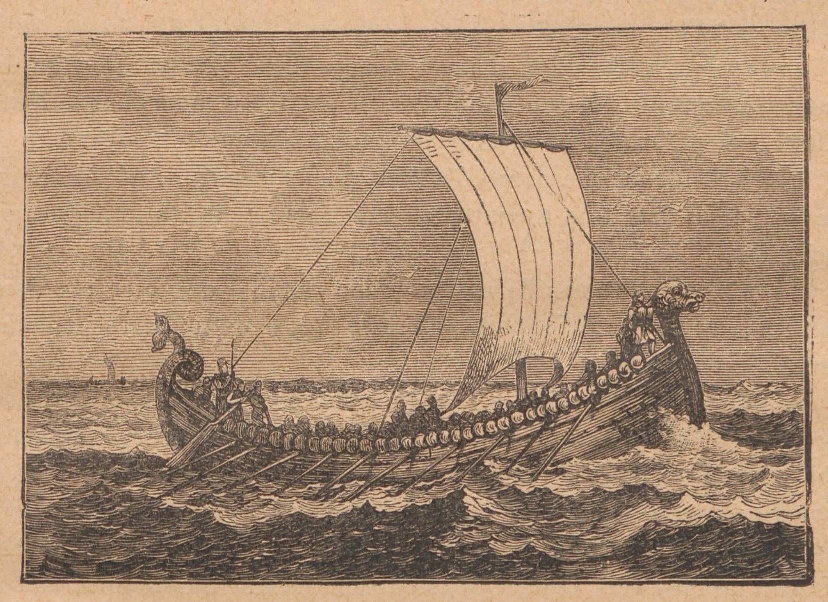
Je m'arrête, car sur ce terrain glissant de la plaisanterie politique, un Français ne sait jamais où il peut aller.

Prenons le vapeur et laissons-nous conduire. Nous voici sous les lambris dorés du palais gothique d'Oscarhall. Grimpons, si vous le le permettez, au sommet du petit belvédère, qui se donne des airs de donjon minaret, et jetons un coup d'œil sur la ville et la campagne.

Mais, par Dieu ! nous ne sommes plus en Norwège ; c'est le lac de Côme que nous avons là sous les yeux ; voyez ces eaux bleues et calmes, ce ciel d'azur et ce soleil éblouissant, ces maisons blanches, ces bosquets verts, ces embarcations légères, aux voiles déployées... Comment se fait-il qu'on ne voie pas d'oliviers ?... Ah ! mais, j'y songe,... je me trompais de côté ;... reconnaissez-vous, à droite, les toits rouges de Kristiania, son université, son palais royal, ses maisons basses ; plus loin, dans l'horizon sans limite, des îles innombrables, des fiords, des montagnes couvertes de forêts de sapins. Décidément, vous avez raison, nous sommes bien... ailleurs qu'en Italie.

En sortant d'Oscarhall, nous avons traversé, dans le parc du château, une sorte de petit Trianon scandinave.

Seulement, au lieu de trouver ici la bannière de Versailles, nous



ÉTAT PRIMITIF DU BATIMENT

avons le plaisir d'y visiter le vieux chalet rustique du Thélémarken avec son ameublement primitif, puis le « *stabur* », ou grenier paysan, et enfin l'étrange et curieuse église de Gol, qu'un roi, à la fois artiste, poète et archéologue, a pris soin de faire transporter du Hallingdal en ces lieux.

Cette église du XIIe ou du XIIIe siècle, *entièrement* en bois, avec

ses nefs, son abside, ses piliers énormes, son autel, ses stalles, ses fresques et son cloître extérieur, est un beau spécimen de l'architecture religieuse primitive des peuples scandinaves.

Sa restauration fait le plus grand honneur à celui qui l'a dirigée, et l'affluence des visiteurs norwégiens dans ce village d'antan, prouve bien que l'amour de l'archéologie pénètre de plus en plus dans les mœurs de nos contemporains, quoique beaucoup en fassent, sans s'en douter, à l'instar de M. Jourdain.

En rentrant à Kristiania, nous avons aperçu, tout auprès d'un modeste chalet abrité sous les sapins, une table à la nappe blanche entourée de laquais galonnés ; quelques hommes d'âges divers, à la tenue correcte, mais bourgeoise, y étaient assis; l'un d'eux portait un chapeau de paille ;... notre guide nous apprit que c'était le roi Oscar II, petit-fils de Bernadotte, connu ici sous le nom de Charles XIV.

J'ignore si vous savez qu'aux termes de la Constitution suédo-norwégienne, le roi est tenu d'habiter plusieurs mois chaque année dans l'un et l'autre des deux pays, qui composent son royaume.

Cette résidence me paraît d'autant plus nécessaire, qu'un mouvement séparatiste très accentué se manifeste dans les villes norwégiennes.

Vous n'attendez pas de moi un récit détaillé de notre excursion aux environs de Kristiania, n'est-ce pas? Cette correspondance serait interminable.

Il faut pourtant que je vous signale un monument, unique en son genre, qu'abrite le musée national. Il s'agit d'une de ces immenses barques des anciens Vikings ou Normands, qui, pendant plus de trois siècles, ravagèrent notre infortuné pays, remontèrent la Seine et la Loire et brûlèrent deux fois Orléans (1). Cette barque, ou chaloupe, trouvée vers 1880, à Gogstad, non loin de Sandefjord, mesure 23 mètres de longueur et 5 mètres de largeur. Elle servait, m'a-t-on dit, de sépulture à un géant, dont le squelette, conservé dans un autre musée de Norwège, ne mesurait pas moins de 7 pieds de hauteur. L'on a recueilli à son bord tous les agrès et ustensiles de ces

(1) 856. — Première invasion. L'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire fut pillée à cette même date.
865. — Deuxième invasion, sous l'évêque Agius. Pillage et incendie.
895. — Troisième incursion, faite par une flottille normande de quarante bateaux du genre de celui-ci. La ville fut seulement rançonnée.

explorateurs intrépides, qui, au xe siècle, las de pillages et de pirateries faciles, traversèrent les flots et les glaces de l'océan pour découvrir, par la voie du Nord, le nouveau continent sur lequel les Espagnols devaient aborder cinq siècles plus tard.

Allons! me voilà encore parti; je m'arrête, laissons là, archéologie et histoire... Suivez-moi, s'il vous plaît; gagnons la gare en toute hâte et prenons place dans le train de Trondhjem. Nous en serons quittes pour dix-neuf heures de voyage, et, à notre arrivée, nous n'aurons plus qu'à prendre le bateau-poste pour gagner le pays des baleines.

De Kristiania à Trondhjem (ou Drontheim, comme disent les Allemands) la distance n'est pas moindre de 561 kilomètres. A notre train, est annexé un wagon-salon orné de la couronne royale. Un homme d'une trentaine d'années, grand et bien tourné, y prend place. Il est en tenue de ville et porte le chapeau rond. Quelques personnes l'accompagnent; on nous dit que c'est le prince Karl, troisième fils du roi Oscar II. Il se rend à Koppang pour chasser, dans les forêts immenses qui couvrent les rives du Glommen, le lynx, le renne sauvage, le lièvre, le renard, et peut-être aussi l'élan, bien que cet animal, devenu rare, soit protégé par la loi, qui défend, m'a-t-on dit, au commun des mortels, de le tirer sans nécessité.

Jusqu'à la nuit, nous jouissons d'un spectacle grandiose : des rapides, des forêts, des montagnes couvertes de neige passent devant nos yeux; des cascades se précipitent à nos pieds... De loin en loin, apparaît une de ces fermes dont le propriétaire n'administre pas moins de 15 et 20 000 hectares de terres et de bois.

Les bâtiments d'habitation, proportionnés à l'immensité du domaine, sont nombreux comme les maisons d'un village, ils rappellent les villas de nos premiers seigneurs mérovingiens. Souvent, à côté des greniers, auxquels chevaux et voitures accèdent par un plan incliné, se dresse l'habitation du maître, entourée des bâtiments de service et des étables.

Toutes ces constructions, faites de madriers épais, assemblés à queue d'aronde, calfatés avec de la mousse et recouverts de planches, sont revêtues de la couleur rouge ocreuse (1) que je vous ai signalée dès notre arrivée à Gothembourg.

(1) Ces peintures rouges et jaunes, adoptées exclusivement pour cet usage en Norwège, sont à base d'oxyde de fer. Ces produits se trouvent en abondance dans ce pays.

Dans ces fermes, éloignées de tout centre important par des distances énormes, vit une population de cultivateurs, de pâtres et de bûcherons. Les premiers demandent à la terre ce qu'il faut pour nourrir la communauté et le bétail; le produit de leur travail est



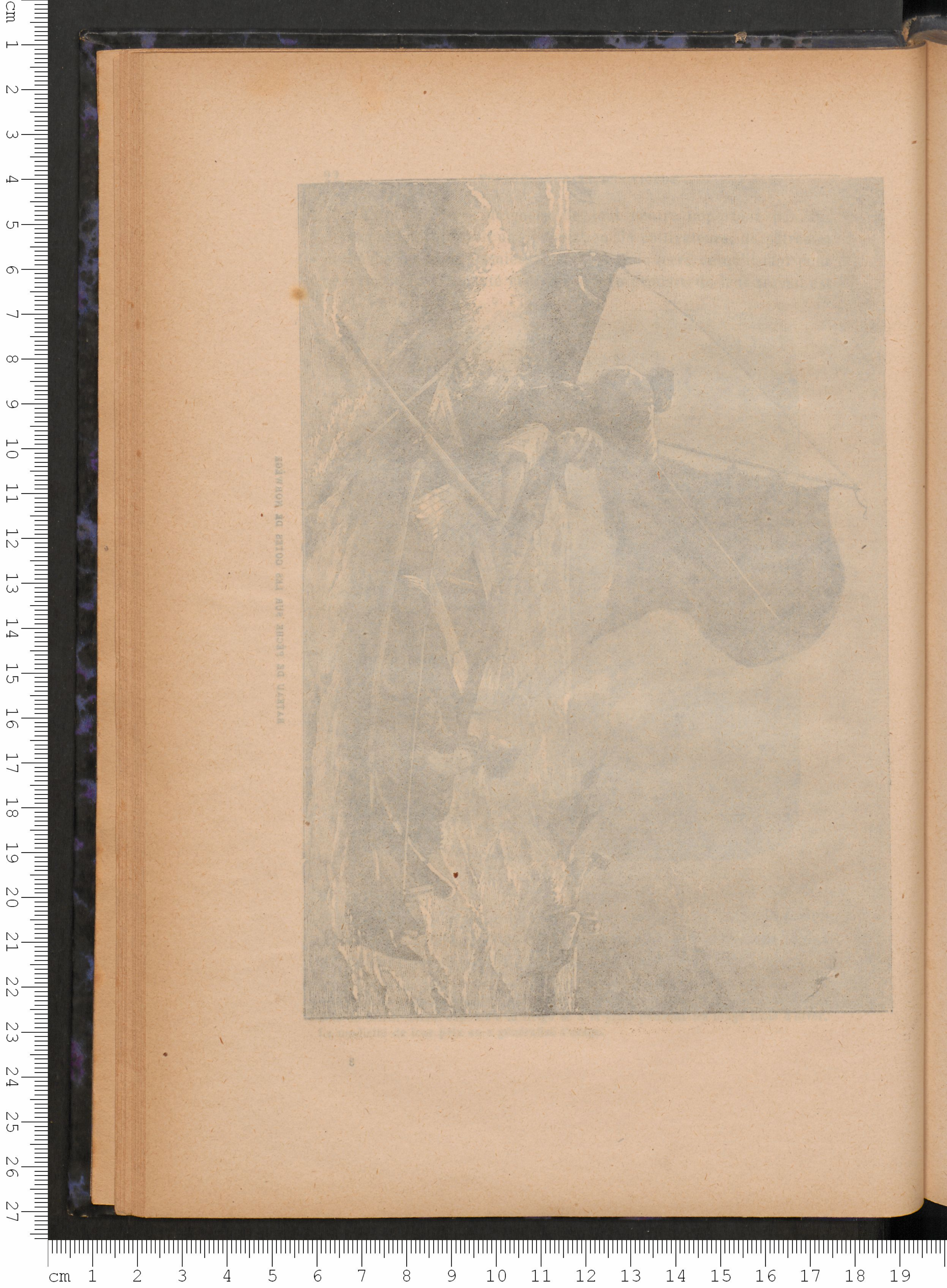
TYPES NORWÉGIENS

consommé sur place. Le lait des vaches, le beurre, l'orge, la farine de blé et de seigle, servent à leur propre alimentation et à celle des travailleurs qui se livrent à l'exploitation des bois.

extrêmement riche en minerai. Ils y sont employés pour assurer la conservation des bois de construction, exposés à la neige et à la pluie pendant les longs mois d'hiver. La modicité de leur prix en a généralisé l'usage.



BATEAU DE PÊCHE SUR LES COTES DE NORWÈGE



Le maître fermier va chaque année vendre ses coupes à Kristiania, ou bien encore à Fredrikstad ; il en retire un revenu variable, mais parfois énorme, car ses marchés dépassent souvent plusieurs centaines de mille couronnes (la couronne, unité monétaire du pays, équivaut à 1 fr. 40 c.)

Le Glommen est là, au pied de ces montagnes boisées, prêt à recevoir et à entraîner dans ses flots la marchandise vendue. Ce



UNE GRANDE CHUTE EN ELFKARLEBY (NORWÈGE)

chemin « *qui marche* » traverse tout le Hedemarken et l'Osterdal, du nord au sud, sur une longueur de 480 kilomètres.

Pendant l'hiver, les glaces encombrent son lit, et le trafic est interrompu ; mais, quand arrive le printemps, de toutes parts se précipitent les millions de sapins abattus pendant la saison des neiges, et le fleuve disparaît, en quelque sorte, sous les bois entassés.

Vous faites-vous une idée de ce que peut être cette débâcle d'une forêt roulant de roc en roc, sautant les cataractes et marchant avec la vitesse d'un torrent ?

Il paraît que ce spectacle imposant, unique dans notre vieille Europe (1), est indescriptible ; parfois, des embâcles se produisent,

(1) L'exploitation forestière du Morvan (Nièvre) peut donner une faible idée de ce spectacle ; mais, seule l'Amérique pourrait rivaliser avec la Norwège au point de vue

il faut alors que des hommes expérimentés se dévouent à descendre dans le lit du fleuve, pour scier et écarter les pièces qui forment barrage, au risque d'être eux-mêmes surpris par la poussée colossale des bois amoncelés et emportés dans ce chaos.

Chaque année, le Glommen fait des victimes parmi les ouvriers enrégimentés en équipes et stationnés sur les points dangereux de



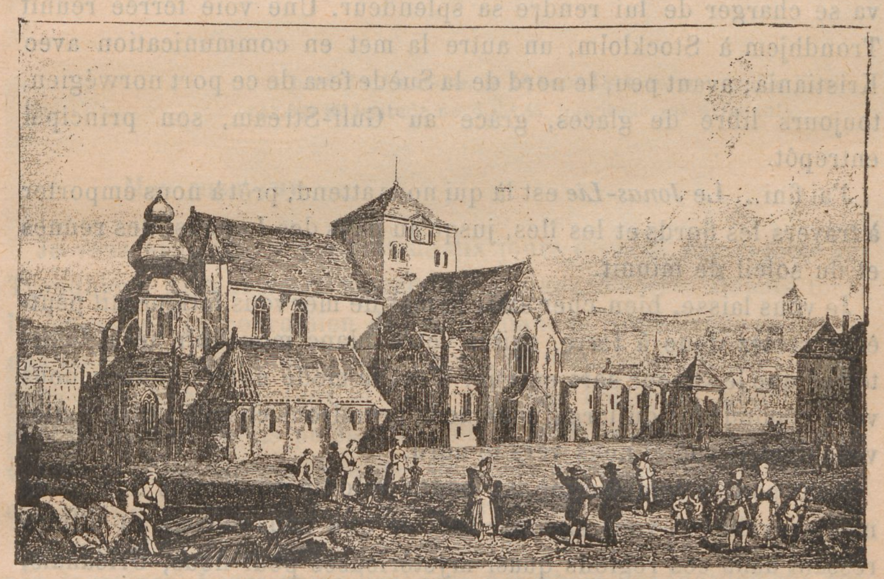
ROUTE SUR LE FILIFJELD (NORWÈGE)

son parcours. C'est à peine si leurs cris sont entendus, car le bruit produit par ce tonnerre d'un nouveau genre fait gronder les échos de la montagne à plusieurs lieues à la ronde.

de l'importance de cette production. Il se pourrait que les pays scandinaves trouvassent, avant peu, de dangereux rivaux dans les États-Unis. En effet, cette année, des marchands de bois de New-York ont réussi à faire venir *par mer*, de la Nouvelle-Écosse, un radeau gigantesque, composé de 20 000 troncs d'arbres et pesant 15 000 tonnes. Ce *fuseau* mesurait 181m50 de longueur sur 16m75 de largeur, enfin 11m60 d'épaisseur, Sa circonférence était, au centre, de 45m75. Cette construction immense, consolidée par une chaîne centrale, remorquée par sept vapeurs, portait le nom de *Joggins*. Ce radeau, préparé dans la baie de Fundy, a franchi une distance de 11 000 kilomètres et est entré le 11 août dernier en rade de New-York. (Journal *La Nature*, nº 802.) La Suède et la Norwège feront bien de suivre de très près le mouvement qui se prépare là-bas, et de prendre leurs précautions en conséquence, si elles ne veulent voir leur industrie forestière menacée à courte échéance par cette concurrence effroyable. Déjà les forges de Suède sont ruinées par l'Angleterre, et nous savons, nous Français, ce que peut attendre l'agriculture de la lutte inégale ouverte entre l'ancien et le nouveau monde. *Caveant consules !*

J'aurais trop à vous dire, mon cher ami; il faut savoir se borner, sous peine de ne savoir écrire. Arrivons donc à Trondhjem et reposons-nous un instant.

Cette ville de 25 000 âmes possède un port très important, des magasins bien approvisionnés, des rues larges et une cathédrale splendide que l'on restaure à grands frais. Depuis quinze ans, les ouvriers et les sculpteurs s'emploient à rendre sa splendeur à l'antique sanctuaire fondé au xe siècle par le roi Olaf, en l'honneur de saint Clément. C'est là que des rois de Suède et de Norwège viennent se faire sacrer, en vertu d'une vieille et respectable coutume



ÉGLISE DE TRONDHJEM AU SIÈCLE DERNIER

Toutefois, nous sommes bien dans une de ces villes septentrionales qui ne ressemblent en rien à celles que nous connaissons. La poste est presque le seul bâtiment construit en pierre; les magasins, les hôtels sont en bois et assis sur une base de schiste ou de granit extraits du sol même.

Sans reprendre mon cours d'histoire, je m'en voudrais cependant de ne pas attirer un instant votre attention sur l'antique *Nidaros* (tel était le nom de Trondhjem avant le xvie siècle), qui fut pendant de longues années un repaire de pirates, comme Alger, sur la Méditerranée, avant la conquête française.

Cette antique capitale des pays du Nord devint, au cours du moyen âge, un centre de pèlerinage, à cause des reliques de saint Olaf déposées dans la châsse d'or de saint Clément.

La Réforme, dans sa rage aveugle, pilla cette belle cité, qui ne comptait pas moins de quinze églises et cinq couvents.

Ce que la peste, les incendies, les guerres civiles, avaient commencé, la guerre religieuse se chargea de l'achever. Nidaros tomba presque en ruine; sa décadence fut complète; mais, par un singulier retour des choses d'ici-bas, la cité des rois chrétiens semble renaître de ses cendres, et le chemin de fer, ce maître du monde moderne, va se charger de lui rendre sa splendeur. Une voie ferrée réunit Trondhjem à Stockloim, un autre la met en communication avec Kristiania; avant peu, le nord de la Suède fera de ce port norwégien, toujours libre de glaces, grâce au Gulf-Stream, son principal entrepôt.

J'ai fini... Le *Jonas-Lie* est là qui nous attend, prêt à nous emporter à travers les fiords et les îles, jusqu'au pays des Lapons, des rennes et du soleil de minuit.

Je vous laisse, bien cher ami; le mal de mer vous fatiguerait peut-être; restez donc à terre, agitez votre blanc mouchoir aussi longtemps que le vapeur sera en vue. C'est la mode norwégienne; nous vous répondrons du large, puis nous prendrons chacun notre route, vous dans le sud et nous vers le nord.

Vous pouvez compter sur ma bonne volonté pour vous donner de mes nouvelles et vous signaler tout ce que nous aurons vu d'intéressant dans ces régions quasi-mystérieuses pour nous, Orléanais, gens du Midi, espèce de Hottentots aux yeux de nos frères en humanité : les Lapons du Nordland!

CHAPITRE III

EN ROUTE POUR LE NORDLAND — LE « JONAS-LIE » — LE CERCLE DES LATINS — COMMENT ON VIT A BORD D'UN NAVIRE NORWÉGIEN — PILOTES ET TIMONIERS

A bord du *Jonas-Lie,* le 18 août 1888, en vue de l'île Tjœllo, par 68° 45' latitude nord, 5° 45' longitude est Kristiania

MON CHER AMI,

Je vous ai laissé, il y a plus de dix jours de cela, sur la jetée de Trondhjem, agitant votre mouchoir en signe d'adieu. Depuis lors, le *Jonas-Lie* a parcouru bien des milles dans le Nord. Nous avons vu des baleines, des rennes, des Lapons, le tout vivant et grouillant; nous avons caressé le lynx et l'élan sauvage, l'espadon monstrueux et le morse aux dents puissantes; mais, pour rendre hommage à la vérité, je dois ajouter que ces derniers animaux féroces étaient empaillés et logés dans le musée de Tromsoë.

Je renonce à vous énumérer les fiords que nous avons traversés par douzaines. Leurs noms baroques écorcheraient inutilement vos oreilles, et, du même coup, je prendrais à vos yeux un air pédant qui me déplaît par-dessus tout.

La meilleure manière de vous faire comprendre notre itinéraire dans le Nordland, c'est de vous dire qu'un professeur de géographie perdrait dans ce pays ses points cardinaux. Vous croyez filer sur le Nord, vous consultez la boussole, et vous vous apercevez que le bateau se dirige vers le Sud. Dans ces parages, les îles, les îlots, les écueils sont innombrables, comme les baies, les isthmes et les détroits.

Laissons donc le pilote et le capitaine faire leur métier, contemplons la belle nature, ou visitons, si vous le désirez, notre bâtiment.

Le *Jonas-Lie* (1) (un prénom merveilleusement choisi, vous en conviendrez, pour un navire destiné à parcourir l'immense domaine des grands cétacés) est un steamer d'environ 50 mètres de longueur et de 8 mètres de largeur; construit en fer et à hélice, comme tous



LE JONAS-LIE

ceux qui parcourent ces côtes aux passes resserrées et dangereuses, il fait le service de la poste, transporte des touristes, des Lapons au besoin, des tonnes d'eau-de-vie et de wisky, des barques, des poissons secs ou gelés, des écorces de bouleaux, du guano de baleine ou de têtes de morues, et se charge, en un mot, comme ses confrères, de tout ce qui concerne son métier.

L'état-major se compose de trois officiers, et l'équipage comporte dix hommes vigoureux, silencieux comme des poissons, froids comme des icebergs et forts comme des cabestans. Nous avons à bord deux des meilleurs pilotes de la côte.

(1) Jonas-Lie est le nom d'un poète national norwégien.

Nos officiers sont affables, charmants, prévenants; en moins de trois jours, ils étaient nos amis; maintenant, ils sont entrés, par voie d'adoption, dans la grande famille des Latins.

Cette expression demande explication.

Le hasard a réuni à bord du *Jonas-Lie* une douzaine de passagers de toutes nationalités; mais, par un caprice étrange, il a voulu que ces touristes appartinssent, en majorité, à la race latine. Nous sommes là quatre Français, un Suisse de Lausanne et sept Italiens, savoir: une famille romaine (le duc de Sermoneta, député au Parlement, et ses trois fils), un Sicilien, un Milanais et un Génois. Nos aimables compagnons parlent tous avec élégance le français, en sorte que la langue diplomatique est devenue celle du bord.

Nos officiers s'expriment couramment en anglais; l'un d'eux comprend l'italien et l'allemand, aucun ne connaît notre langue. Ils n'ont qu'un rêve : nous rendre la vie facile, agréable, nous laisser admirer leur merveilleux pays et faire naître les occasions de nous distraire.

Un salon de velours rouge, aux lambris blancs et dorés, éclairé par douze hublots, sis à l'arrière du bâtiment, nous sert de cabinet de lecture, de salle à manger, et parfois de dortoir; nous pourrions même y danser, car il est meublé d'un piano; mais, pour le moment, les dames font absolument défaut.

Nos cabines, grandes comme la main, équivalent à un demi-compartiment de seconde classe. Nous sommes logés deux à deux dans ces réduits dont la propreté et l'aménagement sont irréprochables. Le service du bord est fait par deux hommes et une femme.

Les repas sont au nombre de trois, sans compter le café auquel les passagers ont droit dès six heures du matin.

Entre huit heures et demie et neuf heures, sonne le premier déjeuner (frokost), composé de thé ou de café au lait, de bière (ou de vin, si l'on consent à le payer à part), de beaftecks, d'œufs à la coque et de tous les hors-d'œuvre dont les Norwégiens ne sauraient se passer. C'est une coutume dans ce pays de préluder au repas par une série de mets, suffisants pour remplir l'estomac d'un cuirassier français. Tous les fromages secs sont là représentés, depuis le roquefort veiné, jusqu'au chester odorant, sans parler d'un fromage grisâtre que je soupçonne d'être fabriqué avec du lait de renne.

Le saumon cru et salé s'étale à côté du jambon, de la langue de

renne fumée, de tous les spécimens de la charcuterie scandinave, et Dieu sait si cet « art » est poussé loin dans la contrée !

N'allez pas croire que cet usage soit spécial aux tables des navires; il en est de même dans les hôtels et les buffets, où ce repas préparatoire porte le nom de *smorgasbord.* Dans ces derniers établissements, la table est toujours servie quand arrivent les trains, et chacun dose sa nourriture selon son appétit; celle-ci se prend en quelque sorte à l'abonnement : mangez comme un ogre, picotez comme un oiseau, c'est toujours deux krones; le service est ainsi bien simplifié.

Si j'étais cuisinier, je m'étendrais plus longuement sur les mets étranges que nous consommons à bord, je m'efforcerais même de vous en donner la recette; malheureusement, mon ignorance est grande en la matière: la pomme de terre, la morue fraîche, le saumon, les œufs, une espèce de mûres blanchâtres, certaines baies rouges, assez semblables à l'airelle des montagnes suisses et rappelant de très loin nos groseilles, voilà à peu près les éléments fondamentaux de notre alimentation.

A deux heures, sonne le repas principal (middagsmad), et le soir, vers huit heures, nous nous réunissons pour le souper (aftensmad).

Vous voilà au courant de notre vie matérielle. Vous avez tout vu, jusqu'à la cuisine établie entre la première et la deuxième classe et à proximité des machines. Il est temps de remonter sur le pont, de regarder en passant le fumoir, le salon des dames, la cabine du capitaine, et de nous dégourdir un peu les jambes en faisant le tour de notre domaine.

La passerelle forme au-dessus de nos têtes comme un arc-de-triomphe, le timonier est à la barre, et le pilote, en paletot noir, coiffé du chapeau mou, se tient devant lui, appuyé sur la balustrade comme un orateur à la tribune. Il est impassible; son œil sonde la mer à plus de cinq cents mètres en avant de l'étrave, et, sans mot dire, il étend tour à tour les bras, agite une main, l'élève et l'abaisse sans même se retourner.

De son côté, le timonier tient compte de ce langage qui lui est familier, et obéit sans proférer une parole. Quand la passe devient dangereuse, le capitaine monte auprès du timonier, mais ne lui fait aucune observation; sa responsabilité est couverte : le pilote est maître à bord.

Si vous pouviez nous suivre dans ces détroits, à peine larges comme un canal creusé dans le granit, où le navire ne trouve pas trois fois sa largeur, vous comprendriez le rôle capital que joue sur un bâtiment le pilote norwégien. A chaque instant, nous nous trouvons dans un lac immense qu'on croirait sans issue, bordé de montagnes couvertes de verdure ou bien nues comme un roc. Tout autour de nous surgissent des écueils dangereux, et, comme la moindre vague les recouvre, il faut les deviner; les îlots sont disséminés par centaines : on dirait des tas de foin amoncelés dans une prairie nouvellement fauchée. Que l'œil exercé du rude marin auquel nous sommes confiés se ferme un instant, et le *Jonas-Lie* est perdu corps et bien, car les bas-fonds sont nombreux, et la profondeur de la mer varie à chaque encablure dans ces parages.

Si dans ce labyrinthe inextricable, la route est difficile, en revanche, le paysage est grandiose et varié. Les premiers plans sont nettement visibles dans leurs moindres détails, en raison de l'excessive pureté de l'air; au loin, les montagnes vertes et grises se pressent et s'étagent; à l'extrême horizon se dressent, comme le rideau de fond d'un panorama gigantesque, d'autres chaînes de 1000 à 1500 mètres, aux cimes couvertes de neiges et de glaciers resplendissants; parfois, de gros nuages gris roulent de ces sommets jusque sur les eaux. Quand le ciel est pur, les arrière-plans s'enfuient aussi loin que l'œil peut atteindre, en passant par toutes les dégradations du bleu; si le temps est couvert, l'horizon se rapproche à quelques kilomètres du spectateur; on se croirait alors transporté sur un lac intérieur, entouré de hautes montagnes aux teintes indécises.

Vous vous étonnerez, sans doute, de m'entendre ainsi parler de terres et de sommets dans un voyage au cap Nord. Mais il faut bien vous rappeler que, de Bergen à Vadsœ, les navires ne passent guère que quatre ou cinq fois en pleine mer; ils côtoient sans cesse le littoral.

Notre première journée, passée à bord du *Jonas-Lie,* ne fut pas brillante. Les nuages gris nous cachaient l'horizon, la pluie tombait par rafales et balayait le pont, le froid était assez vif, le vent d'ouest sifflait dans les cordages et les vagues accourues de la haute mer nous secouaient fortement.

Nous étions singulièrement attristés par ce spectacle décourageant. Si c'est là, disions-nous, tout ce qu'on voit dans le Nordland, il eût

peut-être mieux valu rester chez soi; mais peu à peu les passagers échangèrent leurs impressions pénibles et firent connaissance, le ciel s'éclaircit à de rares intervalles, le moral retrouva son aplomb et nous nous prîmes à espérer.

La nuit du 9 au 10 août fut encore bien mauvaise; blottis dans nos couchettes, nous nous sentions tour à tour soulevés, projetés, roulés, et les flots venaient à chaque instant arroser notre petit hublot, dont la vitre nous séparait du domaine des poissons.

On se fait de singulières réflexions, pendant la première nuit qu'on passe à bord, surtout lorsque la tempête est menaçante.

« Quand on pense, me disais-je en m'endormant, qu'une cloison de bois et de fer de 15 centimètres d'épaisseur nous sépare des abîmes; qu'il suffirait d'un choc sur cette petite fenêtre, d'un abordage sur le moindre roc, pour que nous nous trouvions tout à coup appelés à jouer, au profit des congres et des requins, le rôle des habitants de nos aquariums... » Ça n'est pas rassurant, mais bah!... le sommeil l'emporte, et l'on ne tarde pas à oublier ces soucis. « N'y a-t-il pas de vieux marins sur le plancher des vaches!... et les bouées de sauvetage sont-elles faites pour les chiens? . »

Le lendemain matin, le capitaine nous offrit gracieusement de nous faire aborder à l'île Thorgen, pour nous faciliter la visite du Thorgatten, qui en est la principale merveille. Inutile de vous dire si nous acceptâmes avec empressement sa proposition, en dépit du brouillard et du mauvais temps.

Dès sept heures, le *Jonas-Lie* stoppa en face du rivage, les chaloupes furent mises à la mer, et bientôt, débarqués, nous fûmes en route pour le « Hullet ».

Les Norwégiens dénomment ainsi un tunnel qui traverse la montagne de part en part. Cette galerie souterraine mesure 19 mètres d'élévation à son entrée, 75 mètres à sa sortie, 163 mètres de longueur sur 11 à 17 mètres de largeur. Le tableau formé par la mer aux flots d'azur, parsemée de blanches taches d'écumes et d'îlots gris ou noirs, enfermé dans ce cadre sombre, est, dit-on, une merveille de perspective harmonieuse. Je le crois sans peine, mais, je dois l'avouer, il ne nous fut pas donné de l'admirer complètement à travers le brouillard. Nous entrevîmes seulement les teintes et les contours de ce paysage comme ceux d'un chef-d'œuvre artistique, abrité sous une gaze épaisse, attendant l'ouverture du salon.

Le capitaine fut désolé de ce contre-temps fâcheux et nous promit une compensation pour le lendemain.

Bientôt nous passâmes au large de l'île Lokten, où nous laissâmes la directrice du bazar universel établi à Kobberdal. Il paraît que, dans cet entrepôt gigantesque, les marins, les pêcheurs, les petits négociants espacés dans les îles de Nordland, peuvent se procurer, en gros ou en détail, les produits manufacturés et les matières premières du monde entier ; notre lieutenant nous laissa entendre qu'il fallait avoir une tête fortement organisée pour tenir une pareille maison.

Dans sa pensée, cette simple réflexion équivalait au panégyrique



GLACIER DU SVARTISEN

commercial de la passagère descendue à terre et nous n'y contredîmes pas.

Le jour suivant, notre steamer s'engagea dans le Hollandsfiord et

s'arrêta tout à coup, comme s'il était arrivé au terme de son voyage. Notre commandant, fidèle à sa promesse, nous ménageait une surprise des plus agréables.

Le ciel était un peu dégagé ; au-dessus de nos têtes, resplendissaient les nevés et les « séracs » du Svartisen. Cet immense glacier de 70 kilomètres de longueur sur 20 à 40 kilomètres de largeur, recouvre tout le haut plateau encore inexploré, dont les rochers escarpés du cap Künnen forment un contrefort bien proportionné.

Nous pûmes fouler encore une fois « le plancher des vaches », selon l'expression de nos marins, et aller cueillir, au pied même des blocs de glace amoncelés jusqu'au rivage comme une cascade gelée, la rose du Nord aux pétales vermeils et embaumés...

Nous venons de franchir le cercle polaire et de passer devant la petite île verdoyante de Gronœ avec ses grands pins parasols et ses rochers pittoresques. Au loin, se dresse le cap Künnen, dont je viens de prononcer le nom et que nous allons doubler. Sa masse énorme surgit imposante du sein des flots, comme une pyramide colossale placée là par des géants pour séparer le district de Helgeland de celui de Salten.

Déjà la flèche de l'église de Bodœ apparaît à nos regards et nous apercevons l'entrée du port de cette petite ville, défendu contre les tempêtes de l'Océan glacial par l'île de Hiartœ.

Il est onze heures du soir, le soleil vient de se coucher, le ciel est empourpré de ses derniers feux ; nous pouvons descendre à terre, il fait encore bien jour, et puis, dans une heure, l'aurore va paraître, car il n'y a plus de nuit sous cette latitude.

CHAPITRE IV

BODŒ — UNE ESCAPADE DE LATINS — UNE PARTIE DE BILLARD SOUS LE CERCLE POLAIRE — LE MALSTROEM ET LE SALTSTROEM — L'ARCHIPEL DES LOFOTEN — LE VESTFIORD

Bodœ est une ville prospère de 1800 âmes. Ses habitations modernes, aux larges devantures bondées de marchandises les plus diverses, alternent avec les vieux châlets couverts de gazon ; quelques larges rues, au sol inégal, où les rochers de granit montrent leurs têtes arrondies, coupent la cité sous des angles égaux. L'église domine l'éminence sur laquelle s'étagent ces grandes cabanes, que l'on décore du nom de maisons.

Il est tard, tout le monde est couché à terre ; comment tous ces magasins restent-ils ouverts ? Voyez la devanture de ce marchand de porcelaine, celle de cet horloger, dont les tasses et les montres sont accrochées aux vitres comme pour tenter un larron !

C'est que ces braves gens se connaissent trop entre eux pour redouter la moindre indélicatesse de la part d'un des leurs. On dirait que le vol est chose inconnue de cette population paisible et foncièrement honnête.

Nous nous promenons quelque temps autour des divers îlots de châlets qui constituent la ville de Bodœ; l'un des nôtres, un Latin, bien entendu, s'approche d'une fenêtre éclairée, plonge un regard indiscret dans l'intérieur du logis et frappe légèrement aux carreaux. Une femme apparaît, roulant des yeux de furie, ou mieux encore d'affolée, elle fait des gestes menaçants, et sa bouche profère des imprécations terribles; si la pauvre créature ne meurt pas de cette vision, je doute qu'on arrive jamais à la persuader que c'était un noble étranger, et non un gnôme monstrueux qu'elle a aperçu, ce soir-là.

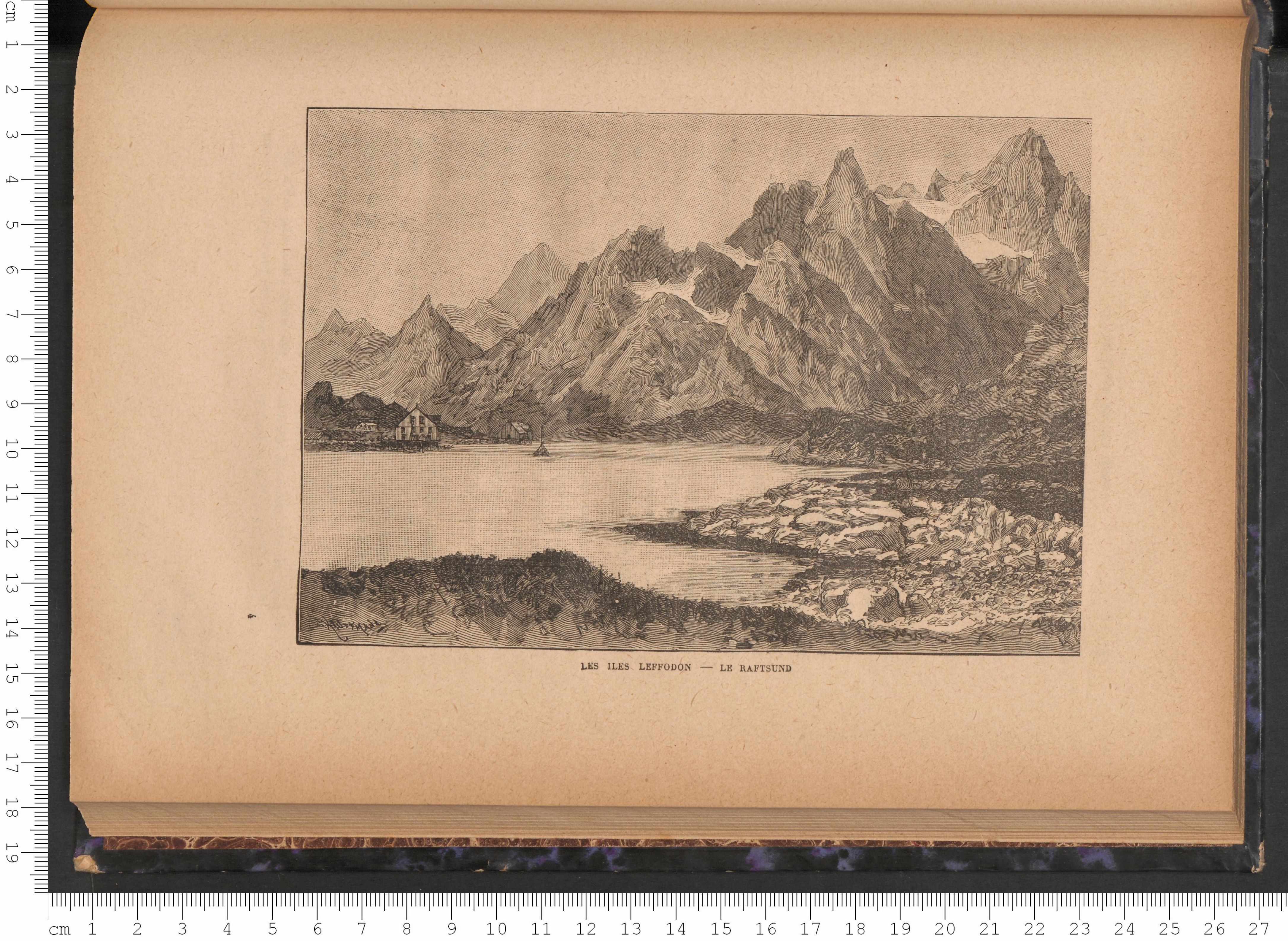
Nous voilà partis, riant comme des fous de cette aventure et

hurlant à tue-tête pour rallier les *Latins* égarés dans les rues adjacentes. Un commerçant génois, qui, depuis plusieurs années, vient traiter dans ces régions lointaines cinq ou six millions d'affaires en poissons secs ou salés, fait partie de notre bande. Parlant merveilleusement la langue norwégienne, connaissant la ville, M. Parodi nous sert à la fois de guide et d'interprète. Chemin faisant, il nous vante les qualités hospitalières des *naturels* de ces contrées, et nous apprend comment nous venons de violer outrageusement les coutumes locales, en troublant le repos des habitants par un tapage qu'à Fouilly-les-Oies ou à Trépagny-les-Chaussettes, le garde champêtre n'aurait pas craint de qualifier « *nocturne, en raison de son intensité.* »

Notre mentor nous conduit à l'unique hôtel de Bodœ, nous promettant une agréable surprise. En quelques minutes, nous atteignons la porte d'une maison proprette, aux fenêtres sans volets; les géraniums, les fuchsias, les balsamines en pots, représentent, derrière les vitres, la végétation des *pays tropicaux!* Songez qu'au delà du cercle polaire, parterres et vergers sont inconnus, car, à cette latitude, les bouleaux eux-mêmes sont considérés comme des arbres de luxe. Mais les fleurs constituent un besoin aussi impérieux pour une famille norwégienne qu'un rosbeaf pour l'Anglais, un macaroni pour le Napolitain, une cigarette pour l'Espagnol. Cela est si vrai que, dans le déménagement d'un pauvre diable, se transportant avec femme, enfants et mobilier, par bateau, d'une île dans une autre, vous verrez toujours, dans un vieux pot ou une marmite fêlée, l'inévitable bouture protégée par l'émigrant avec un soin touchant contre les brutalités involontaires des marins.

Notre ami frappe à la porte de l'hôtel Nilsen; une femme seule vient nous ouvrir, et, sans la moindre hésitation, nous invite poliment à entrer dans la salle à manger. Pendant qu'elle va chercher la bouteille de « *caloric punch* » (1) destinée à nous réchauffer (car le thermomètre ne marque plus que 9°), nous pouvons à loisir contempler les classiques chromolithographies dont les murs de bois peints sont décorés, et faire une étude approfondie sur les grands poêles à tourbe, triomphe de la fumisterie norwégienne.

(1) Ce caloric punch est une liqueur alcoolique essentiellement nationale, d'un goût exquis, et fort peu répandue en France, où elle serait appréciée si elle y était connue.



LES ILES LEFFODON — LE RAFTSUND

Après le punch, notre compagnon nous dit : « J'ai parlementé avec notre hôtesse ; en raison de notre qualité d'étrangers, elle consent à nous introduire dans l'unique salle de billard de Bodœ, en dépit de l'heure avancée. » Vous devinez les « bravos ! », les « hourrahs ! » qui accompagnèrent cette déclaration et avec quel entrain nous nous précipitâmes en masse vers ce paradis des Vignaux du Nord.

Jouer au billard sous le cercle polaire, avec des billes en dent de morses, sans doute, quel rêve d'Anglais ! Et pourtant, ce rêve devint bientôt une réalité ; nous pouvons maintenant l'affirmer *de visu :*

« La proximité du pôle ne semble pas exercer sur les facteurs du carambolage l'effet qu'elle produit sur l'aiguille aimantée ! »

Il est deux heures quand nous quittons Bodœ. A l'appel du sifflet du *Jonas-Lie*, nous avons regagné le bord et nous mettons le cap sur Folden. Nous accostons ensuite Lodingen, pour nous engager, tout aussitôt, dans le Vestfiord, qui sépare le continent de l'archipel des Loffoden. C'est au Sud de ces îles que gronde le fameux Malstrœm, célèbre dans les vieilles légendes scandinaves et décrit d'une façon non moins fantastique que fantaisiste par Edgard Poë.

Dans votre enfance, n'avez-vous pas rêvé comme moi de cet abîme sans fond, de « ce courant qui mout » les navires, les barques, les baleines, dévore sa proie et ne la rend jamais ?

Eh bien, cher ami, je suis désolé de vous enlever encore une illusion (elles tombent, hélas ! assez vite d'elles-mêmes au cours des années), mais il faut en rabattre avec cette légende..... Ouvrez les oreilles bien grandes, entr'ouvrez la bouche d'un air béat (si vous le pouvez), écarquillez vos yeux comme deux portes cochères et écoutez-moi, car je vais, selon ma promesse, vous dire toute la vérité, rien que la vérité.

Le Malstrœm a trouvé dans le Saltstrœm un rival dangereux ; bien qu'on n'en parle jamais chez nous, celui-ci en avalerait plusieurs comme celui-là. (Allons, encore une réputation usurpée !) N'est-ce pas le cas de « pasticher » le bon La Fontaine et de répéter :

Il n'est pas, je le vois, si *glouton* sur la *mer*
Que ne puisse trouver un plus glouton que soi.

Ce n'est pas tout, mais sur ce courant terrible, les barques, les navires, s'engagent chaque jour... quand le temps est beau ! Toute-

fois cette traversée, possible pendant une heure seulement, entre le flux et le reflux, n'est pas de celles qu'un mousse doive entreprendre à son début dans la carrière maritime.

En peu de mots, j'espère pouvoir vous faire comprendre la théorie de ces courants locaux.

Le Skjerstadfiord s'avance dans le continent, au nord du glacier du Svartisen et forme un bassin de 350 kilomètres de superficie, que la mer remplit deux fois en 24 heures d'une masse d'eau évaluée à plusieurs milliards de mètres cubes. Cette effroyable quantité de liquide entre dans le réservoir par trois pertuis, dont l'un mesure 150 mètres de largeur et l'autre 60 mètres seulement (1).

Quand la mer baisse, le bassin se vide avec la même rapidité qu'il s'est rempli, en vertu du « principe dit des vases communicants », et cet écoulement produit le phénomène que vous savez.

Il y a là une force perdue suffisante pour tenter un industriel à la recherche d'un moteur puissant et économique.

Eh bien ! vous me croirez si vous le voulez, pas un Anglais n'a encore jeté son dévolu sur ce déversoir !... C'est probablement pour cela que les Norwégiens se contentent de le regarder couler.

Auprès de celui-ci, le Malstrœm est un mauvais petit courant qui se donne de temps à autre des airs redoutables, quand la tempête le veut bien.

O théories géographiques de mon enfance, qu'êtes-vous devenues!

Nous sommes dans une région grandiose et sauvage entre toutes. Ici, le paysage est dantesque. Il faudrait le talent du poète inspiré qui a chanté la *Divine Comédie,* pour vous en retracer l'aspect terrible et majestueux.

Au premier plan se dressent des roches basses et nues, polies par les lames de l'Océan ; derrière elles, surgissent du sein des flots des pics qui s'élèvent d'un seul jet à plus de 1000 mètres. On dirait des murailles édifiées par des Titans, on croirait voir une éruption volcanique figée dans les airs.

Les crêtes de ces montagnes aux tons violets, noirs et rougeâtres, se profilent sur le ciel comme les dentelures d'une scie gigantesque. Je comprends qu'elles aient été comparées à la mâchoire d'un requin

(1) Bœdeker, p.328.

fantastique, auprès duquel les squales antédiluviens seraient à peine des embryons.

A la base de ce massif sans verdure s'ouvrent des criques aux formes capricieuses. Sur leurs rives apparaissent de modestes villages de pêcheurs, aux maisons rouges et jaunes, calées pour ainsi dire sur d'innombrables pilotis, accrochées au flanc des rochers, suspendues au-dessus des eaux calmes et tranquilles.

De grandes chaloupes aux puissantes étraves, de coquettes embarcations en forme de gondoles, sillonnent ces ports naturels et tranportent marchandises et passagers. Aux alentours de ces châlets, ce ne sont que tonneaux entassés en pyramides, préparés en vue de la pêche du hareng, et séchoirs primitifs, garnis de milliers de morues fendues, huileuses comme un quartier de phoque fraîchement écorché, ou racornies comme de vieux parchemins.

Je vous ai dit, dans ma première lettre, que Fredrikstadt était la capitale du pays des bois; je puis ajouter: les Loffoden sont celles du pays de la pêche, ce gagne-pain des peuples du Nordland.

Sises à peu de distance du continent, entre le Vestfiord et l'Océan glacial, elles apparaissent, à la seule inspection d'une carte géographique, comme la station nécessaire, l'entrepôt tout indiqué des 25000 marins qui fréquentent ces parages pendant trois mois de l'année.

Voici Svolvœr, la capitale maritime de l'archipel, construite sur l'île d'Ostvaajœ, la plus considérable de ce groupe. Au-dessus d'elle se dresse la cime élevée du Svolvœrjuret, dont la sombre silhouette se détache sur le ciel bleu. Nous voyons ses maisons de bois, espacées sur les blocs de granit à demi couverts de varechs, son port, ses magasins, son usine de guano et ses grands hangars, dans lesquels les pêcheurs viennent chaque hiver chercher un abri.

C'est ici que se fait la pêche de la morue; six mille navires environ prennent part à l'exploitation des grands bancs qui descendent des régions septentrionales voisines du Spitzberg. A l'époque de ces passages annuels, le nombre des poissons capturés peut s'élever de 20 à 30 millions. Si vous prenez la peine de remarquer que la morue atteint facilement la longueur moyenne de 60 centimètres, vous pourrez faire, avec ces bases de calcul, l'estimation du cube de matière alimentaire sortie chaque année des gouffres des Loffoden et répandue dans le monde entier.

Dans ces parages, les poissons sont si abondants qu'il suffit de descendre, comme nous l'avons vu faire au cap Nord, une corde de 30, 45 ou 125 brasses de longueur armée d'hameçons sans appât, garnie d'un poisson de métal étamé, pour ramener à la surface des pièces dont le poids dépasse celui des plus belles carpes de nos étangs de Sologne.

Mais, me direz-vous, ces pêcheurs sont trop heureux, leur fortune est assurée ; comment donc la Norwège entière n'arme-t-elle pas des navires pour aller exploiter, ainsi qu'on le fait à Terre-Neuve, les profondeurs de votre fameux Vestfiord ? Attendez, cher ami, je vais vous montrer le revers de la médaille, car je ne suis pas un « emballé », pour me servir de l'expression familière usitée en pareil cas.

D'abord, les capitaux manquent, ensuite la concurrence est déjà terrible, et les consommateurs n'augmentent pas. Ils diminueraient bien autrement, si les libres-penseurs pouvaient abroger les lois de l'Église et rayer d'un trait de plume le Carême. En effet, les pays catholiques font à eux seuls une partie de la fortune des pêcheurs d'Islande et du Nordland, et si l'abstinence était supprimée d'une manière générale, les pauvres habitants des pays septentrionaux qui n'ont pas de terre à cultiver verraient tomber à un prix insuffisamment rémunérateur le produit de leurs courageux efforts. Vous voyez comment tout se tient en matière d'économie sociale, et, comme le dit le vieux fabuliste, « Dieu fait bien ce qu'il fait. » Voilà une nouvelle preuve de sa sagesse, à laquelle vous n'aviez peut-être jamais pensé plus que moi.

D'autre part, ces pêcheries sont exposées à des accidents terribles, dont le récit est bien fait pour calmer la bouillante ardeur de l'homme trop enclin à réaliser des bénéfices en apparence faciles. Quand le vent d'Ouest vient à souffler dans les voiles des bateaux découverts, entraînés au large (le Vestfiord mesure 25 à 30 kilomètres d'une rive à l'autre), leur retour aux îles devient absolument impossible, et nombre d'embarcations, surchargées de poissons, d'agrès, d'hommes et de filets, ne tardent pas à succomber dans la lutte pour la vie, engagée entre le marin et les éléments déchaînés. Les vagues s'élèvent, les chaloupes embarquent des paquets de mer, les voiles, gonflées comme des ballons, se déchirent ou bien entraînent le bâtiment qui chavire.

Il ne reste plus alors aux malheureux naufragés, immergés dans l'eau glacée, qu'un seul moyen de salut : il consiste à se cramponner à la quille de leur embarcation retournée, dans l'espoir que le calme se rétablisse enfin. Le cas est prévu, et nombre de barques portent fixés à leur quille des crochets et des anneaux destinés à assurer le sauvetage. Le plus souvent, cependant, dans ce moment critique, le marin norwégien tire le gros couteau qu'il porte constamment suspendu à sa ceinture, dans une gaîne de cuir; il le plante d'un coup vigoureux dans la coque de sa barque, et cette épave se transforme bientôt en une sorte de grappe humaine contre laquelle les flots s'acharnent avec furie. Vous devinez qu'ici comme ailleurs la loi du plus fort l'emporte trop souvent, et les flots victorieux, après avoir détaché un à un ces grains animés, roulent jusqu'à la côte prochaine comme un lugubre trophée, la tige qui les portait. Les survivants viennent alors recueillir ces chaloupes désemparées, et, d'après le nombre des couteaux qu'ils y trouvent fichés, établissent un premier bilan du nombre des noyés.

Vous croyez peut-être, cher ami, que je me livre à des effets d'imagination et que j'invente, pour la circonstance, ces scènes dramatiques; sachez donc qu'ici même, en 1848, dans l'espace d'une seule journée, cinq cents pêcheurs furent engloutis dans les flots!

CHAPITRE V

EN MER — LE TÉLÉGRAPHE EN NORWÈGE — TROMSOE — LE LYNGENFIORD — CHEZ LES LAPONS — COMMENT ON PEUT PERDRE SES POINTS CARDINAUX SANS PERDRE LA BOUSSOLE

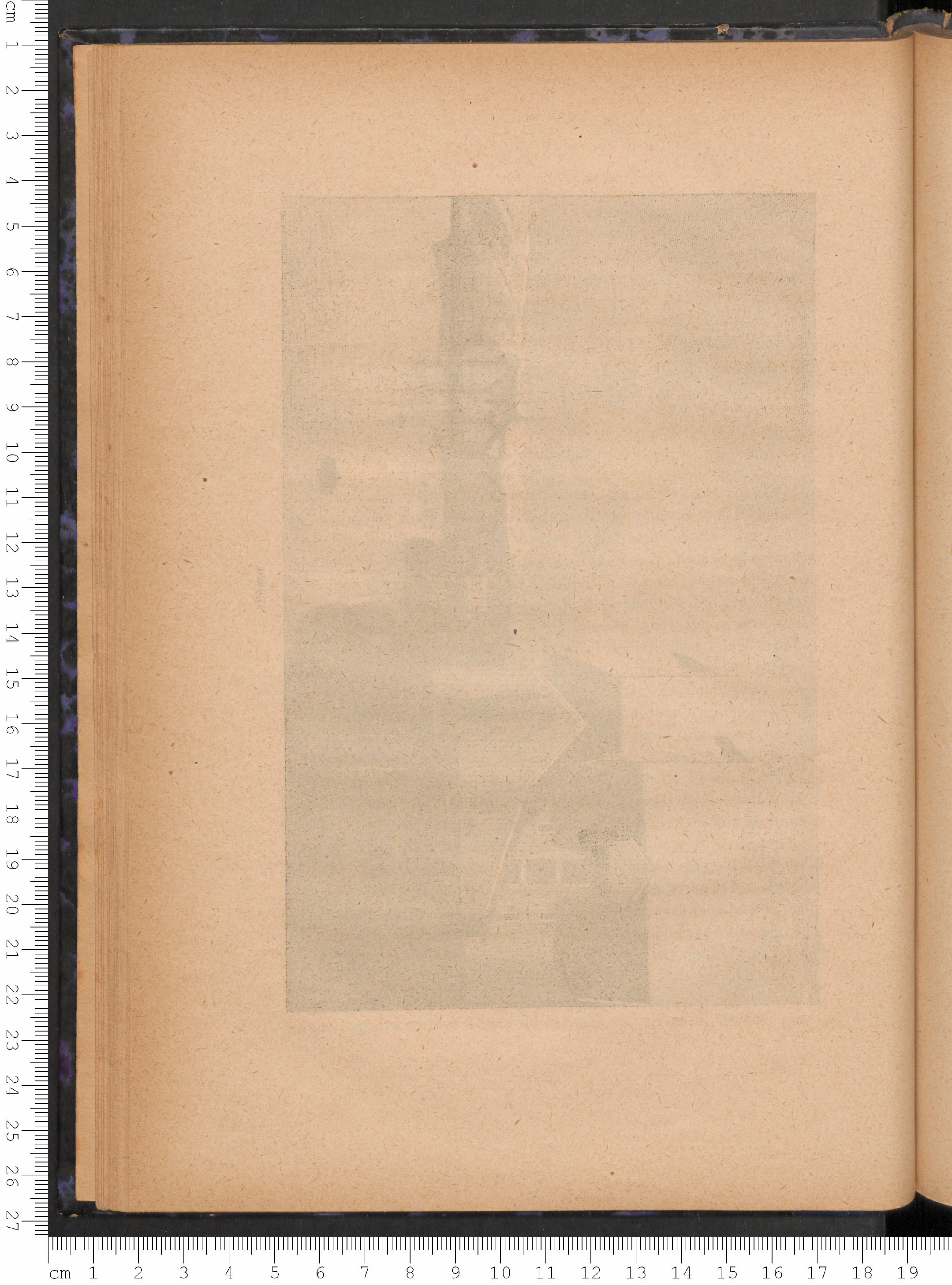
Nous voici dans des fiords moins larges; leurs rives sont émaillées de comptoirs, sur lesquels flotte le pavillon national aux couleurs voyantes, hissé au sommet d'un grand mât blanc. Nous stoppons; une barque se détache de la côte et nous aborde; un vieux marin, au collier de barbe blanche, au nez aquilin orné de grosses lunettes d'argent, monte à bord; il est coiffé d'un chapeau goudronné, et porte un sac recouvert de peau de phoque, qu'il ouvre sans mot dire, puis il remet au capitaine un paquet de dépêches à destination du *Jonas-Lie,* en mer!... en route pour le cap Nord !... « C'est vague comme adresse, me direz-vous, et les agents du télégraphe me paraissent bien intelligents dans votre pays à demi-civilisé ! »

Cependant, cher ami, je vous dis la pure vérité : ici même, dans une escale insignifiante, le duc de Sermoneta a reçu à bord, dans ces conditions, une dépêche importante partie de Rome le matin même; en moins de douze heures, elle lui donnait connaissance de faits accomplis la nuit précédente, à 4 400 kilomètres de sa mouvante résidence.

C'est qu'il n'existe peut-être au monde aucun pays doté d'un service télégraphique plus étendu ou mieux organisé que la Norwège. Toutes ses îles sont reliées entre elles par un réseau terrestre et sous-marin; les dépêches sont ici (proportionnellement à la population) bien plus nombreuses que les lettres. Ce mode de communication extra-rapide est d'ailleurs la base même de la fortune nationale. C'est par fil électrique qu'on signale à toutes les stations de pêche l'apparition des bancs de harengs sur un point quelconque



TROMSŒ



du littoral; c'est par dépêche qu'il faut commander des tonneaux, du sel, pour encaquer le produit d'une prise inespérée; c'est le télégraphe, enfin, qui annonce les sinistres, demande des secours et des provisions!

Admettez-vous maintenant ma proposition paradoxale en apparence : « C'est dans la région du monde civilisé la moins habitée que le télégraphe rend les plus inappréciables services ? »

Nous sommes le **13** août ; le *Jonas-Lie* a navigué toute la nuit entre Tjallœ et Hindœ; il a traversé l'Astafiord; en nous réveillant, nous nous trouvons dans le Salangenfiord, dont les eaux calmes et limpides sont bordées de bois de bouleaux, au-dessus desquels se dressent des montagnes vertes, puis blanches, inondées de lumière. Le soleil est resplendissant ; à tribord, nous apercevons un premier campement de Lapons pêcheurs, installé sur le rivage de la mer et perdu au milieu des rochers énormes qui ceignent une petite crique entourée d'arbres.

Après avoir franchi le Dyrœsund et coupé le Malangenfiord, nous arrivons enfin, vers cinq heures du soir, dans le port de Tromsœ.

Cette reine des régions polaires, fière de ses **5 400** habitants, de sa préfecture, de son musée, de son évêché, de son école normale, étage ses nombreuses maisons sur les flancs d'un coteau abrité contre les vents du Nord et couronné d'un bois de bouleaux. Je ne saurais vous décrire longuement le panorama qui se déroule devant nos yeux ; c'est toujours celui de la ville de bois, aux couleurs vives, avec ses toitures gazonnées, perchée sur ses pilotis comme une cité lacustre, et encadrée de montagnes aux reflets d'émeraude et d'argent, se mirant dans les eaux glauques de l'Océan glacial.

Dans le port stationnent des navires de toute nationalité : voiliers russes, vapeurs allemands, attendent leur chargement d'huile de foie de morue et de harengs; à côté, des chaloupes suédoises et, norwégiennes, bondées de bois et de planches. C'est d'ici que partent également les navires armés pour la pêche de la morue et les explorateurs intrépides qui entreprennent les expéditions polaires (1);

(1) C'est de Tromsœ qu'est parti le savant et heureux Suédois Nordenskiold, qui, pour la première fois dans les temps modernes, a pu atteindre le continent américain par la voie du Nord.

Tromsœ constitue le grand *Emporum* du Nordland. Il est pour les Finnois ce qu'était *Genabum* pour les Carnutes, au temps de la domination romaine. C'est dans son port que se fait le commerce le plus actif des régions septentrionales.

A peine débarqués, nous nous mettons en route pour aller rendre visite au camp des Lapons. Une large vallée s'ouvre en face de Tromsœ; elle est encaissée entre deux hautes montagnes dont les cimes abruptes prennent des teintes de brique sous les rayons du soleil couchant. Un bois de bouleaux énormes pour cette contrée



UNE HUTTE DE LAPONS

végète sur les rives d'un torrent qui emporte à la mer les eaux tombées en cascades des pentes rapides environnantes.

Nous suivons, pendant trois quarts d'heure, un sentier fleuri, au sol tourbeux et humide, et nous arrivons dans une sorte de cirque où se dressent les huttes des nomades. Des hommes, des femmes, des enfants sont là, étendus autour d'un tertre gazonné, d'où s'échappe un nuage de fumée. Tous se lèvent à notre approche et se mettent en devoir de refouler dans leur parc rustique les cinq cents rennes aux grands bois veloutés, assemblés autour de leur demeure. En fuyant, ces bêtes étranges font entendre un bruit d'osselets produit par leurs articulations.

Le chef de la tribu lance son lasso dans le troupeau, en fait sortir de vive force un bel animal au poil épais, aux grands yeux

ronds et noirs qu'il nous présente, puis il nous invite à pénétrer dans l'intérieur de sa demeure.

Figurez-vous une hutte de charbonniers solognots, mesurant environ 5 mètres de diamètre, formée de troncs de bouleaux, grossièrement équarris, assemblés par le faîte, et recouverte de plaques



AU CAMP DES LAPONS

de tourbe; vous aurez une idée exacte d'une demeure lapone. La porte, haute de 1m50 environ, fermée par des planches mal jointes, tient lieu de fenêtre quand elle est ouverte; à l'intérieur, un foyer central, établi sur un massif de pierres assemblées, réchauffe une grande chaudière attachée à une chaîne de fer, remplie d'une bouillie épaisse composée de farine et de lait de renne; une litière de brindilles de bouleaux jonche le sol. C'est là-dessus que reposent pêle-mêle, nuit et jour, les membres de la famille (peut-être même de la tribu), dans une atmosphère puante et enfumée. Une femme assez jeune, coiffée d'un bonnet de drap aux couleurs voyantes, enveloppée de peaux de rennes, est là, accroupie; elle berce un nouveau-né, ficelé dans une sorte de grand sabot recouvert de cuir et suspendu par des lanières aux montants de la hutte. Quelques vases de

bois, un coffre, des bottes de cuir, des peaux, forment le mobilier de cette installation. Une fillette d'une quinzaine d'années, aux traits fins, à la physionomie étrange et sauvage, aux pommettes saillantes et aux yeux petits mais vifs, vient nous présenter une écuelle remplie de lait frais, tandis qu'une vieille, ridée comme une sorcière de Macbeth, aux cheveux rares, aux yeux gris et brillants, nous fait des propositions commerciales. Elle sort de son corsage des cuillères d'argent et d'os travaillé, une bague d'or ornée d'annelets grelottants



LA CUISINE DANS LA HUTTE

comme des breloques, des rubans de laine brodés, tout un bazar enfin. Bientôt les hommes nous apportent des vêtements complets, des bottes, des gants, des couteaux faits avec de vieilles limes usées à la meule et enfermés dans une gaîne composée de deux plaquettes de bois de renne rivées ensemble; gesticulant comme des muets, ils nous expriment par une mimique très expressive, le prix qu'ils nous demandent de ces spécimens de leur industrie, les concessions qu'ils sont disposés à nous faire.

Ces hommes sont petits, fort sales et mal bâtis, leur buste disproportionné repose sur des jambes arquées comme des douëlles de tonneaux, et leurs longs bras pendent comme ceux des orangs-outangs. Leur démarche disgracieuse rappelle celle des canards et des oies, et l'odeur repoussante qu'ils répandent autour d'eux ne ressemble à

rien de ce qu'on connaît. Je dirais bien, si j'osais, qu'elle est *suis generis* (1) puisque le latin dans les *jeux de mots* peut braver l'honnêteté... mais supposons que je n'ai pas fait de citation : *Proh ! pudor*.

Au moral, les Lapons sont naturellement intelligents, honnêtes, hospitaliers; ils ont l'instinct commercial développé, et trafiquent



UNE LAPONNE ET SON ENFANT

volontiers de leurs rennes, de gibier, de fourrures et de morues, pour se procurer du wisky, de l'eau-de-vie et du tabac, denrées perfides, pour lesquelles ils ont une prédilection marquée. Enfin, ils sont à peine civilisés, et plusieurs voyageurs disent qu'ils sont enclins à l'avarice et à la paresse.

La puce ne vit pas sous ces latitudes, Élisée Reclus l'affirme quelque part. Quel domaine elle a perdu, mon Dieu, chez ce peuple aux chemises de poil! Ce parasite incommode aurait-il par hasard un odorat trop développé ? Cela m'expliquerait alors qu'il ait renoncé à la conquête des Lapons!

(1) Je dis intentionnellement *suis generis*, « *qui potest capere, capiat.* »

Telle était la réflexion que je me faisais en regagnant les rives du fiord où nous attendait l'embarcation du *Jonas-Lie*.

« Quel jour sommes-nous donc, avec tout cela ? m'écriai-je en me réveillant le lendemain de notre excursion. Quelle heure peut-il bien être (car il avait fait clair toute la nuit)? Voyons un peu le soleil!... Où donc est l'Est dans ce pays?... Comment, c'est ici? allons donc! puisque j'ai vu maître Phœbus se coucher là-bas, devant moi, hier soir, le levant doit être de ce côté! »

J'en étais là, mon bien cher ami!... Quand je vous dis qu'un professeur de géographie perdrait ici ses points cardinaux, avec la boussole dans la main! C'est qu'en effet, au-dessus du 70° de latitude Nord, ce que nous appelons la course du soleil, en dépit des expériences de Galilée, est singulièrement réduit, et pour chercher le point exact de son double passage à l'horizon, il faut d'abord trouver le Nord, puis déterminer deux points équidistants et très peu éloignés de ce repère.

On a bien raison de dire qu'il est bon de voyager pour « s'élargir les idées! » J'avais toujours cru comme parole d'Évangile la définition de ma géographie classique, qui faisait lever le soleil à mon extrême droite, et l'envoyait s'éteindre à mon extrême gauche ou à peu près. Si j'avais pu exprimer cette théorie à un Lapon, il m'aurait ri au nez, comme le fit au nez d'un blanc, ce nègre du centre africain, mortifié de s'entendre raconter sérieusement qu'en hiver les Européens marchaient sur les fleuves durcis.

En résumé, nous sommes le 14 du mois d'août; la cité qui apparaît au loin est Hammerfest, la plus septentrionale des villes du monde entier. Je vais vous apprendre une chose étrange : dans cette place de commerce, le Finnois, qui achète pour deux œres de tabac à priser, peut très bien l'emporter dans un carré de papier taillé dans une feuille périodique locale. Oui, mon ami, Hammerfest a son journal! Que dis-je, elle en a deux, le *Nordkap* et le *Finmarksposten* et rien ne me prouve qu'ils soutiennent la même opinion politique. Il est vraisemblable que l'un doit être séparatiste et l'autre unioniste... quand cela ne serait que pour avoir tous deux des abonnés. Où diable la presse va-t-elle se nicher? me direz-vous. C'est vrai..., j'en conviens, c'est étrange; mais, dites-moi, si ces habitants n'avaient pas « un *Zeitung* » quelconque, dans quoi pourraient-ils donc envelopper leurs chaussures lorsqu'ils partent en voyage?



CHEZ LES LAPONS — UNE SÈCHERIE DE MORUE

Pour se rendre de Tromsœ à Hammerfest, le *Jonas-Lie* emprunta successivement le Grœt-Sund, le Lyngenfiord et une série de détroits dont je vous parlerai en temps opportun. En passant au large de Reinœ, un peu au-dessous du 70° de latitude nord, je fus témoin d'un phénomène spécial à ces régions, connu sous le nom de brouillard de lait.

Il était minuit, tous mes compagnons de voyage reposaient dans leurs cabines et je restais seul passager sur la passerelle en compagnie du timonier et du pilote. Dans le nord-ouest, nous apercevions les îles de Karlsœ et de Vannœ dont les sommets étaient couverts de nuages épais. Le pilote regardait souvent dans cette direction, et bien que sa physionomie ne trahit en rien son inquiétude, je devinai, à sa manière d'être, qu'il était préoccupé. Peu à peu, les nuages roulèrent comme des ballots de coton cardé des monts sur les flots, puis ils s'étendirent rapidement dans l'est et formèrent devant nous une véritable muraille de 10 mètres de hauteur environ. Cependant nous avancions toujours.

Le pilote consulta sa montre.

— Eh bien ? lui dis-je en lui montrant ce rideau qui se fermait en avant du steamer.

— Heu ! heu ! me répondit-il, je ne sais si nous pourrons avancer dans un instant, et notre avant pénétra dans le brouillard, à la manière d'un ballon fusiforme qui disparaît dans la nue.

« Stop ! » s'écria le pilote. Et la machine s'arrêta instantanément.

Le capitaine parut aussitôt et les deux hommes se consultèrent pour savoir le parti qu'il y avait à prendre.

« Allons-nous rester longtemps là, capitaine ?

— Mon Dieu, monsieur, cela dépendra du vent; si le calme demeure, si la brise ne s'élève, nous serons obligés de jeter l'ancre et d'attendre, dans la crainte de couper en deux quelque bateau de pêche égaré dans la brume. Enfin, le *Jonas-Lie* fit résonner son sifflet et, sur l'ordre de son commandant, se mit en marche à une allure très modérée, puis s'arrêta de nouveau quelques instants après.

Nous pouvions être immobilisés longtemps ainsi, et cette perspective n'avait rien de charmant.

Le brouillard était glacé et si épais que nous ne pouvions distinguer à moins de 15 mètres de nous, ni ciel, ni mer. Enfin, au bout d'une demi-heure d'attente, une déchirure se produisit tout à coup;

à l'avant; le pilote qui guettait cette éclaircie sonna le mécanicien, et la machine se mit en mouvement. Nous étions sortis d'embarras, la route était libre devant nous, et je regagnai ma cabine, fort heureux de penser que nous en étions quittes pour une expérience de physique amusante.

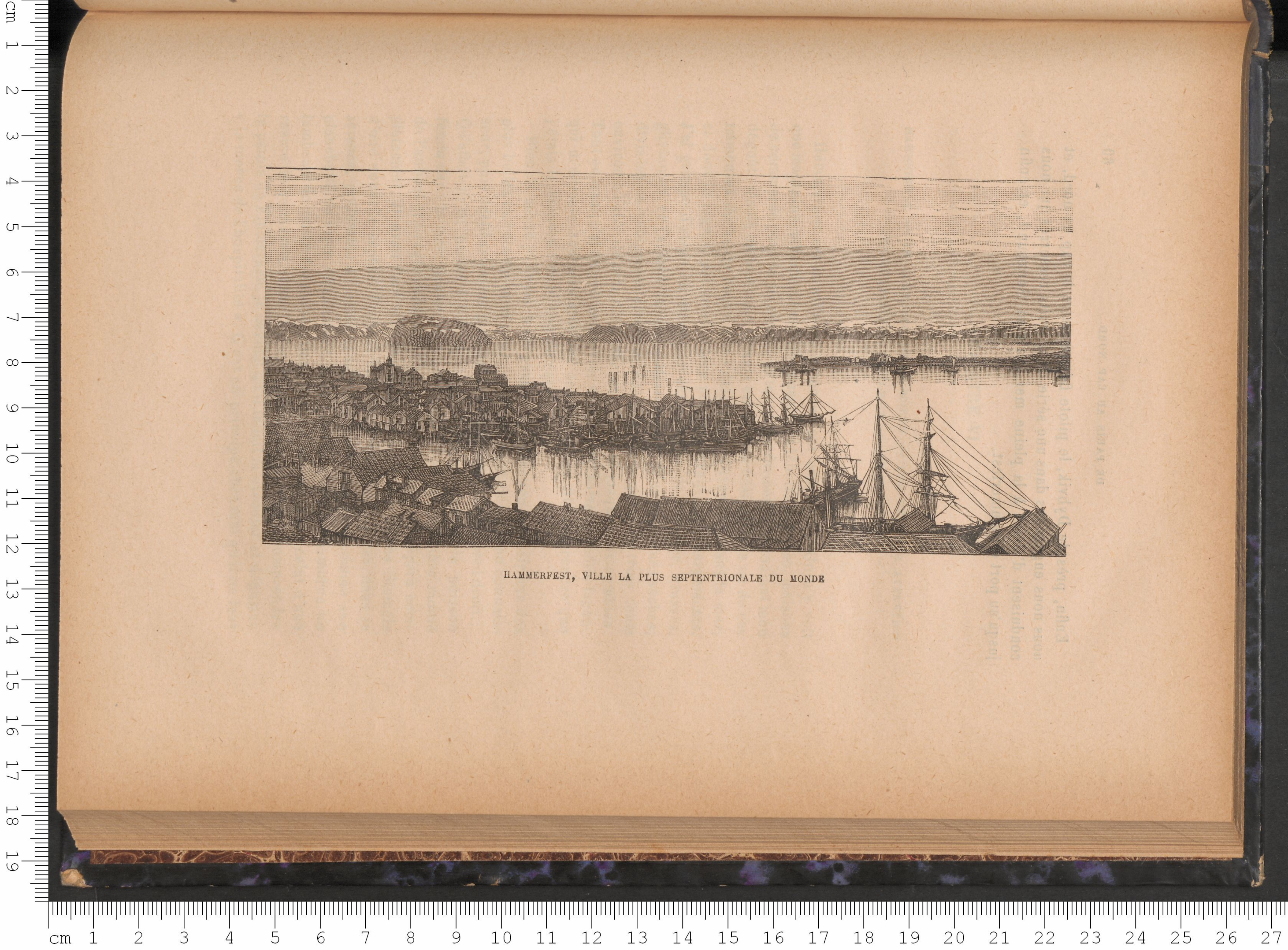
Quelques heures plus tard, nous faisions notre entrée dans le Lyngenfiord et tous les passagers prévenus montèrent aussitôt sur le pont.

Ce bras de mer est à mon sens le plus imposant du Nordland. Les bateaux touristes viennent de temps à autre, les paquebots-postes ne passent presque jamais dans cette région aux paysages titanesques. Ce détour inusité était encore une gracieuseté de notre aimable commandant, et nous eûmes soin de lui en exprimer notre reconnaissance.

Nous sommes en plein fiord. A tribord, se déroule une longue chaîne de montagnes aux profondes crevasses. Celle-ci se dresse large comme une pyramide, aiguë comme une dent de morse; celle-là affecte la forme d'un cratère, et semble vomir les torrents de neige et de glace dont ses flancs sont chargés. Les vallées resserrées et profondes, qui reçoivent les eaux de ces sommets neigeux, sont elles-mêmes comblées par des glaciers aux reflets d'azur, dont les masses transparentes semblent vouloir glisser dans les flots. Les eaux tranquilles du fiord reproduisent aussi fidèlement qu'un miroir l'image renversée de ces colosses. Ce ne sont partout que masses noires et blanches, ombres et lumières, se succédant selon les lois de la perspective, sur une ligne continue de 60 kilomètres. Sur cette côte, aussi inabordable que les murs d'une forteresse, pousse une herbe rare dont les plaques vertes font ressortir les teintes noirâtres et violacées des rochers.

A babord, la nature, toujours capricieuse et prodigue de contrastes, adoucit les pentes, nivelle les rocs, qu'elle recouvre de tapis de verdure et de bois de bouleaux. Sur cet oasis, l'homme est venu fixer sa demeure et planter le pavillon national, pour protester contre l'abandon de ce coin perdu de la patrie.

Cependant le *Jonas-Lie* nous fait défiler devant ces merveilles; entassés sur la passerelle, cramponnés aux bastingages, nous nous faisons à nous-mêmes l'effet d'un état major de pygmées passant en revue un corps d'armée de géants.



HAMMERFEST, VILLE LA PLUS SEPTENTRIONALE DU MONDE

Enfin, près de Dybvik, le pilote fait remettre le cap au nord, et nous nous engageons dans une série de détroits resserrés qui nous conduisent d'abord à la pleine mer, puis au Sorœsund, et enfin jusqu'au port d'Hammerfest.

CHAPITRE VI

HAMMERFEST — LE COMMERCE DE LA MORUE — UNE DÉLICATE ATTENTION
LES MOUETTES DE HIELMSŒ — LE CAP NORD

Hammerfest est la ville de la morue par excellence. On n'y voit que magasins, officines, huileries puantes, séchoirs énormes, maisons de commerce pour le poisson sous toutes les formes. Surmontant mon dégoût, résolu de tout voir, je suis entré sans hésiter dans un de ces immenses docks de bois à trois étages qui s'avancent dans la mer, et dont le pignon est orné d'une poulie servant aux chargements. J'ai grimpé d'étage en étage par des échelles de meunier, grasses, glissantes, et j'ai failli m'égarer derrière des piles de morues sèches, divisées en catégories diverses, ficelées par paquets de trois cents environ à l'aide de gros fils de fer, et entassées jusques aux combles. Tout en haut, j'ai trouvé un ouvrier malpropre, sorte de métis lapon, qui m'adressa son plus gracieux sourire et me fit comprendre que j'étais le bienvenu dans son domaine.

Bientôt même je le vis, à ma grande stupéfaction, choisir une des plus belles morues de sa réserve, qu'il tourna et détailla en connaisseur, puis déchausser son pied gauche en s'aidant de son pied droit... Qu'allait-il se passer ? L'homme du Nord, saisissant le poisson fendu dans la main droite, plaça son pied nu sur la première moitié de l'animal et tirant violemment à lui l'autre moitié les sépara complètement. Il avait l'air d'opérer brutalement des frères Siamois d'une nouvelle espèce. Prenant alors la portion qu'il jugea, dans sa science, préférable à l'autre, il la brisa sur son genou, comme une planchette de sapin ; finalement, arrachant de cette demi-morue un lambeau de chair desséchée, dont l'aspect me rappelait celui d'une racine de guimauve, il me l'offrit d'un air aimable. Sans comprendre le patois de Finmarken, je devinai qu'il fallait m'exécuter et déguster « la morue de l'hospitalité ». C'est un principe chez moi qu'il ne faut

jamais répondre à une politesse par une impertinence, et vous savez que, parfois, l'application d'un principe coûte cher. Mon homme me regarda d'un air radieux qui semblait dire: « Quelle bouchée de roi ! » J'esquissai à mon tour un sourire de circonstance et, suçant mon morceau de tœrfisk, je sortis précipitamment pour réfléchir aux manifestations variées de la bienvenue chez les divers peuples de l'univers.

Nous trouvâmes à Hammerfest, par le plus grand hasard, le missionnaire français chargé de desservir la petite chapelle catholique de la ville. Il fut extrêmement gracieux, daigna nous accompagner à bord et nous fournit quelques détails sur sa mission. Nos coreligionnaires ne sont que vingt-sept dans la ville même d'Hammerfest ; la majorité des habitants appartient à la religion luthérienne. Une cinquantaine d'autres catholiques sont répandus dans les villages de l'intérieur ; de l'avis de notre compatriote, la municipalité se montre tolérante, jusqu'ici, à l'égard des membres de cette petite communauté. J'ajouterai qu'il y a, près de la chapelle dont j'ai parlé, un petit hospice de huit lits, tenu par quatre religieuses, qui soignent les malades sans distinction de cultes, et une école dans laquelle les enfants appartenant à la confession luthérienne sont également admis, au gré de leurs parents.

Avant de quitter Hammerfest, je dois vous signaler le nombre considérable de Lapons, aux costumes bariolés de couleurs voyantes, qui viennent par mer trafiquer dans cette cité. Cette variété d'accoutrements et de types (1), l'énorme quantité de vapeurs et de voiliers stationnés sur ce point du littoral, donnent au port une physionomie extrêmement pittoresque. En revanche, la région est absolument dénudée, le paysage désolé ; pour trouver ici quelque végétation, il faut monter au-dessus de la ville et atteindre un petit bois de bouleaux plantés de main d'homme en commémoration de la dernière forêt septentrionale de l'Europe, jadis voisine d'Hammerfest, et maintenant à peu près détruite. N'est-ce pas là le comble de la désolation ? Et cependant, mon cher ami, la Providence a voulu qu'il y eût des hommes susceptibles de s'attacher à ce roc de granit qui

(1) La population d'Hammerfest se compose de Norwégiens, de Lapons et de Finnois. Ces deux variétés de la race mongolique représentent la population primitive de la presqu'île scandinave. Quant aux Lapons, ils se divisent en pasteurs et pêcheurs. C'est de ces derniers qu'il s'agit ici.

symbolise leur patrie. Les émigrés abandonnent en masse chaque année le Nordland, pour aller cultiver les plaines fertiles du Visconsin, mais ils reviennent au pays natal dès qu'ils ont gagné quelque argent. On m'affirme qu'il existe des familles du Finmarken dont certains membres, après avoir fait jusqu'à cinq fois le voyage d'Amérique, sont venus mourir sur leur rocher neigeux, battu par les flots de l'Océan glacial (1).

Pour ma part, je ne connais rien de plus caractéristique que cette preuve d'attachement quasi-surnaturel de l'homme au coin de terre, sur lequel reposa son berceau. A mon sens, ces Nordlandais sont dignes de personnifier à leur manière l'amour de la patrie !

Six heures de traversée nous séparent du cap Nord, point extrême de notre excursion. Le *Jonas-Lie* reprend sa route; nous laissons derrière nous l'île Kvalœ, sur laquelle Hammerfest est bâtie, et nous nous engageons dans le Rolfsœ-sund, puis nous atteignons Hjêlmsœ. Tout à coup, le capitaine nous prévient que nous allons assister à un spectacle nouveau. En effet, les deux canons du bord sont chargés sur son ordre, et le navire se rapproche d'un promontoire aux rochers énormes, plaqués de taches vertes et blanches. Cette montagne de schiste et de granit est remplie de cavernes dont les orifices béants et inabordables sont situés au-dessus de la mer. A son commandement, notre artillerie fait feu de toutes pièces. Aussitôt, des milliers de mouettes aux blanches ailes s'échappent de chaque fissure, de chaque arête du rocher, et s'envolent en poussant des cris d'effroi. On dirait qu'il neige ; l'île disparaît sous ce rideau mouvant, et le bruit de cette rafale d'un nouveau genre imite celui d'une bouillotte de dimensions colossales murmurant dans l'âtre. Peu à peu, le calme se rétablit; les oiseaux reprennent le chemin de leur demeure, et bientôt nous ne voyons plus sur le rocher que de longs chapelets de perles blanches capricieusement disposées (2).

(1) Dans la partie du Nordland sise au-dessus d'Hammerfest, et dans l'est de cette ville, la végétation est si rare, qu'en hiver les bestiaux eux-mêmes s'y nourrissent parfois de poisson sec, ce qui donne à leur chair un goût exécrable. Ce goût disparaît lorsque les animaux ont mangé les herbages du printemps. (Renseignement fourni par un officier de marine français, chargé d'une mission en Laponie.)

(2) Ces mouettes, installées en bandes innombrables sur ces rochers déserts, y font leurs nids, s'y multiplient chaque année, et finissent par produire une quantité si con-

Il peut être neuf heures du soir. Au loin, le soleil éclaire de longs stratus, derrière lesquels il disparaît, et de larges bandes de brouillard d'un blanc laiteux alternent avec des nuages qu'on prendrait pour des fleuves d'or pâle en fusion. Dans l'ouest, nous apercevons le dernier phare de l'Europe, et des montagnes, dont les cônes irréguliers se réfléchissent dans l'air, en vertu d'un singulier phénomène de mirage. A l'horizon, la mer se confond avec le ciel, et les flots sombres de l'Océan commencent à s'agiter.

Nous nous sentîmes envahis par une émotion que vous comprendrez, il me semble, lorsque nous aperçûmes de loin l'île de Magerœ, but de notre voyage, dernière terre du monde habité. Tout autour de nous s'étendait le désert; à babord, c'était la mer sans limites éclairée par le soleil couchant; à tribord, nous voyions des îlots nus et abandonnés, semblables à des volcans éteints, sans chalets, sans végétation, sans rien qui rappelât le voisinage de l'homme. Seuls à cette heure, nous représentions, dans ces parages éloignés, l'espèce humaine et la civilisation. On eût dit que, nouveaux Colombs, nous marchions à la conquête de continents encore inexplorés, et nous nous demandions comment il serait possible d'aborder ces murailles de schiste, sans échancrures, sans criques et sans plages apparentes.

Peu à peu, le cap Nord se dessina plus nettement, ses contours vigoureux s'accentuèrent, et nous vîmes sa masse prodigieuse se dresser au-dessus de notre mâture, comme les contreforts d'une cathédrale aux proportions fantastiques.

En passant au pied de ce géant, nous crûmes reconnaître la sentinelle avancée de l'Europe, fièrement campée sur sa base solide, attendant de pied ferme, pour leur barrer la route, les montagnes de glace prêtes à descendre, comme une flotte envahissante, des mers inconnues qui avoisinent le pôle.

Cependant, l'Océan devenait houleux ; le *Jonas-Lie,* débarrassé de toutes ses marchandises, naviguait sur son lest, et sa coque émer-

sidérable de guano, que leur « territoire » est loué par l'État, m'a-t-on dit, à des industriels qui l'exploitent.

Ces oiseaux se nourrissent exclusivement de poisson frais ou gâté; aussi leur chair n'est-elle pas mangeable; toutefois, leurs œufs sont recherchés par les habitants de ces pauvres contrées.

geait presque entièrement des flots. C'est vous dire s'il tanguait fortement et s'il roulait au gré des vagues, lorsqu'après avoir doublé le cap proprement dit, nous vînmes jeter l'ancre dans la baie profonde qui porte le nom de Hornvik (baie de la pointe).

A minuit précis, nous stoppions au large, et bientôt les chaloupes, mises à la mer, nous prenaient, non sans peine, à leur bord, pour nous conduire à terre. Vous comprenez la difficulté d'un embarque-



LE CAP NORD, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE FAITE A MINUIT

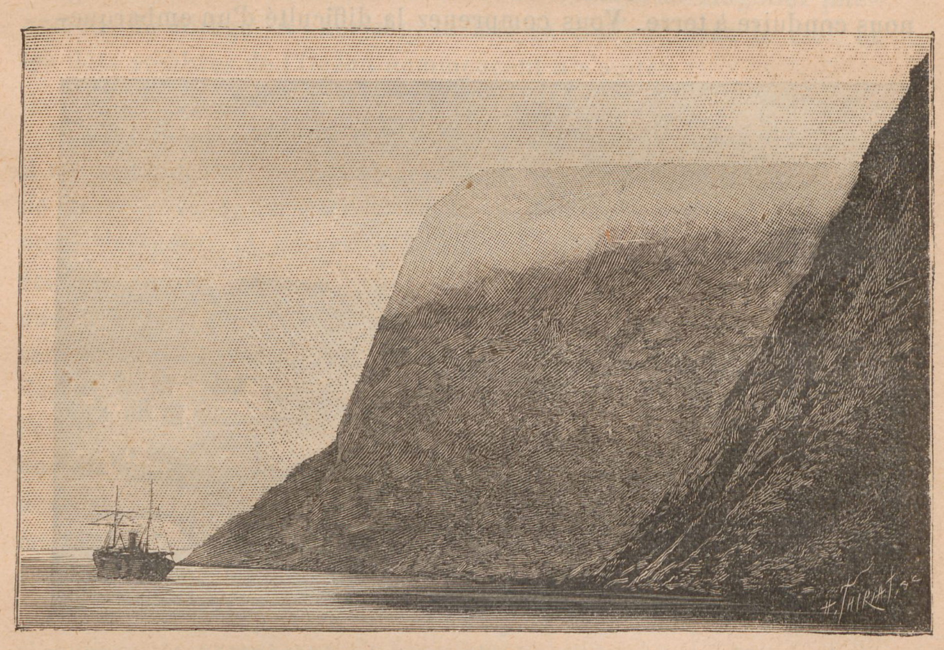
ment fait dans ces conditions; l'échelle avait été descendue à tribord, sur le flanc du navire, et les barques amarrées au-dessous d'elle, disparaissant tout à coup entre deux vagues, se dérobaient sous nos pieds, au moment où nous allions prendre un point d'appui sur leur avant; presque aussitôt, elles remontaient brusquement et venaient heurter les degrés et le blindage, avec une telle violence, qu'elles eussent infailliblement broyé le membre qui se serait trouvé interposé.

Un moment, nous nous demandâmes si nous pourrions quitter notre prison flottante, mais enfin, grâce au dévouement, au calme et à l'habileté de nos matelots, nous finîmes par prendre place sur nos bancs, et quelques minutes plus tard, nous sautions à terre.

Le cap Nord est un rocher schisteux, presque noir, fissuré, crevassé dans toute sa hauteur, accessible seulement par l'Est et abso-

lument à pic du côté de la mer (1); on dirait qu'un feu souterrain a fait autrefois éclater de toutes parts ses roches aux vives arêtes, et que ces déchirures sont restées béantes depuis les dernières commotions du globe.

Sa hauteur est de 300 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et la profondeur de l'eau est de 40 mètres à la base de son massif.



MAASŒ. PORT LE PLUS SEPTENTRIONAL PRÈS LE CAMP NORD, AU SOLEIL DE MINUIT

(Gravure du XVIII[e] siècle.)

L'ascension de cette espèce de muraille n'est pas facile; elle demande quelques précautions, et, par les temps de brouillard, deviendrait aisément périlleuse; aussi les Compagnies maritimes qui palpent les krœnes des touristes ont-elles eu la bonne pensée, l'intelligente attention, de faire disposer dans les mauvais pas de gros piquets de fer munis d'anneaux dans lesquels glisse une corde énorme servant de rampe à cet escalier de chamois. De même, elles ont fait déposer sur le rivage un ponton de bois muni d'une échelle, qui assure le débarquement par toutes les marées.

(1) Sa position géographique est absolument celle-ci: 71° 10' de latitude nord, et 23° 40' 30" de longitude est de Paris. L'île Mageræ est habitée par cinq familles dont nous n'avons pas même vu les représentants.

En moins d'une heure, nous atteignîmes le haut plateau qui forme la terrasse naturelle du cap Nord.

Chemin faisant, nous rencontrâmes un troupeau de rennes à demi-sauvages, pâturant en liberté dans les maigres prairies de cette haute solitude; ils s'enfuirent à notre approche.

Je dois vous apprendre que les Lapons ont coutume de marquer à l'oreille les animaux de leurs troupeaux et de les abandonner à eux-mêmes, pendant l'été, dans les régions fertiles qu'ils connaissent. Parfois même, ils les transportent en bateau, à l'approche de la belle saison, dans quelque île distante de 4 ou 5 kilomètres du continent, et, quand arrive la fin de septembre, ces pauvres bêtes reviennent d'elles-mêmes, à la nage, vers le campement de leurs maîtres.

Vous n'avez pas idée de l'intelligence de ces précieux animaux, que Dieu semble avoir créés et doués de qualités spéciales pour assurer la vie du peuple lapon; privés de ces compagnons indispensables, les pauvres habitants du Finmarken et de la Finlande seraient condamnés à disparaître.

Le renne leur fournit leur nourriture (lait, beurre, viande et sang), leurs vêtements, leurs ustensiles, grâce à son pelage épais et à ses bois énormes; ses muscles sont utilisés comme fil à coudre; ses os servent à fabriquer des cuillères, des aiguilles, des harpons et des hameçons pour la pêche. Enfin, c'est lui encore qui se charge de transporter le Lapon avec son bagage et ses provisions, car il s'attelle et peut franchir, en trottant à la manière d'un cerf, des distances considérables. Sa sobriété excessive rappelle celle du chameau arabe, qui traverse, sans boire, les déserts sablonneux de l'Afrique.

Le renne, lui, vit de quelques brins de lichens, de « lemmings » (1) au besoin, je crois même qu'il se contente, à la rigueur, de poisson sec; une poignée de neige le désaltère. Il peut, sans danger, coucher indéfiniment en plein air et subir les *froids noirs* des régions boréales.

Cet animal précieux et inoffensif trouve un ennemi redoutable dans une espèce de mouche ou de moustique, qui infeste la Laponie dans la saison des chaleurs. Ces insectes l'assaillent par véritables

(1) Petits rats dont il sera question dans un chapitre suivant.

nuées et lui rendent la vie insupportable, au point de le forcer à prendre bain sur bain d'eau salée pour se débarrasser des œufs qu'ils déposent sous son épiderme (1).

Ne trouvez-vous pas, comme moi, digne d'une admiration sans borne, cette appropriation des animaux de chaque contrée aux besoins de l'homme, pour lequel, au dire de l'Écriture, Dieu, dans sa sagesse et sa bonté, les a imaginés et créés ?

Après avoir suivi pendant quelque temps un sentier étroit, jalonné de piquets reliés entre eux par un fil de fer, nous atteignîmes le monument de granit poli, élevé comme une colonne d'Hercule au point extrême de l'Europe septentrionale. Cet obélisque fut érigé en commémoration de la visite faite, en 1873, par le roi Oscar II aux confins de son royaume. Sous sa base, le touriste dépose sa carte de visite *au soleil de minuit,* trop heureux quand il n'est pas obligé d'ajouter au crayon, sur le petit bristol imprimé à son nom : « Avec tous ses regrets de ne vous avoir pas rencontré ! »

C'est d'ici, cher ami, que nous aurions pu voir, dans toute sa splendeur, le « Midnight sun » comme disent les Anglais. Au solstice d'été, l'astre qui nous éclaire ne descend pas un seul instant au-dessous de l'horizon ; il se contente d'effleurer la surface de l'Océan et reprend ensuite majestueusement sa course quotidienne. Nous n'avons pas eu le bonheur d'assister à ce spectacle grandiose, mais nous devons nous estimer heureux d'avoir pu contempler celui que j'ai essayé de vous esquisser.

Je vous l'ai dit, pour peindre fidèlement ces sublimes féeries de la nature, il faudrait une plume inspirée, le talent d'un maître, le génie d'un poète. Je ne puis, en vous adressant ces lignes, que soulever un coin du voile derrière lequel se cachent ces merveilles et vous laisser le regret de les voir si mal rendues.

Venez donc quelque jour contempler vous-même ces splendeurs, vous mettre face à face avec l'œuvre du Créateur, dans ce qu'elle a de plus majestueux, et vous me direz ensuite s'il est possible de douter de sa puissance infinie.

(1) D'après le général Ambert. — V. *La vérité sur la Norwège*, notice excellente à tous points de vue, publiée par articles dans le journal intitulé : *Le Rosier de Marie* (1888).

VII

RETOUR DU CAP NORD — UN COQUIN DE LAPON
L'ILE DE SOROE — UNE BALEINE VIVANTE — LA PÊCHE DES GRANDS CÉTACÉS

A bord du *Jonas-Lie,* le 20 août 1888,
en vue de Rœrvik.

Si ma mémoire est fidèle, nous quittions le cap Nord au moment où j'achevais ma dernière lettre, et maintenant nous en emportons la clef. Cela vous étonne, je le comprends; écoutez mes explications.

Je vous ai dit les précautions prises par les Compagnies maritimes en vue d'éviter un accident possible à leurs clients qui font l'ascension du célèbre promontoire de Mageroe ; elles ont poussé plus loin leurs attentions délicates en complétant leur matériel par une caisse divisée en 50 compartiments, qu'un restaurateur intelligent garnit de bouteilles de champagne pendant la belle saison. Cette cave portative repose au pied de la colonne de granit dont je vous ai parlé. Par un malencontreux hasard, elle était vide le 15 août, et nous n'avons eu que la consolation, bien insuffisante, selon moi, de ramasser les bouchons à la marque de la veuve Clicquot semés sur le sol avoisinant. Cordes, pontons, échelles, etc., sont apposés vers le mois de juin, et le dernier bateau emporte tout cela avec lui. Le *Jonas-Lie,* formant cette année l'arrière-garde de l'armée des touristes, a été chargé de décrocher ces utiles agrès, et voilà comment je puis dire : « Nous avons fermé la porte du cap Nord. » Avouez que c'est un honneur ; *non licet omnibus*... Imaginez le reste !

En principe, ne l'oubliez pas, notre steamer est un « paquebot-poste » ; en fait, il est bateau-touriste et messager maritime, car nous transportons tout avec la correspondance : des barques légères en bois de sapin, sortes de gondoles vénitiennes, rehaussées de rouge et de vert (couleurs préférées des Norwégiens), et relevées à l'avant et à l'arrière en forme de croissant, des tonneaux, des voitures, des paquets de morues, etc., sans parler des vaches et des moutons.

Par-dessus le marché, nous avons en ce moment à bord *un Lapon!* « *Ce co...quin de Lapoune* », comme nous l'appelons pour lui faire plaisir, se rend à Trondhjem, pour purger dans la prison du district une condamnation de quatre mois qu'il semble n'avoir pas volée. Cet enfant des neiges cache, paraît-il, sous ses doubles peaux de rennes et son bonnet carré, un cœur de feu et des instincts de tigre. Dans un moment de colère, il a presque assommé un de ses voisins, norwégien d'origine, et la justice locale a dû s'occuper du coupable. Circonstance atténuante : il défendait, à titre de pasteur, ses animaux brutalisés par le propriétaire d'une prairie, d'ailleurs illégalement envahie. La façon sommaire dont s'exécute un jugement me paraît assez typique pour que je vous en parle. On trouve ici de la bonne foi jusque dans l'âme des criminels. A Tromsœ, un gardien quelconque a embarqué le prisonnier, l'a recommandé *chaudement* au second du navire et a disparu : ni chaînes, ni menottes, ni entraves n'ont été mises à ses mains ou à ses pieds ; il est là, libre comme l'air ; on est sûr de lui, puisqu'il a donné sa parole d'honnête citoyen!... Notre Lapon est un petit bonhomme de 1m 55, aux jambes arquées, aux yeux petits, louches et grimaçants, revêtu de grosses peaux retenues à la taille par une ceinture de cuir large comme un baudrier ; ses jambes sont serrées dans un pantalon de laine grise presque collant, et ses pieds sont chaussés d'énormes bottines en cuir brut, à bout relevé, étranglées au-dessus de la cheville par des bandes de passementerie aux couleurs jadis variées. Le gaillard est âgé de trente ans ; il comprend quelques mots de norwégien et fume comme plusieurs suisses ; voilà son portrait physique aussi complet que possible. Au moral, il a l'air farceur, intelligent, mais quelque peu ombrageux ; la musique, qu'elle soit produite par l'accordéon, le piano ou l'orgue de barbarie, semble le charmer. Au dire d'un de mes compagnons, il nous observe, prend des notes sur ces « polissons de Français » et rédige ses mémoires ! Si la chose me paraît douteuse, du moins ceci est positif : dans le fond de son gros bonnet fourré, ce sage du Nordland porte un cahier graisseux qu'il ne montre à personne. Par moments, cet étrange passager prend des allures de bête fauve, se blottit dans un coin, se roule sur un tas de cordages ; vous le prendriez pour un chien de garde endormi dans un chaland. On le dirait collé à sa fourrure, dont le poil ondule comme celui d'un animal vivant, quand il change de position.



UN BALEINIER A VAPEUR EN NORWÈGE — LE LANCEMENT DU HARPON

Je l'ai aperçu mangeant des pommes de terre et du poisson, buvant du café, avalant de la soupe, mais personne ne l'a vu se laver ni se déshabiller, il est donc Lapon jusqu'au bout des ongles ; pour sûr, il ne vient ni de Neuilly ni des Batignolles : c'est un vrai !

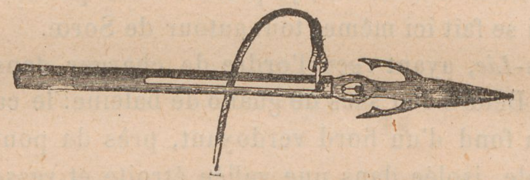
Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps avec mes études de mœurs ; je reprends mon récit. D'ailleurs je ne tarirais pas, s'il fallait vous narrer par le menu tout ce que nous avons appris sur les coutumes des habitants du Nordland ; mais, plutôt que de m'entendre qualifier d'indiscret, je préfère vous parler de la pêche des cétacés qui se fait ici même, tout autour de Sorœ.

Le *Jonas-Lie,* ayant reçu l'ordre de charger dans cette île, à la station de Belœ 1 500 sacs de guano de baleine: le capitaine nous fit aborder au fond d'un fiord verdoyant, près du ponton d'une usine considérable, isolée dans une vallée étroite et resserrée. Un baleinier était en rade, et le propriétaire de l'usine, M. Svend Füyen, le plus riche industriel de toute la Norwège, nous reçut fort aimablement. Ce vieillard de 79 ans, ancien capitaine de vaisseau, a su acquérir par son travail les dix-huit millions de couronnes qu'il possède. Il passe l'été dans son usine et dirige son établissement avec l'activité d'un jeune homme. Sa flotille de pêche ou de chasse, comme vous voudrez l'appeler, se compose de 10 bâtiments à vapeur, armés, chacun, à l'avant, d'un canon porte-harpon de son invention. Le plus petit de ses baleiniers est un navire en fer mesurant 25 mètres de longueur sur 4 mètres de largeur environ ; son équipage se compose de sept hommes qui sont nourris à bord et reçoivent une allocation moyenne de 40 couronnes par mois (56 francs).

La campagne commence au printemps et finit au milieu d'août. Le navire part de Sorœ vers la fin d'avril et commence à sillonner les flots dans les parages fréquentés par les gros cétacés. Aussitôt que la vigie signale l'animal cherché, le vapeur se met à sa poursuite et ne le quitte plus. Les colonnes d'eau projetées par les évents de la baleine s'élèvent au-dessus de la mer et révèlent de temps à autre sa présence à ses traqueurs. Ceux-ci, de leur côté, cherchent à la gagner de vitesse et finissent par l'approcher. Lorsque l'avant du navire est à moins de 60 mètres de l'animal, le pointeur, qui d'avance a braqué sa pièce dans sa direction, fait feu, et le harpon s'élance, rapide comme l'éclair, entraînant avec lui une corde grosse comme le poignet d'un homme.

Cet engin se compose de deux parties distinctes ; *la hampe* et *la grenade ;* il mesure environ 1m,75 de longueur et 15 centimètres de diamètre.

La grenade a la forme d'un obus terminé par une pointe d'acier de forme pyramidale triangulaire ; elle est vissée sur la hampe et munie d'une fusée percutante placée à l'intérieur du projectile. La hampe est articulée, mais les branches de son énorme tête mobile, repliées sur la maîtresse tige, unissent ces deux parties distinctes

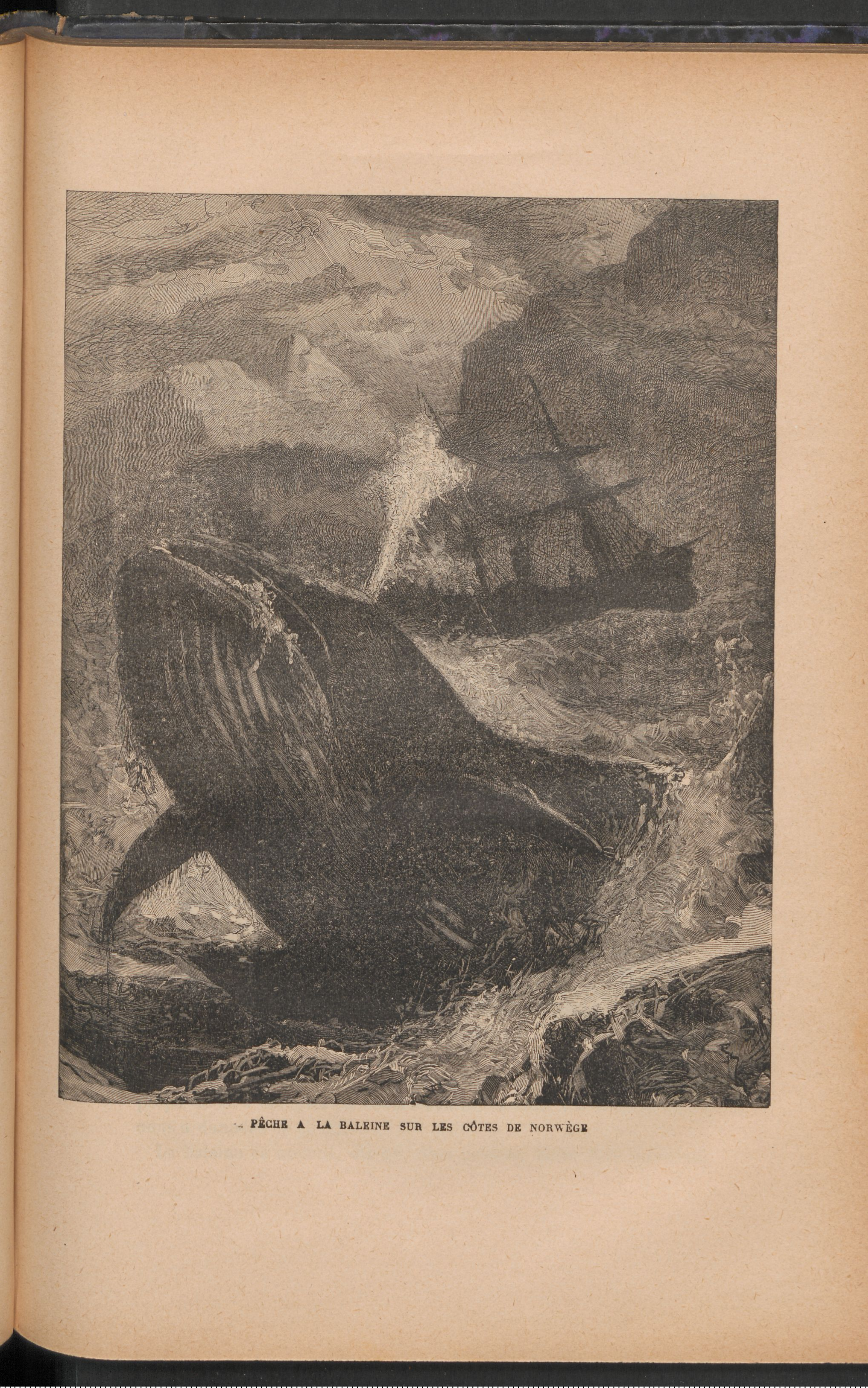


HARPON SÉPCIAL POUR LES CANONS SERVANT A LA PÊCHE DE LA BALEINE

et en font un tout rigide. Au moment où le projectile pénètre dans le corps de la baleine, il éclate, grâce au choc qu'il éprouve, et, du même coup, les branches du harpon déclanchées s'écartent dans l'intérieur de la plaie, à la manière d'un parapluie brusquement ouvert. Généralement, l'animal succombe sous le coup terrible qui l'atteint (le projectile envoyé peut peser 60 à 70 kilogrammes), mais, s'il se débat encore, aussitôt les 800 mètres de corde, tenus en réserve dans la cale et sur des treuils spéciaux, se déroulent avec une vitesse vertigineuse, et le vapeur, maintenu sous pression, s'élance à toute vitesse derrière la proie qui tente de lui échapper.

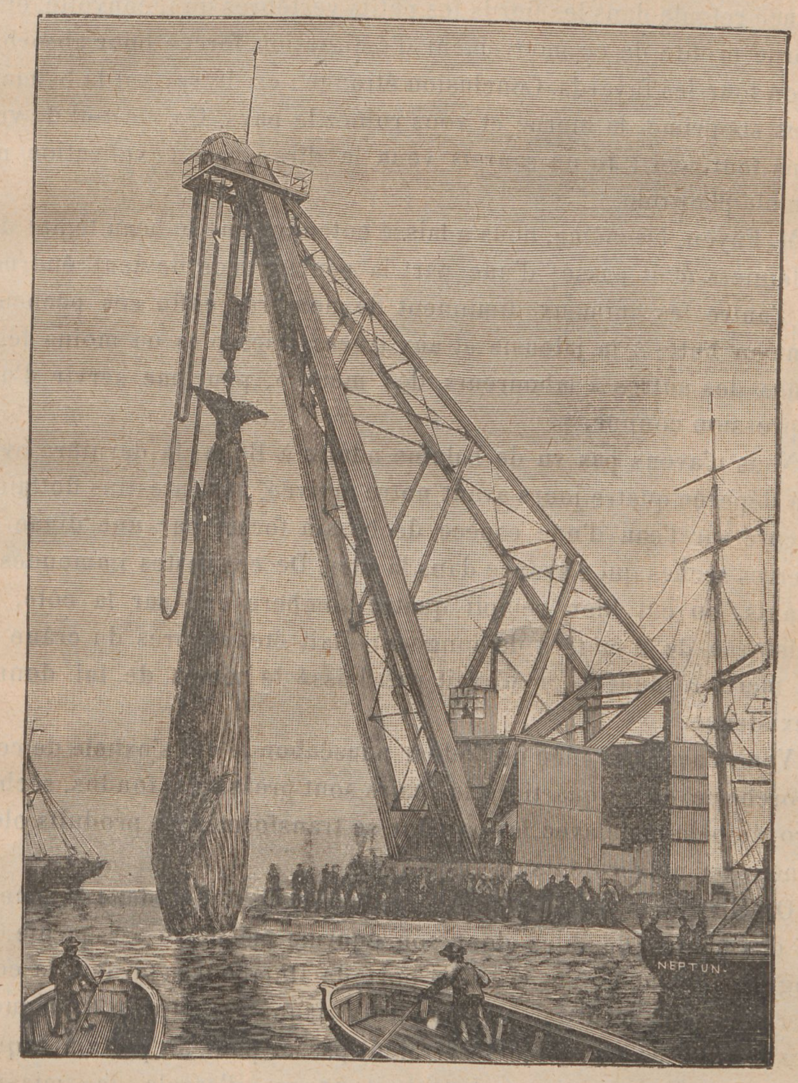
Lorsque la baleine est morte, il reste à la remorquer jusqu'au port de Belœ, où elle sera dépecée à la hache et à la scie. Une belle baleine mesure jusqu'à 100 pieds de long, c'est-à-dire qu'elle peut atteindre des dimensions supérieures à celle du navire de chasse.

Chaque année, l'usine de Füyen reçoit en moyenne 80 cétacés ; cette année 73 seulement ont été capturés; on peut admettre comme certain qu'un millier de ces animaux succombent tous les ans dans cette seule région du Nordland; aussi l'espèce tend-elle à disparaître des côtes, et cette destruction préoccupe vivement le Storthing (Diète norwégienne) qui, dans ce moment même, étudie un projet de loi tendant à prohiber la chasse de ces mammifères pendant un certain nombre d'années. Comme vous le voyez, dans cette nation,



— PÊCHE A LA BALEINE SUR LES CÔTES DE NORWÈGE

les représentants du peuple ont quelque souci des besoins et des droits de leurs électeurs. Plût au ciel qu'il en fût ainsi..... dans un pays qui se dit volontiers placé à la tête du mouvement intellectuel !



BALEINE ÉLEVÉE HORS DE L'EAU

Chose curieuse, c'est à la requête des pêcheurs de morue que ce projet de loi a été pris en considération, et voici les raisons qu'on nous a données de ce fait.

La baleine se nourrit, dit-on, d'un poisson blanc fort abondant

dans ces parages, et dont la morue elle-même se montre très friande; en chassant ce gibier pour son propre compte, ce mammifère fait en quelque sorte l'office de rabatteur au profit de la morue. L'énorme cétacé refoule dans les fiords les petits vertébrés qu'il convoite, et la morue profite de ce mouvement d'émigration forcée pour absorber à son tour les fuyards. Conclusion étrange : en détruisant la baleine, vous supprimez la morue et vous ruinez le pays. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci ? Je ne saurais vous le dire, mais l'explication me semble plausible.

M. Füyen, lui-même, nous a laissé entendre que le beau temps des baleiniers était passé; d'une part la concurrence devient énorme, de l'autre les animaux diminuent de nombre; enfin ces pêcheurs sont en butte à la jalousie et aux tracasseries plus ou moins légitimes des autres « laboureurs des mers », pour me servir d'une expression connue.

Nous n'avons pas vu de baleine adulte à Belœ; la dernière avait été dépecée quatre jours avant notre arrivée, ses intestins flottaient encore sur l'eau d'une espèce de bassin formé par une digue en pierres sèches qui s'avance dans la mer. De ces restes immondes et puants, on eût bien rempli quatre tombereaux; sur la côte, un baleineau de 2 mètres de longueur était étendu près du crâne de sa mère, à laquelle on n'avait pas laissé le temps de lui donner l'existence.

Vous n'avez pas idée de l'odeur nauséabonde qui s'exhale de cette écorcherie, où les quartiers de chairs sont pressurés, fondus, séchés, broyés pêle-mêle avec les os pour se transformer en produits oléagineux ou pulvérulents.

On dit que la baleine fournit en dehors de son « blanc » fameux, et des fanons flexibles dont son énorme mâchoire est garnie, un engrais incomparable. C'est le port de Hambourg qui fait le commerce le plus actif de cette poudrette jaunâtre, auprès de laquelle nos guanos les plus infects devraient passer pour un parfum exquis. Il faut avoir respiré, pendant huit heures d'escale, les miasmes échappés de Sorœ, pour parler savamment comme je le fais de cet horrible produit.

Si nous n'avons pas vu, comme nous l'espérions, de baleine morte à Belœ, du moins en avons-nous rencontré deux vivantes, quelques heures plus tard, entre Vannœ et Arnœ, dans le Fuglœ-Sund, au



DÉPEÇAGE DE LA BALEINE

point précis où le 18° de longitude Est coupe le 70° de latitude Nord.

Nous guettions attentivement la reine des mers, et déjà bien souvent nous avions pris pour elle d'énormes dauphins qui venaient se jouer autour de notre bâtiment. Enfin, tout à coup, nous aperçûmes une masse noire, semblable à une grande chaloupe renversée s'arrondissant au-dessus de la surface de l'eau. Un cri retentit à bord, et tous les passagers répondirent à notre appel; mais quand ils arrivèrent sur le pont, nous ne pûmes leur montrer qu'un bouillon d'écume et la place où l'animal avait disparu.

Vous n'avez pas idée de la richesse de la faune dans ces contrées septentrionales. Ce ne sont partout que bandes d'eiders et de canards, nuées de mouettes et de goëlands. Dans les Loffoden et sur le continent, des Anglais viennent se fixer uniquement pour pêcher le saumon ou chasser la gélinotte et le *lièvre blanc,* dont la peau toute tannée se vend aux étrangers **1** fr. **40** seulement dans les magasins de Tromsœ.

C'est ici l'occasion de vous signaler un artifice ingénieux employé dans ces régions par les pêcheurs de saumon. Sachant que ce poisson recherche avidement les eaux courantes et les cascades en particulier, ils blanchissent à la chaux la base des rochers noirs du littoral sur une largeur déterminée. De loin, leurs victimes prennent cette bande blanche pour de l'écume, et se dirigent vers elle dans l'espoir de remonter la chute absente; quand ils s'aperçoivent de leur erreur, ils se trouvent enfermés dans les filets tendus à leur intention. Cet attrape-nigaud n'est pas sans analogie avec ce que nous nommons en France : *les manœuvres électorales.* Ici c'est le saumon qui paie, chez nous c'est le contribuable, voilà la différence. Là comme ici c'est l'amorcé qui est victime. Voilà la ressemblance.

J'aurais grand plaisir, cher ami, à prolonger cette causerie, mais nous approchons de Trondhjem : l'heure des adieux va sonner. Les *Latins* vont se séparer pour toujours peut-être, et cette pensée assombrit la dernière journée de notre navigation.

Le soleil brille au ciel, comme pour augmenter nos regrets de quitter ces régions merveilleuses, et le *Jonas-Lie* lui-même semble ralentir sa marche, pour nous retenir quelques heures de plus à son bord.

N'est-ce pas le cas, pour nous de chanter le vieux refrain de France :

Adieu mon beau navire
Aux grands mâts pavoisés;
Je te quitte et puis dire :
Mes beaux jours sont passés.

Mais non, je le sens, nos cœurs nous guident par delà les flots, vers cette mère-patrie où nous avons laissé tout ce que nous aimons: parents, amis, foyer domestique. C'est bien là, sur ces rives de la Loire, au cours majestueux et tranquille, et non vers le pôle, que se trouve la force inconnue, l'aimant puissant dont nous éprouvons l'irrésistible attraction.

A bientôt donc si, comme je l'espère, Dieu nous protège et nous conduit.

CHAPITRE VIII

RETOUR DU CAP NORD (SUITE) — LE DÉPART DES ÉMIGRÉS — UN BAL SUR L'OCÉAN — IMPRESSION D'UN LAPON SUR LA VALSE A TROIS TEMPS

Le 24 septembre 1888.

Il y a déjà plus d'un mois que je vous adressais ma dernière lettre écrite à bord du *Jonas-Lie,* en vue de Rœrvik, et depuis ce jour, nous avons parcouru bien des kilomètres sur terre et sur mer ! Que de fiords traversés, de fields (1) franchis, que d'impressions diverses éprouvées ! Comment vous rédiger mon journal et rattraper le temps perdu ? J'en suis effrayé !

« Quel voyage, mon Dieu, quel voyage ! » s'écrie en manière de conclusion, dans une des scènes les plus désopilantes de ses spirituelles comédies, un des meilleurs personnages de Labiche. Je serais tenté, moi aussi, de résumer, dans cette exclamation devenue classique, tout ce que je désespère de vous raconter en détail.

Notre excursion a duré quarante-cinq jours, et, pour abréger les distances dans ce pays immense, aux communications lentes et souvent difficiles, nous avons dû passer vingt-deux nuits en bateau ou en chemin de fer.

Toujours roulant, flottant, tanguant ou glissant, nous avons fait plus de huit mille kilomètres à travers les flots, les monts et les vaux des pays scandinaves, et, grâce à Dieu, nous voici rentrés sains et saufs dans nos foyers.

Vous comprendrez, en lisant ces premières lignes, qu'il m'ait été

(1) Les fields sont des sommets élevés, le plus souvent arides et désolés, tandis que les fiords sont, comme on le sait, des bras de mer qui ressemblent énormément aux lacs de Suisse (Léman et Lac des Quatre-Cantons). (Strictement on devrait écrire fjords.)

impossible de vous adresser, même de loin en loin, le récit succinct de nos pérégrinations au pays des Vikings (1).

Chaque matin, levés de bonne heure, nous déjeunions à la hâte pour prendre un train ou répondre au sifflet d'appel d'un steamer; chaque soir, nous arrivions au gîte, moulus et harassés, pour souper, prendre notre repos, consigner nos notes et observations.

Ah! maintenant, je puis vous parler *de visu* des *kariols*, des *stolkjœrres* et des diligences de Norwège; et quand je dis *de visu*, croyez bien que c'est par euphémisme, car ce n'est pas principalement par les yeux que l'on fait connaissance intime avec les véhicules nationaux... toujours étroits et souvent mal suspendus; mais cette description arrivera à son heure.

Pour tout dire, nous sommes ravis, et mon compagnon de voyage m'écrivait hier : « En me réveillant dans mon appartement de Paris, au lendemain de ma rentrée, je me frottai les yeux et, regardant autour de moi, je me dis: Quel merveilleux rêve je viens de faire! » Ce rêve, comment vous en donner une idée ? Pardonnez encore, pardonnez toujours à mon insuffisance; je le répète, si vous tenez à en avoir une idée exacte, priez un moderne Bellmann (2), un Jonas Lie de vous le chanter, puis vous en demanderez la traduction à la plume d'un Victor Hugo ou bien au crayon d'un Gustave Doré.

Quand je fermais ma dernière lettre, les montagnes bleues aux cimes neigeuses, les blocs de granit aux teintes grises, fuyaient vers le Nord, emportés sur les eaux vertes de l'Océan; à babord de notre paquebot, la lune, au disque d'or, s'élevant majestueuse dans l'azur d'un ciel sans nuages, semait sur les flots tremblants une

(1) Les Vikings ou Northmans ne sont autres que ces farouches conquérants qui, aux VII[e] et VIII[e] siècles, envahirent tout le nord de l'Europe, ravagèrent notre patrie et finirent par se fixer, sous l'autorité de leur chef Rollon et avec le consentement du roi de France, Charles le Simple, dans la province à laquelle ils donnèrent le nom de Normandie (912).

Les pays scandinaves sont pleins des souvenirs de ces barbares convertis à la foi chrétienne vers le X[e] siècle, sous le règne du roi Olaf I[er]. Ils se donnaient à eux-mêmes le nom de Vikings, qui signifie « habitants des baies. » Ils se glorifiaient de leur « *noble métier de pirates* », et leur bravoure à toute épreuve devenait souvent de la témérité.

(2) Bellmann (Charles-Michel) est un poète suédois extrêmement populaire, né en 1740, mort en 1795. Sa mémoire est encore fêtée chaque année à Stockholm, où il a une statue, et ses strophes sont partout répétées.

large traînée de brillantes paillettes, tandis qu'à tribord, le ciel était encore empourpré des derniers feux du soleil couchant.

La mer était calme comme un lac; les passagers, heureux de vivre, non moins heureux peut-être d'approcher du terme d'un long voyage, étaient tous réunis sur le pont et contemplaient l'imposant spectacle qui se déroulait devant eux.

Et pourtant, mon cher ami, dans ce moment même, à cette heure d'extase pour nos âmes ravies, non loin de nous, à la distance qui sépare l'arrière d'un navire de son avant, bien des larmes coulaient. Une trentaine de pauvres émigrants, embarqués avec nous dans le port de Tromsœ à destination de l'Amérique, faisaient tristement leurs derniers adieux à cette terre ingrate qu'ils abandonnaient sans cesser de l'aimer.

Je ne vous ai pas décrit à son heure cette scène de départ si touchante, si digne d'être reproduite ou mélancoliquement chantée, je craignais de devenir prolixe, fastidieux; depuis, j'ai eu comme un remords de l'avoir supprimée dans mon récit, car, vous pouvez m'en croire, nous n'avons rien vu dans notre voyage, qui nous ait plus profondément émus et troublés.

C'était le 16 août au soir; il pouvait être dix heures; le *Jonas-Lie* avait jeté l'ancre depuis quelque temps déjà devant la grande estacade qui, de la ville, s'avance dans la mer à la rencontre des navires stationnés dans le fiord; la nuit se laissait deviner, la lune brillait au-dessus des montagnes saupoudrées de neige, et le profil du coteau boisé au pied duquel s'étage Tromsœ, se découpait sur un ciel d'or. Le calme de l'atmosphère, celui de la mer, dont les eaux n'étaient pas même ridées par la moindre brise, contrastaient avec le remuement du port; depuis longtemps, les chalands, bondés de marchandises, faisaient un service aussi actif que régulier entre la côte et notre navire; les cabestans du bord répétaient leurs craquements sonores, les rares avertissements de nos matelots répondaient aux cris des manœuvres qui déchargeaient les embarcations ; une colonne de fumée noire s'élevait au-dessus de la grosse cheminée de notre staemer, et déjà pilote, timoniers et officiers prenaient leur poste de route. Bientôt un long coup de sifflet retentit ; c'était un dernier appel adressé aux retardataires. Dans un quart d'heure, le *Jonas-Lie* allait reprendre la mer.

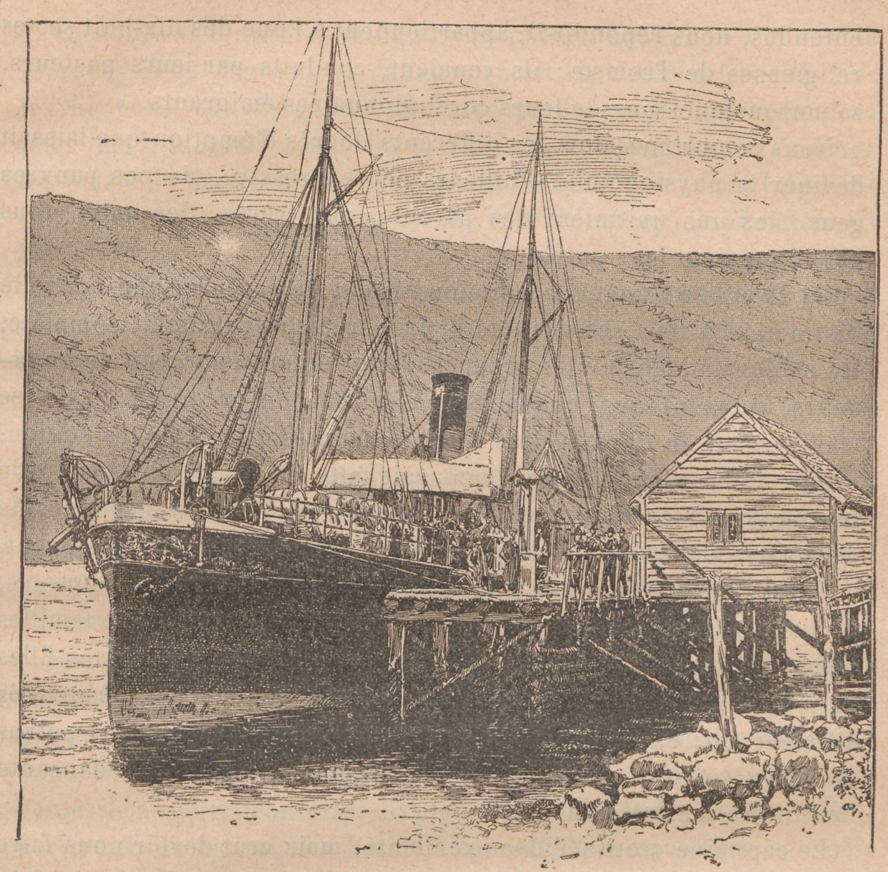
Alors, du rivage, se détachèrent quatre ou cinq embarcations

remplies de femmes, de jeunes filles aux vêtements de couleurs sombres, et conduites chacune par deux rameurs. A l'avant de ces barques légères, aux formes élégantes, se tenaient des hommes correctement vêtus, qui semblaient exercer une sorte de souveraineté sur ces promeneurs silencieux. Les embarcations vinrent jusqu'à nous et commencèrent à circuler lentement autour de notre paquebot; au loin, l'estacade était encombrée de gens appartenant aux positions sociales les plus diverses: pêcheurs, marins, commerçants, boutiquiers, commissionnaires, s'entassaient tout le long de cette étroite jetée de bois, et sur le rideau de teinte neutre formé par cette foule confuse tranchaient les mouchoirs de couleurs vives et variées agités en signe d'adieu. Du pont du *Jonas-Lie,* d'autres signaux répondaient à ceux que nous voyions faire sur le rivage, et cette muette conversation en disait long à ceux qui savaient la comprendre.

Cependant, nous étions descendus dans le salon pour mettre en ordre nos acquisitions et nos souvenirs lapons, quand tout à coup des chants mélodieux parvinrent à nos oreilles.

« Messieurs, s'écria l'un des nôtres, oyez! les Tromsœens donnent une aubade! » A ces mots, nous voilà partis à grimper précipitamment sur le pont, riant comme des passagers au long cours, pour lesquels tout événement inattendu devient une agréable diversion.

Nos rires furent vite interrompus, je vous assure, par le spectacle que nous eûmes sous les yeux. Nous venions assister, nous semblait-il, à notre propre service funèbre. Maintenant, les derniers feux du crépuscule étaient éteints; les barques que nous avions remarquées tout à l'heure tournaient processionnellement autour du *Jonas-Lie,* dont la grande masse noire prenait, sous la lueur blafarde de la lune, l'imagination aidant, des airs de catafalque; des chants religieux s'en échappaient et montaient jusqu'à nous. On eût dit que les voix pures et fraîches des jeunes filles, renforcées par les notes graves des hommes chargés de les diriger, chantaient des psaumes, récitaient les dernières prières. Nous voyions les pauvres émigrants, accoudés sur les bastingages, assister recueillis à cette triste mais touchante cérémonie. Les femmes à la blonde chevelure recouverte d'un simple foulard noué sous le menton, vêtues de pauvres vêtements, chaussées de gros souliers, étaient là, serrées les unes contre les autres, muettes d'étonnement ou d'émotion, écoutant, impassibles, les derniers refrains de ceux qui restaient au pays.



UN EMBARCADÈRE DANS LE SOGNEFIORD

Un nouveau coup de sifflet retentit, les barques accostèrent l'échelle du bord, les passagers vinrent une dernière fois embrasser quelques-uns de ceux qui partaient, leur offrirent des bouquets de fleurs aux brillantes parures, puis réembarquèrent rapidement, tandis que le cabestan, mû par la vapeur, faisait grincer sur son treuil de fer les maillons de la lourde chaîne à laquelle l'ancre du steamer était suspendue. Enfin, comme le navire virait de bord, sous l'impulsion de son hélice qui faisait bouillonner les flots, les suprêmes adieux s'échangèrent, et nous nous mîmes en route.

Le capitaine, faisant sa ronde, passa près de nous à ce moment. « Quelle est, lui dîmes-nous, le véritable sens de l'étrange cérémonie à laquelle nous venons d'assister ? — Les chanteurs que vous avez

entendus, nous répondit-il, appartiennent à l'une des dix-huit sectes religieuses de Tromsœ ; ils venaient, conduits par leurs pasteurs, saluer quelques-uns de leurs coreligionnaires émigrants. »

Nous comprîmes alors les différents degrés d'émotion que laissait deviner la physionomie, d'ailleurs peu expressive, de ces pauvres gens ; les uns quittaient des parents, des frères, des amis, tous abandonnaient leur patrie !

Le 20 et le 21 août, le capitaine résolut de procurer une nouvelle distraction à tous ses passagers. La cargaison paraissait complète, les cabines étaient toutes occupées, l'entrepont regorgeait de voyageurs, au point que, chaque soir, le salon de première classe se transformait en dortoir. Des Anglais, montés à la dernière station, malgré l'observation qu'on leur avait faite d'un manque absolu de logement, préféraient s'empiler pour la nuit dans les chaloupes de sauvetage suspendues sur le pont, plutôt que de manquer le paquebot.

Cette affluence était due à la saison déjà avancée pour les touristes, et aussi à la rentrée des classes, qui rappelait nombre de familles norwégiennes à Trondhjem, à Bergen ou à Kristiania. Jeunes filles et jeunes gens ne manquaient pas à bord, et tous ces désœuvrés s'étaient dit, en entendant les accords du piano rythmant polkas et valses, qu'on pourrait, peut-être, organiser une soirée dansante dans notre maison flottante.

Le capitaine trouva l'idée excellente, mais crut devoir nous faire comprendre qu'il serait malaisé d'ouvrir à ses nombreux invités l'unique salon-dortoir du bord. En conséquence, la salle du bal fut disposée sur le pont ; à l'arrière, on rangea les cordages ; compas et gouvernail de réserve furent coiffés de leurs enveloppes de toile ; quelques bancs mobiles furent enlevés et deux gros falots, suspendus au faîtage de la tente, à l'aide d'un brin de filin, remplacèrent les lustres absents. La nuit était superbe, comme vous le savez, la mer était « d'huile », l'équipage avait donc des loisirs ; le chef mécanicien et l'un des matelots, violonistes pleins de talents et plus encore de bonne volonté, furent commandés de service pour l'orchestre, un accordéon et un orgue de barbarie se mirent de la partie, dames et demoiselles s'installèrent de leur mieux sur les pliants alignés en toute hâte, les invitations furent faites, et bientôt les marsouins qui se jouaient dans notre sillage purent assister au premier bal donné sous leurs yeux.

Vous dire l'étonnement et la joie de notre « Lapoune » à la vue de tous ces gens s'agitant en cadence serait impossible. Grimpé dans les haubans, afin de goûter sans rien perdre ce spectacle nouveau pour lui, il n'aurait pas cédé sa place à un camarade, en échange de plusieurs langues de rennes fumées. Ses petits yeux brillaient comme ceux d'un chat sauvage et son sourire narquois n'abandonnait pas ses lèvres.

Si jamais ce « mondain malgré lui » fait imprimer ses fameux mémoires à Hammerfest, je me promets d'acheter un exemplaire de sa première édition. Je serais trop curieux de lire les réflexions philosophiques d'un exilé de Karesuando (1) sur la valse à deux temps et trois temps.

Vous le voyez, notre paquebot était bien un échantillon de notre pauvre monde ; les larmes y contrastaient avec les rires joyeux, la plus franche gaieté y côtoyait la plus amère tristesse. Malgré moi, cette pensée envahissait mon esprit, et jetait comme une ombre sur ce tableau plein de couleur et d'originalité.

Je me disais aussi que tous ces gens, satisfaits de se trouver réunis pendant quelques heures, par un singulier hasard, allaient, demain, prendre les routes les plus opposées, qu'ils seraient, avant deux mois, disséminés sur tous les points du globe, et que jamais, sans doute, ils ne se rencontreraient plus. S'il doit en être ainsi, ces lignes porteront, du moins, aux Latins dispersés, le sympathique souvenir de leur auteur.

(1) Ville de Laponie suédoise, d'où viennent les nomades établis près de Tromsœ pendant la belle saison ; car, en vertu d'un traité passé entre la Russie, la Suède et la Norwège, les Lapons ont le droit de circuler à leur guise sur le territoire de ces trois pays. En été, la région comprise entre Haparanda et l'Altenfiord (distance de 750 kilomètres, qu'il faut douze à quinze jours pour traverser) est presque inhabitable à cause de la présence des moustiques.

CHAPITRE IX

TRONDHJEM — KRISTIANSSUND — LES ANGLAIS EN NORWÈGE

Le 25 septembre 1888.

Je reprends ma correspondance interrompue par le départ du courrier, et puisque vous avez l'indulgence de m'assurer que ce récit présente quelque intérêt à vos yeux, je vais m'en donner à cœur joie de vous narrer nos excursions dans le Romsdal, le Hardanger et le Valders.

Le 21 août, à trois heures et demie du matin, le *Jonas-Lie* accostait le quai de Trondhjem. Vous pensez si la ville était déserte à cette heure matinale; seuls, quelques rares portefaix stationnaient sur la jetée. Bientôt arrivèrent à grande allure les portiers des hôtels, acharnés à la poursuite du touriste, comme des marsouins à la chasse du poisson blanc. Au loin, l'aurore éclairait l'horizon de teintes mauves, les mouettes jouaient en sifflant au-dessus des eaux tranquilles : près de nous, les chaloupes abandonnées se balançaient mollement sur les vagues soulevées par notre hélice.

Peu à peu, les blanches murailles de la petite citadelle bâtie au-dessus de la ville prirent, sous les premiers feux du soleil levant, une teinte d'or qui tranchait sur la verdure dont elles étaient encadrées, puis les cloches des églises jetèrent tour à tour les heures et les quarts sur la ville endormie; enfin les portes et les fenêtres s'ouvrirent, les voitures commencèrent à rouler, et l'antique Nidaros (1), sortant de son sommeil, reprit sa physionomie vivante de chaque jour.

Alors les latins serrèrent une dernière fois la main du capitaine,

(1) Nom que porta Trondhjem jusqu'au XVIe siècle, à cause de sa situation à l'embouchure de la rivière du Nid.

saluèrent l'équipage du *Jonas-Lie,* et ce ne fut pas sans émotion que nous reçûmes à notre tour leurs derniers souhaits.

Ici nous abandonna notre troisième compagnon de voyage, Henri Rousseau, ingénieur des ponts et chaussées, attaché à l'inspection de la Marne. Mettant à profit un congé bien court, ce brave ami nous avait rattrapés à Kristiania. Il lui fallait maintenant regagner Paris en toute hâte pour répondre aux exigences de son service. *Quatre-vingts heures* de voyage le séparaient de son bureau! Nous vîmes cet infortuné martyr du devoir marcher au supplice, avec la tranquillité d'âme d'un Philéas Fog partant du club pour entreprendre son tour du monde en quatre-vingts jours!

Si jamais vous voulez savoir comment on peut, sans mourir à la peine, faire en moins de vingt journées le voyage de Paris au cap Nord, visiter trois capitales et quelques villes de second ordre, adressez-vous à lui, c'est son secret !

A huit heures du matin, nous reprenions notre route vers le Sud, nous dirigeant sur Molde, station distante de 225 kilomètres de Trondhjem. Les guides signalent cette traversée comme une de celles qu'il faut éviter, car d'ordinaire la pleine mer fait rudement sentir sa puissance aux passagers qui s'aventurent sur ces côtes. Nous n'eûmes pas à nous plaindre de l'agitation excessive des flots, nous fûmes doucement bercés, mais, en revanche, le paysage nous parut monotone. Je dois toutefois ajouter, en manière de circonstance atténuante, que nous avions mal dormi la nuit précédente et, de plus, des nuages épais envahissaient peu à peu le bleu du ciel. Près de nous, les rochers s'entassaient sans la moindre verdure, et roulaient les uns sur les autres sans originalité. Ces masses grises, arrondies, uniformes, anciennes moraines de glaciers disparus depuis des milliers d'années, prenaient l'aspect d'un gigantesque charnier d'éléphants.

Après avoir longtemps suivi cette côte triste et déserte, notre steamer s'engagea dans une passe étroite, à l'entrée de laquelle apparurent quelques maisons. A tribord, des femmes et des enfants ramassaient sur le rocher des morues, qu'ils disposaient en piles régulières ; à babord, de grands bateaux plats ramenaient à terre de nombreuses équipes d'hommes et de femmes dont la journée de travail était achevée.

Nous étions à Kristianssund. Cette petite ville de 8 000 habitants

se cache aux regards indiscrets derrière d'énormes rochers sur lesquels on la voit tout à coup s'étager en amphithéâtre. Sa population est répartie dans quatre îles nommées Kirkelandet, Inlandet, Nordlandet et Godmadslandet; de petites chaloupes à vapeur relient continuellement entre eux ces divers quartiers et traversent en tous sens la vaste crique où se pressent de nombreux navires de commerce.

Il faut vous dire que cette place fait, comme Aalsund, sise plus au sud, un commerce de poisson excessivement important. Elle est en relations directes avec l'Italie, l'Espagne, Rio-de-Janeiro, la Chine et la Havane. Ce sont ces deux ports qui expédient principalement le *klipsfisk* (1), en Espagne, et le *tœrsfisk*, en Italie. Ils envoient le homard en Angleterre, le hareng, l'huile de foie de morue, en Allemagne, et alimentent nos ports français de ce produit infect, mais précieux, que l'on nomme « la rogue », sorte de bouillie d'œufs de poissons employée comme appât, sur notre littoral breton et vendéen pour la pêche à la sardine.

C'est à Kristianssund que nous avons vu pour la première fois le poisson rouge auquel les Norwégiens donnent le nom de « Hour » et qu'on ne rencontre guère, je crois, que sur ces côtes. C'est une sorte de petit monstre aux yeux et à la gueule énormes, couvert d'écailles et de téguments couleur de sang. Cet animal étrange, bien différent du rouget que nous mangeons en France, vit exclusivement à une profondeur d'environ 100 brasses sur les bancs de rochers.

Les spécimens que nous avons examinés mesuraient environ quarante centimètres de longueur et pouvaient peser deux livres. La chair de ce poisson difficile à pêcher constitue un mets délicat, très apprécié des gourmets septentrionaux.

La rade de Kristianssund communique avec la haute mer par deux passes étroites, aux eaux profondes. Nous étions entrés par celle du Nord, nous sortîmes par celle du Sud-Ouest.

(1) La morue franche ou cabillaud est un *poisson rond*, c'est-à-dire de forme analogue à celle du barbeau, et non pas, comme on se le figure très souvent, un *poisson plat*, comme le turbot, la plie ou la sole. Elle a une tête forte, des yeux et une bouche énormes. Elle possède cinq nageoires et un barbillon à la mâchoire inférieure. Son dos est couvert d'écailles grises semées de taches dorées. Son ventre est blanc. Elle est vorace et très prolifique. La femelle peut avoir plusieurs millions d'œufs; sa taille varie de 40 centimètres à un mètre.

On distingue : 1° la morue desséchée et non salée (tœrsfisk); 2° la morue verte, salée sans être desséchée; 3° la morue à la fois séchée et salée (merluche ou klipsfisk.)

A bord, nous avions fait connaissance d'un voyageur, représentant d'une importante maison d'eaux-de-vie de la Charente. Fils d'un ancien courtier de commerce fixé à Kristianssund, M. T... parle le norwégien avec une grande facilité, étant, comme il se plaisait à le dire, presque enfant du pays; nous sûmes bientôt qu'une union prochaine allait le rattacher plus intimement encore à la Norwège. Sa conversation nous parut fort intéressante, car sa connaissance approfondie des coutumes et des mœurs locales le mettait à même de nous apprendre une foule de particularités qui nous avaient nécessairement échappé. C'était d'ailleurs une bonne fortune de rencontrer un Français dans ces parages trop éloignés, pour beaucoup de Parisiens ou même de provinciaux, du boulevard des Italiens et de la Cannebière.

Si nous avons rarement croisé des compatriotes aux pays scandinaves, en revanche nous y avons dérangé tant d'Anglais, que nous nous croyons par moments dans une colonie soumise aux lois de la Grande-Bretagne. Je retrouve cette pensée consignée sur mes tablettes, au soir d'une invasion anglo-saxonne, dans une station du Hardanger : *La Norwège est une possession anglaise, dans laquelle on rencontre encore quelques Norwégiens* (1). Je vous parlerai plus loin du fait qui me fit trouver une formule pour rendre cette vérité dès longtemps reconnue. Les tirés, les pêcheries, les villas, les usines, tout enfin appartient ici aux compatriotes de John Bull. De la côte au sommet des monts, marins, guides, hôteliers, employés, commerçants, parlent et comprennent leur langue, connaissent la livre sterling, servent le thé, les œufs au jambon et le « roast-beef » assaisonné de « pickles » et de « sauce noire ». Entrez dans l'hôtel le plus modeste, et vous trouverez sur votre table-de-nuit, à côté du verre d'eau et du bougeoir, la bible anglaise et les psaumes de David traduits dans la langue de Shakespeare. Dans le vestibule, une grande affiche vous indiquera les heures des offices de « l'English Church » et si la station en vaut la peine, vous rencontrerez dans l'hôtel même, un ministre installé avec son épouse pour la saison

(1) Nous avons rencontré sur notre route quelques Anglais d'excellente éducation dont le commerce nous fut agréable, je m empresse de le reconnaître; mais, en général, les enfants d'Albion s'installent d'une manière *si confortable* partout où ils se trouvent, que le nouveau venu a trop souvent à souffrir des procédés employés à son égard par ses commensaux; ceux-ci le traitent en véritable envahisseur.

d'été ; il a élu domicile dans le logis et s'y est réservé une pièce quelconque pour « célébrer » si le temple fait défaut (1).

« A qui appartient cette jolie villa ? » demandions-nous en passant à notre cocher. — Çà, monsieur, nous répondait-il, c'est la maison du vice-consul britannique. — Et ces engins pour prendre le poisson ? — Çà, monsieur, c'est à un « gentleman », adjudicataire de la rivière depuis le fiord jusqu'aux grandes chutes qui, là-haut, font obstacle à la montée du saumon. — Et ces chasseurs à la porte desquels nous avons vu, dans l'hôtel, un superbe « setter gordon » couché à côté d'un tas de gélinottes et de lièvres, quels sont-ils? — Ce sont des messieurs anglais installés là depuis le mois de juin, dans le seul but de se livrer à la chasse et à la pêche. — Ce grand navire stoppé là-bas dans le fiord, loin de la côte, que fait-il donc ? — C'est un bateau-touriste venu de Leith ; il a amené cent cinquante passagers anglais, qui parcourent en ce moment la vallée de la Rauma; demain matin, le navire les reprendra à son bord, lèvera l'ancre sans s'occuper des retardataires et les conduira dans le nord; après les avoir tour à tour débarqués, embarqués, promenés de fiord en fiord, pendant une douzaine de jours, il les reconduira dans leur pays... — Savez-vous si ce voyage circulaire se fait dans des conditions onéreuses ? — J'ai entendu dire, monsieur, que pour quatre livres sterling (100 fr.) un touriste était ainsi transporté, nourri (à l'aller et au retour seulement), puis rapatrié; toutefois, je ne puis rien affirmer, mais, si monsieur le désire, tous les maîtres d'hôtel sont à même de lui remettre les prospectus nécessaires... — Merci !... continuez !... Nous verrons cela plus tard. Poussez un peu vos chevaux et gagnons du temps. » En entendant ces réponses, je devenais rêveur. C'est égal, me disais-je, si jamais un ami me demande comment on peut faire à bon compte un joli voyage de Norwège... je serai obligé *en conscience* de lui répondre : « Vous qui êtes un homme « très select » et partant très anglais; vous qui parlez avec facilité la langue des « sportsmen », qui jouez au « lawn-

(1) Dans un hôtel d'Odde, un docteur norwégien, égaré comme nous au milieu d'Anglais, s'adressa dans son idiome naturel à une fille de service. Celle-ci ne parut pas le comprendre. Il lui posa alors cette question très lentement : « Enfin ! parlez-vous norwégien ? » Elle se mit à rire et répondit. Le docteur se tournant vers nous reprit : « Voyez, Messieurs, bientôt je ne pourrai plus me faire comprendre qu'en anglais dans mon propre pays ! On ne se figure pas qu'un voyageur puisse s'y exprimer dans un autre langage ! »



INTÉRIEUR D'UN RICHE SCANDINAVE

tennis », ne chassez qu'avec des « setters Laverack » et des « retrievers », vous qui apprenez la boxe et « faites tub » chaque matin, passez la Manche et dénichez sur les bords de la Tamise une agence qui s'estimera trop heureuse de vous livrer une collection de « tickets » dans des prix très modérés. Je pourrais même vous indiquer deux ou trois de ces maisons merveilleusement organisées pour exploiter le monde entier, mais je m'en garderai bien, vous m'accuseriez de faire de la réclame, et ne manqueriez pas de me dire en manière de remerciement: « Vous avez donc des actions dans « la boutique ? »

Je croyais, m'objecterez-vous, que la Norwège avait pris ses précautions en vue de parer aux inconvénients de cette invasion! J'avais

entendu dire qu'un étranger payait une somme énorme pour obtenir le simple droit de chasser chez les autres, dans ce pays giboyeux, et vous nous parlez des « tirés » appartenant aux Anglais ; comment expliquer cette contradiction ?

Je vais vous répondre en quelques mots ; l'occasion est excellente, de faire comprendre le jeu des adversaires, de dévoiler leurs attaques et leurs ripostes. — Vous en conclurez, je pense, qu'ici comme en France « les lois sont faites pour être violées », selon l'expression des avoués et des avocats. (Pardon ! vous êtes, je crois, inscrit au barreau ?)

Voilà la loi, elle est formelle. Voici les faits, ils sont concluants.

Un Anglais, désireux de chasser en Norwège, paye son port d'armes 200 krœnes (280 fr.) et il est en règle vis-à-vis du percepteur ; mais il n'acquiert en aucune manière le droit d'affermer des tirés, en dépit de la somme versée, car la loi lui défend, m'a-t-on dit, de devenir locataire.

Que fait-il ? Oh ! c'est bien simple, vous allez voir ! Il se constitue par contrat de louage régulier, garçon de ferme d'un Gaardbruger (1) de bonne volonté, et lui paye au besoin, sous le manteau de la cheminée (disons auprès du poêle, cela aura une couleur plus locale), sa bienveillante intervention. Le voilà autorisé à chasser comme *employé* d'un ayant-droit *capable* de louer autant de forêts qu'il voudra... avec l'argent de son « maître-charretier ».

« Ce n'est pas plus malin que cela, et la farce est jouée. »

Le Storthing, voulant obvier à cet inconvénient, a interdit aux chasseurs anglais d'amener leurs chiens en Norwège.

Qu'a fait le sportsman ? Il a pris soin de faire croiser par avance avec les « retrievers » de son pays les chiennes norwégiennes, et maintenant, ici, tous les fermiers chassent avec des chiens anglo-norwégiens si bien transformés qu'on retrouve tout au plus dans le nouveau produit quelques poils de ses ancêtres indigènes. Voilà comment le « hunter », tout en économisant le transport de son « pointer », est sûr d'en trouver un semblable chez son patron d'emprunt.

(1) Cette expression répond au gentleman-farmer anglais (gentilhomme-fermier, qu'il ne faut pas confondre avec le gentilhomme-campagnard français.) Le gaardbruger est un *paysan*, aussi fier de sa paysannerie qu'un noble peut l'être de son marquisat.

C'est beau la science du Code. Qu'en dites-vous monsieur l'avocat?

Eh bien! mon cher ami, par ces divers moyens, petits ou grands, nos voisins d'outre-Manche ont pris pied sur le sol scandinave; c'est ainsi qu'ils colonisent et, sans avoir besoin de société spéciale pour la propagation de leur langue, ils l'imposent à l'univers.

« Aimez-vous les Anglais?... Albion en a mis partout! » Voilà son procédé. Nous nous drapons, nous, dans notre dignité française comme dans une vieille toge démodée et disons fièrement: « Qu'avons-nous besoin d'apprendre l'anglais, l'allemand, l'espagnol? Le français n'est-il pas la langue diplomatique?... n'est-il pas compris partout? » Au collège, on nous farcit la cervelle de grec et de latin; nous « piochons » pendant dix ans pour arriver à parler couramment avec les morts, trop heureux si nous sortons de philosophie capables de balbutier quelque langue des vivants. Que si, par hasard, la fantaisie nous prend d'employer nos loisirs à visiter un coin du monde, pour faire un peu de géographie pratique, nous sommes trop heureux de raccoler les quatre mots d' « english language » qui sommeillent dans notre mémoire depuis notre enfance, pour nous faire comprendre des hôteliers étrangers chez lesquels nous nous trouvons.

Parfois même, l'un d'eux vous répondra comme à nous, en ouvrant des yeux étonnés : « Tiens! des Français qui parlent anglais! »

Vous allez m'accuser d'être devenu mauvais patriote : c'est la réponse ordinaire de tout Français auquel on signale un défaut national. Cependant, mon cher ami, vous le savez mieux que personne, j'aime éperdûment notre chère patrie, mais j'estime qu'il serait insensé de ne pas relever les imperfections de race que nos enfants devront corriger.

« *Qui benè amat, benè castigat* » (1), me répétait jadis notre vieux professeur, chaque fois qu'il m'infligeait un pensum. J'ai compris depuis qu'il avait raison; aussi, sans prétendre m'ériger en réformateur, j'ai tenu à vous prouver, puisque l'occasion s'en présentait, que j'avais profité de ses leçons.

(1) « Qui aime bien, châtie bien! »

CHAPITRE X

MOLDE — LA LÉPROSERIE — COMMENT ON VOYAGE EN NORWÈGE

Il faisait nuit noire (car la saison s'avance et nous sommes au-dessous du 63° de latitude Nord), lorsque le *Jonas-Lie* stoppa en face de Molde. Le chronomètre du bord marquait une heure du matin, quand nous vîmes le Grand-Hôtel surgir des flots, sous la forme d'une haute pyramide de lumières. Une petite chaloupe à vapeur accosta le steamer, nous fîmes nos adieux à tous ceux qui, pendant ce long voyage, nous avaient entourés des prévenances les plus délicates, puis nous descendîmes à bord de la coque de noix animée, qui nous emporta prestement à terre.

En entrant dans le palais de bois assis sur des rochers élevés d'où l'on domine la mer, tout nous parut immense, spacieux, confortable. Deux excellents lits, installés dans de grandes chambres aux blancs rideaux, éclairées par d'énormes fenêtres, furent sans contredit ce que nous appréciâmes sur toutes choses, et nous nous y étendîmes avec la satisfaction de passagers qui, depuis quatorze nuits, n'ont pas reposé sur un plancher solide.

Molde est une petite cité de 1700 habitants, assise au bord du Moldefiord; perdue comme un nid dans la verdure, elle est défendue contre les vents du nord et de l'ouest par une chaîne de hauteurs. Dotée de bons hôtels, égayée par de beaux magasins, entourée de jolies villas et de promenades délicieuses, elle jouit d'un climat doux et sain, comparable à celui d'une ville du Midi; en un mot, c'est un petit Nice à la brillante parure. Ici les maisons sont couvertes de rosiers, de chèvrefeuille, les jardins bien entretenus sont remplis de fleurs odorantes qui embaument l'atmosphère. Le hêtre, le cerisier, le châtaignier, le frêne, le bouleau, le tilleul, forment de longues allées où le voyageur fatigué, le malade, le convalescent

viennent se reposer avec délices (1). Du sommet du Moldehei qui domine la ville, l'ascensionniste jouit d'une des vues les plus pittoresques de Norwège.

Au premier plan, voici les masses verdoyantes de la forêt, puis les toitures rouges des maisons blanches et l'église de bois à la flèche élancée; plus loin, les eaux du fiord reflètent comme un miroir de longs îlots couverts de sapins aux teintes sombres; plus loin encore, la mer s'étend de nouveau comme un lac, et dans ses flots tranquilles viennent se mirer les sommets neigeux du Romsdal. Ce rideau de fond est bien distant de nous, mais l'air est si pur, l'atmosphère si calme, qu'il semble se rapprocher pour le plaisir des yeux.

Là-bas, derrière, ce sont toujours les flots, mais ceux de l'Océan, cette fois, avec ses îlots gris et nus, ses côtes déchiquetées, son aspect tout à la fois sauvage et grandiose.

Voyez, à nos pieds, cet immense établissement dont les bâtiments espacés se perdent dans la verdure : c'est la léproserie! Ce nom seul vous fait frémir, n'est-ce pas ? je le comprends.

Là sont enfermés et soignés les êtres infortunés que ronge lentement l'horrible maladie dont le moyen âge osait à peine prononcer le nom.

Ils sont nombreux, m'assure-t-on, dans ce pays pauvre et déshérité. Une alimentation défectueuse ou insuffisante prédispose les habitants à la contagion. L'abus du poisson salé, l'absence de légumes, la misère, les privations, sont sans doute les causes principales de ce fléau.

En voyant cet hospice d'incurables, bâti à côté de villas coquettes, on regrette de trouver l'enfer si près du paradis!

C'est de Molde que se fait ordinairement l'excursion du Romsdal, et nous nous y embarquions nous-mêmes le 23 août, sur le « *Biorgvin* », à destination de Næs,

Si la Norwège est encore presque entièrement dénuée de chemins de fer, elle est, en revanche, merveilleusement organisée pour suppléer, autant que possible, à ce moyen rapide de locomotion. — Agences de steamers, stations de diligences, relais de poste et de bateaux à rames, sont espacés sur toute la surface du territoire. *En*

(1) Cette température exceptionnelle est due en grande partie au Gulf-Stream ; ce courant chaud côtoie les rivages de la Norwège et affranchit la mer de glaces flottantes jusqu'au Spitzberg, où il disparaît.

sachant s'y prendre, on peut parcourir le pays dans tous les sens, mais ces excursions ne s'organisent pas sans difficultés.

Si vous méditez jamais un voyage aux pays scandinaves, écoutez-moi : prenez conseil d'un ami désintéressé, qui aura conservé quelques notes, et demandez-lui de vous tracer un plan, sans cela, vous vous préparez bien des ennuis et de nombreuses déceptions.

Sans vanter outre mesure les itinéraires tout faits des agences et des guides, laissez-moi vous dire qu'il serait imprudent de mépriser ces *canevas;* ils ont leur valeur. Ne sont-ils pas généralement le fruit d'une longue expérience et l'œuvre de gens qui, par devoir professionnel, connaissent à fond le dicton populaire d'outre-Manche: *Times is money* (1) ?

Ici, plus qu'en tout autre pays, le temps est précieux, car le champ d'exploration est immense, les distances sont effrayantes, et la saison favorable aux voyages est bien courte.

Pratiquement, votre guide naturel, indispensable, sera le *Norges Kommunikationer,* indicateur périodique, dans lequel vous trouverez tous les renseignements possibles sur les heures de départ, le nom, l'emplacement des stations maritimes et terrestres, le prix des places, etc. Mais prenez garde ! ces heures changent constamment.

Vous trouverez partout une *kariol,* espèce de périssoire terrestre, traîneau à une place, monté sur deux roues, dans lequel ne logerait certainement pas le géant anglais que nous visitions à la dernière foire du Mail. Dans ce véhicule, plus singulier que primitif, il est impossible de se loger tout entier; les pieds sortent de la caisse et s'appuient sur deux étriers de fer extérieurs, tellement disposés que le voyageur est forcé d'écarter les jambes pour laisser la place de sa valise; tel est le véhicule national, il ne manque pas d'un certain charme, je dois le reconnaître. Vous pourrez louer des *stolkjœrres,* sortes de charrettes à deux places, formées d'une caisse carrée suspendue... sur l'essieu; enfin, vous aurez la ressource de parcourir les routes royales en diligence, en *trille,* en *landau* plus ou moins confortables.

Ces diligences sont des calèches parfois couvertes en toile à voile garnies de velours et traînées par deux chevaux très sommairement attelés.

(1) « Le temps, c'est de l'argent. »

En vous aventurant dans l'intérieur du pays, vous ferez connaissance avec les stations fixes (*faste stationer*) et les stations de commande (*Tilsigelsestationer*). Dans les premières, vous trouverez généralement un cheval prêt à partir; dans les secondes, vous attendrez parfois deux ou trois heures, qu'un moutard ait gravi la montagne pour attraper le trotteur à gros ventre, condamné à vous traîner jusqu'à la station prochaine.

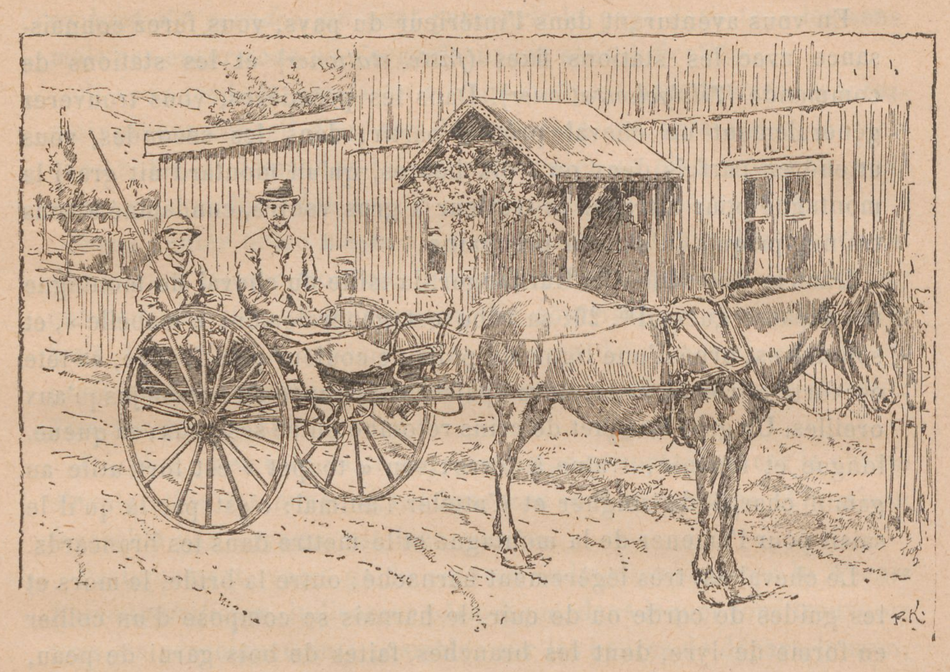
Dans le Romsdal et le Hardanger, la taille du cheval de montagne ne dépasse guère $1^{m}, 20$; sa robe est généralement « isabelle », et son dos est orné d'une ligne de poils de couleur plus foncée, sa tête est forte et ronde, sa crinière épaisse est coupée en brosse jusqu'aux oreilles. Un gros bouquet de crins retombe entre ses yeux; sa queue, longue et fournie, traîne à terre; son « toupet » est fort utile au gamin chargé de soigner et d'atteler l'animal; c'est par là qu'il le saisit pour l'amener de la montagne et le mettre dans les brancards.

Le cheval est très légèrement harnaché; outre la bride, le mors et les guides de corde ou de cuir, le harnais se compose d'un collier en forme de lyre, dont les branches, faites de bois garni de peau, sont réunies à la partie supérieure par une petite courroie que l'on peut serrer à volonté. Deux traits rudimentaires, longs de 10 centimètres, sont attenants à ce collier; on les introduit comme des tenons dans une mortaise ménagée au bout du brancard, puis on les rive à l'aide d'une clavette mobile.

La dossière est remplacée par une tige métallique cintrée, à laquelle sont fixées deux tigelles placées perpendiculairement et terminées par deux tampons de bois; ceux-ci s'appuient sur le cou de l'animal, de chaque côté de son épine dorsale; à cette pièce essentielle est jointe une étroite bande de cuir terminée par deux lanières mobiles, qui s'enroulent autour des brancards et soutiennent la voiture.

Il est bon de vous dire que, dans ce pays montagneux, aux routes bordées de précipices, l'usage du frein semble inconnu; le montagnard se fie entièrement à la merveilleuse adresse de ses bêtes pour éviter une glissade qui deviendrait aisément fatale.

Le Norwégien traite son cheval en ami; il le soigne avec une complaisance touchante; s'il ne l'étrille jamais, du moins le laisse-t-il boire et manger quand il veut. En route, l'animal s'arrête de lui-même aux abreuvoirs faits d'un tronc de sapin creusé et alimentés

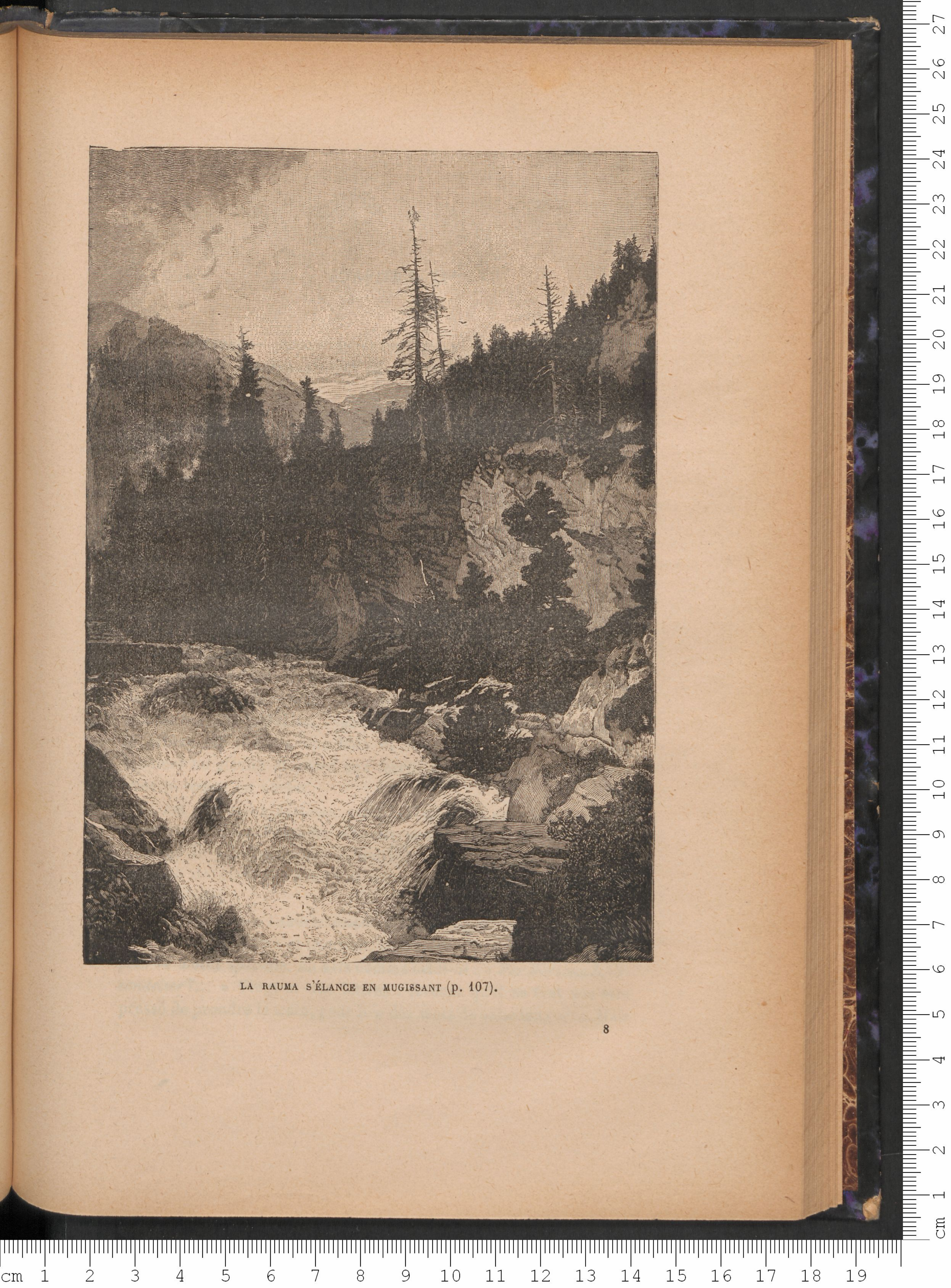


KARIOL NORWÉGIENNE

par l'eau de la montagne. Il absorbe jusqu'à ce que son gros ventre soit plein, et reprend sa course lorsqu'il est désaltéré.

Un appel de langue le fait partir; un autre appel des lèvres, assez semblable à un roulement : « Prrrr ! » l'arrête instantanément. Le fouet est inutile à ces courageux serviteurs, qui donnent beaucoup plus qu'ils reçoivent. Nous avons vu nourrir, avec un sac de foin et deux litres d'avoine blanche, par jour et par tête, deux malheureuses bêtes du nom de « Barkën » et « Brünen » qui, en trois journées consécutives, ont fourni, en pleine montagne et sans paraître fatiguées, une course de 224 kilomètres. Elles remorquaient, notez-le bien, une calèche occupée par quatre personnes (y compris le cocher) et de nombreux bagages.

Vous voilà, me semble-t-il, entièrement initié aux moyens de locomotion usités en Norwège; j'aurais bien encore des explications à fournir sur les *coches d'eau* (ou vandskyds), sur les tarifs et les formalités à remplir vis-à-vis du maître de poste auquel on demande un véhicule; mais tous ces détails pratiques sont du ressort d'un manuel du voyageur.



LA RAUMA S'ÉLANCE EN MUGISSANT (p. 107).

CHAPITRE XI

LE ROMSDAL — DIGRESSION GRAMMATICALE — LES TROLLTINDER
FLATMARK — LE CHALET DE STUEFLOTEN

Le Romsdal tire son nom de la grande vallée de la Rauma, dans laquelle nous allons nous engager tout à l'heure.

La terminaison *dal* suffit d'ailleurs à elle seule pour indiquer, à quiconque possède la notion la plus superficielle de la langue dano-norwégienne, qu'il ne s'agit ici ni d'une montagne ni d'un fleuve, car ce mot, correspondant au *thal* allemand, désigne la même chose que lui; c'est vous dire qu'il est synonyme de *vallée*. L'emploi de ces terminaisons significatives, sans cesse accolées à des radicaux variés, présente l'avantage de fixer immédiatement l'esprit sur la nature du substantif énoncé. Ainsi, en entendant prononcer les noms de Florœ, Sandœ, Orœ, vous comprenez aussitôt qu'il s'agit d'îles; de même ceux de Fagernæs, Sletnæs, évoquent l'idée de cap, de promontoire. Vous saurez bientôt que toutes les *fos* possibles sont comme les *falls* de Suisse, des cascades plus ou moins remarquables ; le suffixe *vik* indique une baie et *sund* un détroit ; *bræ* désigne toujours un glacier et *gaard* une ferme, qu'il ne faut pas confondre avec le *sœter*, ou chalet.

Si cet ingénieux système avait été employé chez les Grecs, le singe du bon La Fontaine n'aurait jamais pris le Pirée pour un homme. Il y a cependant « limite à tout », comme nous avons coutume de dire, et l'abus des mots composés finit par avoir ses inconvénients.

Comprenez-vous l'ahurissement d'un voyageur arrivant en face d'un bureau de poste et trouvant, au-dessus d'une boîte aux lettres plus ou moins spéciale, un avis comme celui-ci : « *For Korsbandsforsandelser ?...* » Vingt et une lettres ! Avouez qu'il ne faut pas être pressé de prendre le train, pour lire des mots de cette longueur. Mais

coupons court à cette digression sur la linguistique, et revenons à notre excursion. Nous sommes à Næs ; or, il s'agit de pousser une pointe jusqu'à Stuefloten. L'entreprise n'est pas difficile, c'est une affaire de krœnes (1).

Sur notre demande, un stolkjœrre, attelé d'un vigoureux poney, nous est amené. Nous prenons place sur son unique siège, et, derrière nous, le kjœrsvend (cocher) s'installe comme il peut sur le sac à foin et les bagages.

« *Go on* (2) ! » (N'oublions pas que les chevaux norwégiens eux-mêmes sont fort honorés d'être pris pour des trotteurs anglais.) Nous voici emportés, à fond de train, sur une route plate et bien entretenue ; elle côtoie pendant quelque temps la rivière, franchit un pont, s'élève, s'abaisse, contourne des blocs de rochers, traverse de riantes prairies, disparaît de temps à autre sous des tunnels de verdure formés par des aunes, des bouleaux, des frênes, etc., puis finit par s'enfoncer dans un étroit défilé bordé de murailles naturelles, noires et humides, qui s'élèvent à plus de mille mètres dans les airs.

Le Romsdalshorn, fier de ses 1556 mètres, se dresse à l'entrée de cette gorge imposante. A notre droite, voici les Trolltinder ; ces « pics des sorcières » s'élèvent à 1795 mètres et semblent défier le géant qui leur fait vis-à-vis. Sur leur sommet dénudé, apparaît le fameux « Brudefœlget » ou « cortège de la mariée (3) ». La crête de cette chaîne, aux rocs scintillants et luisants, découpée comme une scie, profile ses dentelures sombres et inégales sur les nuages argentés.

(1) Je vous rappelle, en passant, que la couronne ou krœne, unité monétaire nationale, équivaut à 1 fr. 40 de notre monnaie. Elle se fractionne en 100 œres de 1 cent. 014. Le calcul de réduction nécessité par le payement d'une somme énoncée en norwégien, qu'on veut faire en pièces françaises, constitue une opération pleine de charme. Quand donc tous les peuples civilisés adopteront-ils le système métrique ?

(2) « En avant ! » expression anglaise, trop usitée pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer plus longuement.

(3) L'imagination populaire a reconnu dans les dentelures de cette chaîne de montagnes une foule de silhouettes humaines, et cette similitude a donné lieu à de curieuses légendes dont le texte a été publié. M. H. de Souhesme résume ainsi celle des Trolltinder, dans sa charmante brochure intitulée : *En pays scandinave.* (Paris chez Lecène et H. Oudin, 1885, p. 5.) « Le Romsdal fut longtemps une sorte d'Olympe scandinave, où le paganisme barbare, reculant devant le christianisme, était venu chercher un dernier refuge. Ce cadre grandiose et sauvage convenait admirablement aux sombres mystères du culte d'Odin, et la légende veut que saint Olaf ait été forcé, pour pénétrer dans le Romsdal, de changer en pierres les génies malfaisants qui en défendaient l'accès. »

Semblables à des tas d'immondices rejetées par les créneaux de cette forteresse de Titans, les blocs de rochers s'entassent, et leurs débris paraissent encore glisser comme des avalanches jusqu'aux rives de la Rauma, qu'ils semblent prêts à combler.

Bientôt, la route s'engage au milieu d'éboulis énormes, parmi lesquels croissent d'innombrables sapins. Au moindre grondement anormal produit par les cascades tombant d'un jet de ces sommets voisins des cieux, nous levons instinctivement la tête pour voir si quelque bloc gros comme une église, perdant son équilibre, ne va pas descendre de là-haut et nous broyer en passant. La Rauma, entravée dans son cours par des rocs aux proportions colossales, s'élance contre eux en mugissant, puis, vaincue par ces enrochements multiples et puissants formés d'une seule pierre, s'échappe en bouillonnant, pour chercher un passage à travers le chaos. Alors commence la série des cascades aux aspects variés. Voici le Dœntefos et le Skogefos, puis le Gradvefos et le Styggefondfos ; celui-ci s'étend comme une draperie légère sur les parois du rocher, dont il dessine les formes ; celui-là descend par bonds successifs; cet autre se jette de si haut que ses eaux, réduites en écume, flottent mollement, comme un voile de mousseline, avant de venir s'écraser sur des masses de granit. Quel spectacle grandiose, quel décor féerique !

Voici que la vallée s'élargit; les parois des montagnes s'éloignent sans pourtant diminuer de hauteur, mais on respire plus librement; il semble qu'on vient d'échapper à un danger imminent. Un chalet s'élève sur le bord du chemin; à sa porte est accroché le tableau des distances kilométriques surmonté d'un cor de chasse : c'est plus qu'il n'en faut pour nous apprendre que nous sommes à la station-fixe de Flatmark, marquée sur notre carte. Il est une heure un quart; notre pauvre cheval a besoin de reprendre haleine, et nous-mêmes, nous ne serons pas fâchés de trouver à déjeuner.

Le chalet-station dans lequel nous entrons est un des plus modestes de ce genre ; on le reconstruit en ce moment, mais en dépit de l'inévitable désorganisation occasionnée par les travaux, l'hospitalité y est excellente et la propreté excessive, comme dans tous ses semblables.

De Flatmark à Stuefloten, l'aspect de la route est moins écrasant; en revanche, les points de vue se succèdent et varient à chaque

instant. Le chemin monte lentement en côtoyant toujours la rivière, dont les eaux limpides sont peuplées de saumons argentés que nous voyons se jouer à une profondeur énorme sur un fond d'azur. De loin en loin, le ruisseau tranquille devient torrent, puis rapide, et enfin cascade impétueuse. Bientôt un poteau nous avertit que nous passons à côté du Slettafos. Descendus de voiture, nous nous engageons sur un pont formé de sapins bruts pour franchir l'abîme dans lequel bouillonne la Rauma; au-dessus de nos têtes, d'immenses rochers s'arrondissent comme des demi-coupoles et répercutent les roulements de tonnerre produits par les flots irrités. On dirait que la rivière, transformée en mousse savonneuse, s'acharne à blanchir les parois noires du gouffre dans lequel elle tombe en mugissant.

Nous resterions des heures à contempler ce spectacle imposant des forces de la nature engagées dans une lutte séculaire; mais le temps presse, il faut gravir les lacets sans nombre qui serpentent jusqu'à la haute vallée dans laquelle nous devons trouver l'auberge où nous prendrons gîte pour la nuit.

Demain, en revenant sur nos pas, nous ferons l'ascension de la montagne couverte de sapins qui s'élève en face d'Ormejm et sur les flancs de laquelle bouillonnent les chutes du Vœrmofos.

En les voyant d'ici, on dirait un fleuve détourné de son cours naturel qui se précipite tout à coup à travers la forêt, entraînant sur son passage arbres, rochers et chalets.

Malgré moi, mon esprit établit un parallèle entre cette cascade et celle du Giesbach, qu'on admire près d'Interlaken, mais j'accorde sans hésiter ma préférence à la merveille naturelle que j'ai devant les yeux, bien qu'elle ne soit jamais éclairée par les feux de Bengale de la « *Richissime Compagnie-anglo suisse* » dont les bienfaits ont été célébrés d'une façon si humoristique par Alphonse Daudet (1).

Toujours à pied, nous grimpons longtemps à travers les rochers, faisant ce que Topfer, dans ses *Voyages en zig-zag*, nomme des « *spéculations* » (2), tandis que notre attelage, confié aux bons soins de notre kjœrsvend, suit lentement la route montueuse bordée de gros

(1) *Tartarin sur les Alpes*, chap. v.

(2) Cette expression du spirituel écrivain genevois demande peut-être une explication. Topfer dénommait « spéculation » l'opération qui consiste, pour un piéton, à éviter les lacets tracés dans la montagne, en grimpant par les sentiers rapides les reliant entre eux.

blocs plantés au bord du précipice en vue de mettre obstacle à une chute toujours à redouter.

Notre jeune conducteur trouve notre idée d'autant meilleure qu'il peut ainsi bavarder à loisir avec des collègues attardés, et cueillir comme eux, tout en marchant, les framboises dont le buisson est abondamment garni.

Nous profitons de l'avance énorme que nous procure la marche, pour nous arrêter de loin en loin et promener nos regards sur la vallée maintenant ouverte devant nous.

Quel paysage étrange et sauvage ! Dans ce bassin supérieur, les eaux, descendues des hauts sommets, s'écoulent en ruisseaux innombrables, serpentent au milieu des bouleaux, des bruyères et des sapins. La Rauma reçoit ici tant d'affluents divers qu'il est presque impossible de reconnaître son cours. Si encore tous ces torrents roulaient dans le même sens !... Mais non, ceux-ci s'enfuient vers le nord, ceux-là reviennent vers le sud ; en voici qui s'engouffrent dans un abîme, ne laissant derrière eux qu'une colonne de vapeur pour marquer l'orifice de leur lit souterrain ; ils reparaissent plus loin pour disparaître de nouveau, avant de venir confondre leurs eaux avec celles de la rivière dont ils sont tributaires.

A notre droite, le soleil descend derrière les hauteurs boisées, ses rayons rougissent bien encore les pics les plus élevés sis à notre gauche, mais ses flots de lumière, s'échappant entre deux montagnes aux teintes bistrées, n'éclairent plus que par places cet immense désert.

Nous sommes à Stuefloten ; sortis du Romsdal, nous nous trouvons maintenant dans le Gudbransdal, à 625 mètres au-dessus du niveau de la mer (1).

La station apparaît derrière cette colline verdoyante, sur laquelle pacagent de nombreux chevaux de relais livrés à eux-mêmes. Averties par leur instinct de l'approche de la nuit, les vaches rentrent processionnellement ; de loin en loin, le chef du troupeau dont la clochette fait entendre ses tintements argentins rappelle aux retar-

(1) Il nous paraît bon de faire observer qu'en Norwège les hauteurs sont *absolues*, puisque la mer se rencontre presque partout aux points de départ des excursions. Or, il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi en Suisse où certains centres sont établis à une altitude considérable, par exemple : Lucerne, 438 mètres ; Interlaken, 558 mètres ; Loëche-Ville, 795 mètres ; Chamonix, 1 950 mètres, etc.

dataires, par de longs mugissements, qu'il est temps de rallier son étable.

Il fait froid ce soir, et la faim se fait sentir, aussi la vue d'une table garnie d'une nappe blanche, éclairée derrière les vitres par les reflets d'un grand feu clair pétillant dans l'âtre, est-elle bien faite pour nous attirer. Nous entrons dans la salle à manger où se chauffent déjà quelques rares excursionnistes. Dans cette pièce au plafond bas, les murs de bois soigneusement peints sont enguirlandés de lierre, décorés de grandes chromos aux tons criards et de portraits photographiques. Une horloge, un buffet vert aux panneaux rehaussés de bouquets rouges et jaunes, portant sur sa corniche la date de l'entrée en ménage des maîtres de la maison, une suspension, des tables, des chaises, deux grands fauteuils à bascules recouverts de coussins brodés, constituent le mobilier du « spisesal » de notre skydsstation.

Le potage au riz, la truite, le saumon de la Rauma, la viande de mouton, le jambon fumé, les baies blanches et rouges cueillies dans la montagne, le lait, les œufs, le fromage constituent, vous en conviendrez, un menu assez réussi pour calmer l'appétit du voyageur le plus exigeant.

Pendant le dîner, nous voyons passer sous nos fenêtres, peu élevées au-dessus du sol, les chevaux sans licols revenant de l'abreuvoir et gagnant d'eux-mêmes les grandes écuries aux toits gazonnés bâties en face du chalet d'habitation.

La nuit est complète, le repas silencieux est achevé; nous nous retirons bientôt dans nos appartements, sans même souhaiter le bonsoir traditionnel à nos commensaux anglais, car *nous ne leur avons pas été présentés.*

CHAPITRE XII

DE NÆS A THORVIK — DE THORVIK A ALFERNÆS — UNE PARTIE DE MONTAGNES RUSSES — TENTATIVE D'INSUBORDINATION A BORD D'UN CANOT — LE MOLDEFIORD ET SES ABIMES — AALESUND ET SES « FLOTTBAABS »

Pour rentrer de Næs à Molde, au lendemain de notre excursion dans le Romsdal, il nous fallut tout d'abord fréter une embarcation dans le but de franchir les six kilomètres de mer qui séparent cette localité de Thorvik; puis, arrêter là deux kariols pour nous transporter à Alfernæs.

Cette dernière étape fut franchie en moins de cinq quarts d'heure; mais je me souviendrai longtemps de cette course au clocher, elle ressembla davantage à une partie de montagnes russes qu'à une promenade en voiture.

Pour être sûr de vous faire saisir ce qui va suivre, je vais préalablement vous enseigner la méthode économique de construction suivie par les premiers agents-voyers norwégiens, si tant est qu'on puisse donner ce nom à des faiseurs de routes dépourvus de toute instruction technique. Partant de ce principe naturel que la ligne droite est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre, ils se sont dispensés de faire des lacets; considérant en outre que l'enlèvement des terres et des rocs nécessite une dépense exagérée, ils ont trouvé plus simple de laisser les choses en l'état où ils les trouvaient (1).

Dans cette région, notamment, ils ont évité avec un soin jaloux

(1) M. de Souhesme, dans l'ouvrage que j'ai pris plaisir à citer déjà, donne l'explication raisonnée de l'état de ces chemins, dont il constate, comme nous, la construction défectueuse. « En Norwège, dit-il, c'est l'État qui construit les routes, mais ce sont les provinces qui doivent pourvoir à leur entretien; et, quand elles ne sont pas riches, elles prennent des ingénieurs au rabais; car, ici, est ingénieur qui veut, et il y en a pour toutes les bourses. » (Pages 77 et 78.)

tout nivellement, si nécessaire qu'il fût. Or, comme le sous-sol de la chaussée se compose d'assises de granit, que, d'autre part, le pays est fort accidenté, il s'en suit que le profil de cette voie de communication décrit les courbes les plus invraisemblables.

Notre route longeait le fiord à une grande hauteur; de temps en temps, nous n'étions séparés de l'abîme que par un parapet intermittent formé de grosses pierres brutes et espacées.

A chaque instant, nous descendions dans un bas-fond pour remonter aussitôt sur un coteau d'où nous jouissons, à titre de compensation, sans doute, d'une vue charmante sur les îlots verts disséminés dans toute l'étendue du fiord. Si le pittoresque pouvait s'allier aux chances de sécurité, je ne verrais aucune objection à faire à ce tracé; mais, nos poneys, que nous avions grand'peine à retenir, préféraient descendre à fond de train ces pentes rapides, malaisément praticables pour des bœufs, plutôt que de se sentir talonnés par nos véhicules sans frein, et c'était scabreux.

A un certain endroit dont je me souviendrai toute ma vie, mon ami, qui me précédait et venait d'atteindre le sommet d'une forte côte, essaya d'arrêter son cheval impatient de reprendre le trot; puis se retournant vers moi avec un air souriant : « Eh bien! me dit-il, tout en étendant le bras en avant, que faisons-nous? »

A ces mots, je m'approchai de lui pour voir ce qu'il me montrait. Debout dans ma voiture, j'aperçus un plan incliné comparable à une descente de cave dont on aurait arraché la moitié des marches afin de la transformer en glacis.

Je me recueillis une seconde avant de donner mon avis; il était peut-être plus prudent de mettre pied à terre, mais il nous fallait alors lâcher complètement nos chevaux, ou encore les prendre à la bride et risquer de culbuter s'ils venaient à glisser, ou bien, enfin, rendre les rênes à nos jeunes compagnons de route laissés dans nos voitures et habitués à conduire « ces coursiers indomptés. » Eu égard aux circonstances, ces divers moyens nous parurent inacceptables; plutôt que d'exposer le bambin de neuf ans et la fillette de huit ans qu'on nous avait confiés à rouler pêle-mêle avec les karriols et nos trotteurs endiablés, nous prîmes le parti de nous lancer tous ensemble... dans l'inconnu, à la grâce de Dieu!

Ces réflexions furent faites en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Allons-y ! m'écriai-je en manière de réponse.

— En avant ! riposta Lucien. Joignant le geste à la parole, l'avocat, redevenu tout à coup sous-officier de cavalerie, éleva le bras droit à la hauteur de la tête comme s'il brandissait son sabre pour commander une charge

A ce cri, nos chevaux se lancèrent ventre à terre sur cette pente effroyable ! Arbres, rochers, buissons défilaient à nos côtés, sans que nous ayons le temps de les distinguer entre eux. Le fer de nos roues crépitait sur le roc ; il me semblait que ma kariol allait voler en éclats.... et je me préparais à tirer de toutes mes forces sur les guides de corde « Si le cheval de tête manque d'un pied, me disais-je, nous sommes perdus ! On nous ramassera ce soir, tous les quatre, « en bouillie, » là-bas, dans le fond de ce ravin ! »

Heureusement, le cheval de tête eut le pied sûr et celui de derrière l'imita. En un instant, le mauvais pas fut franchi, et quand les pauvres bêtes s'arrêtèrent pour souffler, nous avions déjà remonté la moitié de la côte que nous voyions tout à l'heure devant nous.

Arrivés entiers à Alfernæs (c'était tout ce que nous pouvions ambitionner), nous nous mîmes en peine de trouver un canot pour Molde, où nous devions prendre à heure fixe le bateau-poste descendant vers le sud.

Entrer dans la station des Vandskyds (ou coches d'eau), donner nos noms, consulter le tarif, fut l'affaire de quelques minutes. Une femme partit immédiatement à la recherche des trois rameurs que nous étions obligés de prendre au terme des règlements, pour faire cette course de plus de 28 kilomètres. Elle revint bientôt après nous annoncer que notre équipage la suivait.

Nous vîmes en effet arriver, presque aussitôt, trois *gars* robustes, en costume paysan, portant chacun leur veste sur l'épaule ; ils avaient l'air grognon, quelque peu goguenard, et portaient à la main leurs provisions de route. La distance était longue, l'atmosphère pesante et le soleil brûlant ; ils avaient pris leurs précautions en vue de parer à tous ces inconvénients, dont ils se rendaient visiblement compte. Dans une énorme marmite de fer-blanc, le premier portait plusieurs litres de lait caillé ; les autres tenaient à la main une boîte ovale en bois de sapin, décorée de grossières peintures, renfermant leur nourriture : du pain, du fromage et du poisson bouilli.

Nos trois bateliers jetèrent sur le sol leurs vêtements, déposèrent

sur le rocher leurs paquets, sans nous saluer (en bons Norwégiens qu'ils étaient), et gagnèrent une petite hutte, d'où ils sortirent, non sans peine, une embarcation légère qu'ils mirent à flot. Ils apportèrent successivement à bord, et toujours sans se presser, trois paires d'avirons, une voile et son mât. Tout en embarquant ces derniers agrès, ils lancèrent un coup d'œil sur le ciel sans nuages, sur la mer sans risée, et hochèrent la tête comme des gens trop bien renseignés sur le sort qui leur était réservé. Pas de vent à espérer ! il leur faudrait « nager » et « souquer dur » pour arriver à Strande, sans parler du retour !...

— Molde ? nous dit sur un ton interrogatif le maître d'équipage, lorsque nous eûmes pris le large.

— *No... Strande !* lui répondîmes-nous; et le gaillard riposta par un gros rire impertinent, qu'il fit suivre d'une conversation en patois échangée avec ses compagnons de misère.

Évidemment, nos rameurs avaient une préférence marquée pour Molde; je pense que le grand hôtel nouvellement ouvert et partant très généreux pour tous ceux qui lui amènent des clients, devait exercer sur eux une puissante attraction.

Avez-vous remarqué dans vos voyages l'insistance que mettent les guides et conducteurs de toute catégorie à faire adopter tel ou tel logis à leurs clients ? Eh bien ! raconter « qu'il y a quelque chose là-dessous », c'est divulguer le secret de polichinelle.

— Molde ! reprit donc notre aimable quartier-maître d'un air révolté.

— No ! Strande ! s'écria d'un ton autoritaire mon ami.

A ces mots, l'équipage leva ses avirons, les mit à bord et se croisa les bras; nos matelots refusaient d'avancer.

Nous voyez-vous en pleine mer, livrés à la merci de ces trois « gentlemen », forts comme des taureaux, polis comme des ours et grognons comme des tigres ?

Prudemment, j'ouvris mon sac et j'en sortis avec le plus grand calme un petit revolver nickelé dont le canon brilla au soleil. Je ne menaçai personne, mais glissai « le petit camarade » dans ma poche. Nous étions désormais trois contre trois.

A vrai dire, je ne pense pas que notre équipage fût composé de gens malintentionnés, seulement ces *braves garçons* n'arrivaient pas à comprendre qu'ayant Molde à l'angle gauche d'un triangle dont

nous occupions le sommet, nous tinssions à aller débarquer à l'angle droit représenté par Strande, et leur mimique mêlée de mots anglais eut pour but de nous faire comprendre qu'on pouvait aborder à l'île de Bolsœ, qui est extrêmement étroite. Ils s'engagaient à soulever là notre embarcation et à nous faire passer dans le fiord qui s'étend en face du port de Molde.

Nous voulions, nous, jouir de la vue splendide que l'on a, de la route de Strande au Grand-Hôtel, sur le panorama qui se déroule parallèlement au rivage. Ce crochet devait évidemment occasionner une légère dépense supplémentaire de karriol ; mais un de nos amis nous avait vivement engagés à faire, sans hésiter, la promenade du Fanestrand.

En présence du commandement impérieux qui leur fût donné, nos *gondoliers fidèles* mirent leurs rames à la mer et continuèrent leur route, non sans se moquer des deux originaux que le hasard leur avait confiés ce jour-là. Par bonheur, nous ne pouvions les comprendre, et nous restâmes absolument indifférents à leurs facéties. Bientôt le calme fut rétabli et la paix conclue.

Je me laisse aller, mon cher ami, à vous donner de minutieux détails, que vous trouverez peut-être fastidieux, sur la vie du voyageur en Norwège; je me reproche d'abuser de votre aimable attention et je vais abréger mon récit.

Qu'il me suffise donc de vous dire que le Moldefiord, avec ses horizons grandioses et ses rives couvertes de verdure, est certainement comparable au lac de Genève, s'il ne lui est supérieur, sous certains rapports.

Sans doute, nous ne trouvons ici ni le massif du mont Blanc aux pics neigeux, ni les quais de Genève, ni les ports d'Évian, de Lausanne et de Vévey, ni les somptueuses villas dont les parcs soignés encadrent si bien le célèbre Léman; mais, en revanche les îles sont nombreuses, la nature est plus sauvage et les points de vue plus variés. Voici Véœ avec son église, Sakken, Bolsœ et Hjarlœ, dont les bois de sapins nous cachent le port de Molde.

Encore une demi-heure et nous débarquerons à Strande, puis nous regagnerons par une route ombragée, bordée de villas et de fermes, le Grand-Hôtel, où nous avons laissé le plus gros de nos bagages.

Nous voici débarqués, nos rameurs ont enfin compris notre com-

binaison. Ils ont maintenant l'air aimable et souriant, d'ailleurs la corvée est à moitié faite et le quart d'heure de Rabelais n'a rien de désagréable pour eux. Nous réglons notre course et donnons sans rancune un léger pourboire à nos révoltés. Chacun d'eux vient à son tour nous serrer la main, et, profondément ému de tant de grandeur d'âme, nous comprime les phalanges à les écraser.

Ce geste expressif est accompagné du « tac » (1) traditionnel qui claque comme un coup de fouet, et tient lieu, chez les Norwégiens, des salutations empressées ou des bénédictions hypocrites que prodiguent au voyageur généreux les « lazzaroni » napolitains.

Le 25 août, à cinq heures du soir, nous prenions place à bord de l'*Orion,* qui devait en vingt-trois heures environ nous transporter à Bergen. Le paysage entre Molde et Aalsund n'est autre que celui que je vous ai déjà décrit; des îles innombrables séparées par des détroits plus ou moins resserrés, des fiords, des rochers sur lesquels s'élèvent de distance en distance de petits villages de pêcheurs, fournissent à chaque instant de nouveaux motifs d'aquarelles.

Le Moldefiord, sur lequel nous naviguons, constitue, paraît-il, la région du littoral norwégien « la plus riche en vie animale », selon l'expression d'Élisée Reclus (2). C'est ici que les Vikings plaçaient le repaire du fameux « serpent de mer » (3) ; dans les grands fonds de 200 à 400 mètres au-dessus desquels nous glissons, les pêcheurs capturent le requin bizarre dont la peau est hérissée d'aiguilles de cristal, « le lota » ou poisson des abîmes, et « la chimère monstrueuse », qu'ils ont surnommée « le roi de la mer ».

La nuit était profonde lorsque nous passâmes à Aalsund. Je voudrais pouvoir vous parler du port et des mœurs commerciales des 5800 habitants de cette cité prospère, vous entretenir de la pêche de la morue qui se fait ici, à l'aide de filets soutenus sur l'eau par

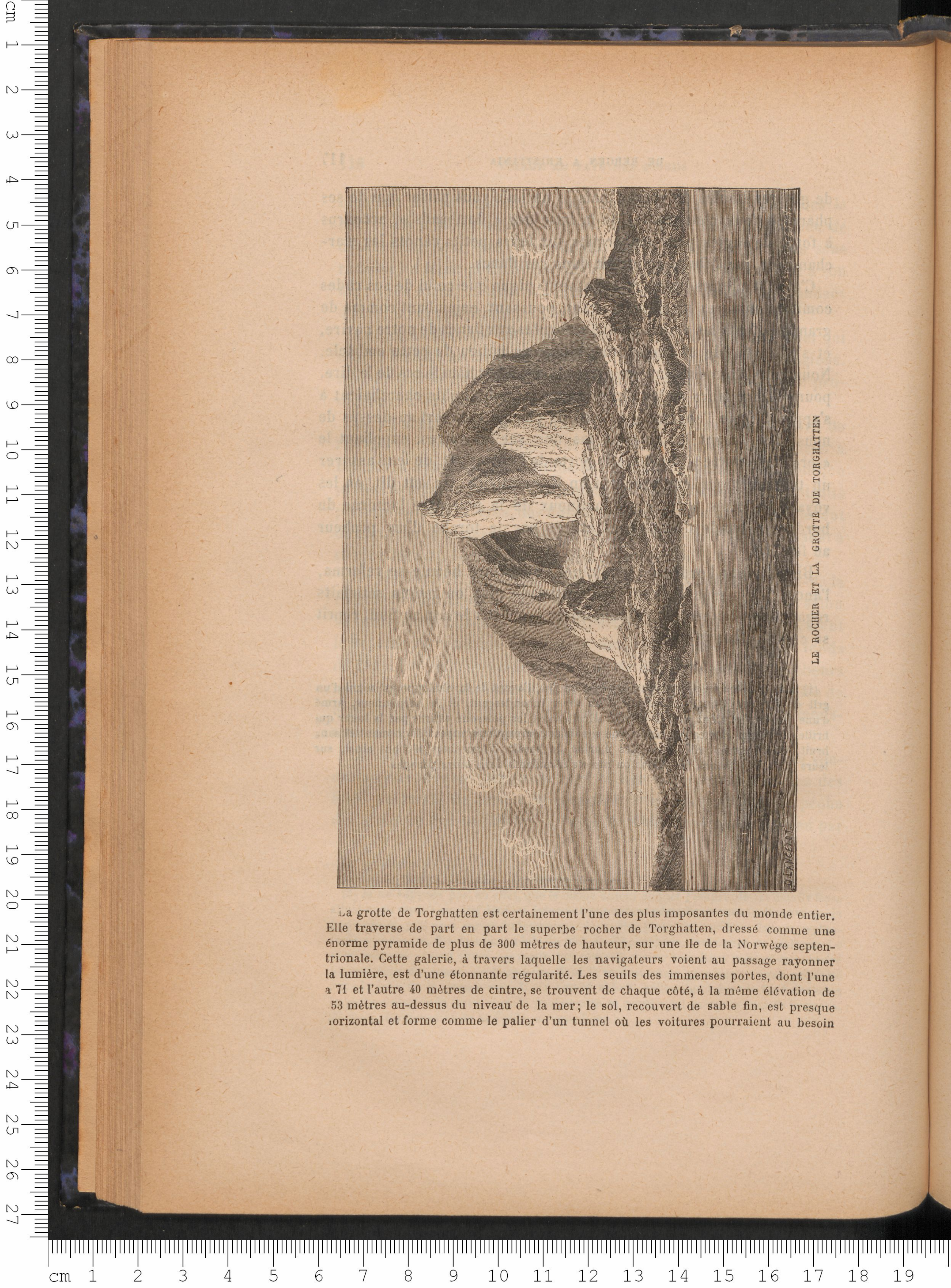
(1) « Merci »
(2) Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie*, p. 121.
(3) Je ne suppose pas, en effet, que le même auteur auquel j'emprunte ces détails fasse allusion au *reptile-canard* dont les journaux annoncent périodiquement la découverte. Je crois plutôt qu'il veut parler du Iormungandour, être fantastique célèbre dans la mythologie scandinave, fils de Loke, génie du mal, et d'Angerbode, messagère de malheur. Le père universel, ayant prévu les maux que pouvait causer aux dieux mêmes ce monstre né *aux pays des géants* (le *Jotunheim,* dont il sera question plus loin), l'avait précipité dans le fond de *la grande mer*. Il s'y accrut si fort, qu'il ceignit dans le fond des eaux le globe entier de la terre, et qu'il peut encore se mordre lui-même le bout de la queue. (V. Noël, *Dictionnaire de la Fable*, au mot Loke.)

de grosses boules de verre; mais je ne puis vous parler que de ses phares à feux changeants, de la lutte des « flottbaads », accourus à force de rames pour embarquer sur leurs petits canots les marchandises que l'*Orion* apportait dans ses flancs.

C'était d'ailleurs un spectacle assez typique que celui de ses rudes commissionnaires maritimes, tirant, poussant, enjambant comme de grands enfants les embarcations amarrées aux flancs de notre navire, et s'efforçant de se frayer un passage au milieu de cette embâcle. Nous nous trouvions aux premières loges, c'est bien le cas de le dire, pour étudier leurs mâles physionomies, tandis qu'ils cherchaient à s'approcher de l'énorme « sabord de charge » ouvert au-dessus de nous. Ils étaient là, empilés les uns sur les autres, suppliant le « premier maître », debout à la porte de l'entrepont, de leur assurer un transport qui leur procurât un léger salaire. On eût dit, en les voyant ballottés sous le jet lumineux de la puissante lanterne du bord, une bande d'amphibies attirés par la torche d'un pêcheur au feu (1).

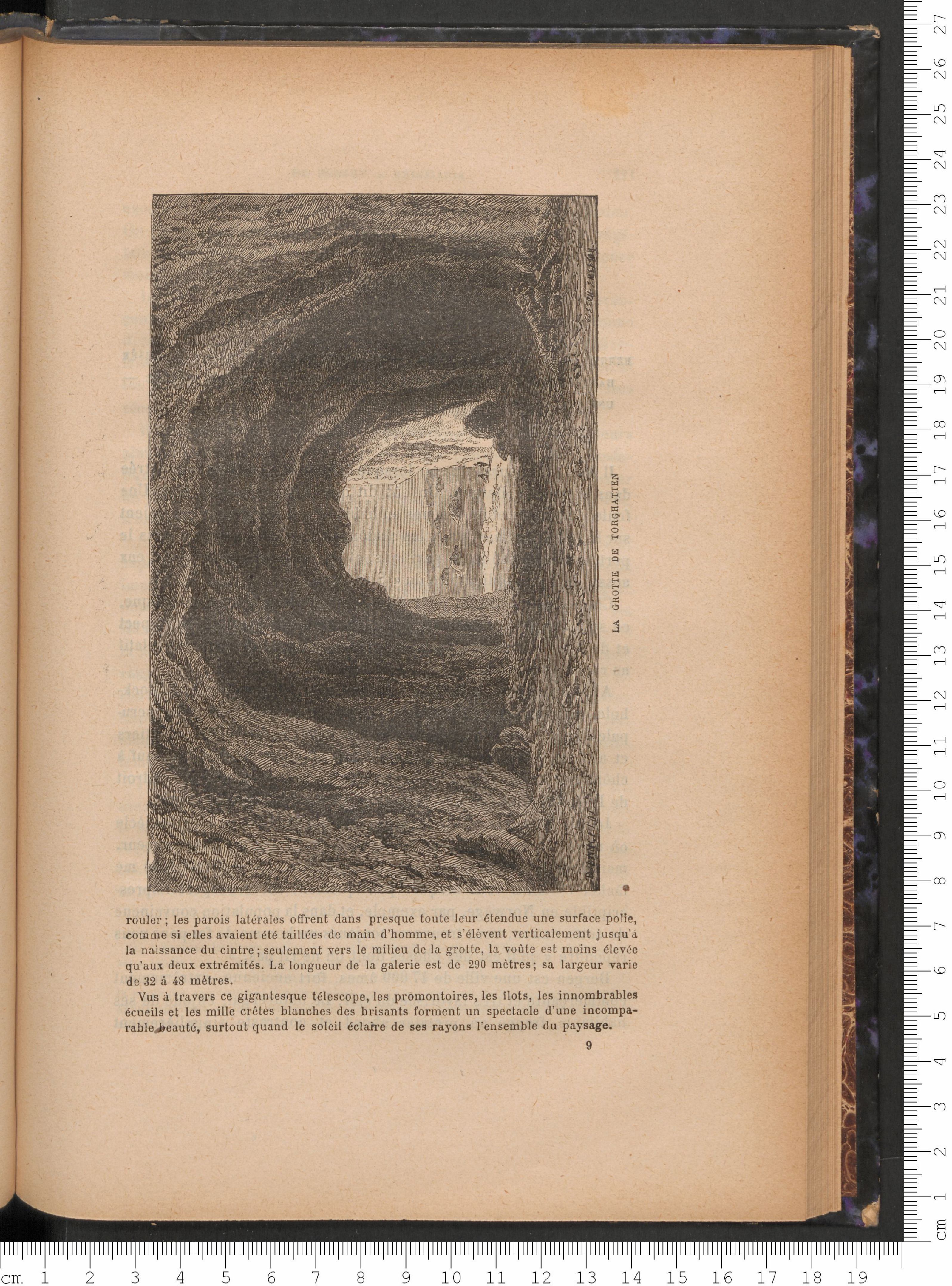
Bientôt, sur l'ordre du capitaine, l'ouverture béante se referma, l'ancre fut hissée à bord, les flottbaads plus ou moins satisfaits regagnèrent la terre, et l'*Orion,* après avoir mis le cap au Sud, reprit sa course dans la nuit.

(1) Sur les côtes où se pratique *la pêche au feu,* l'avant de la chaloupe est muni d'un gril de fer sur lequel on entretient un foyer incandescent, et le harponneur, armé d'une *fouane,* se tient prêt à piquer adroitement les poissons attirés par la lueur qui brille au-dessus des eaux, tandis que ses deux compagnons *nagent* doucement et sans bruit, d'après ses indications. Les marins du bassin d'Arcachon pêchent ainsi, sur leurs grandes *pinasses,* les mules ou mulets abondants dans leurs parages.



LE ROCHER ET LA GROTTE DE TORGHATTEN

La grotte de Torghatten est certainement l'une des plus imposantes du monde entier. Elle traverse de part en part le superbe rocher de Torghatten, dressé comme une énorme pyramide de plus de 300 mètres de hauteur, sur une île de la Norwège septentrionale. Cette galerie, à travers laquelle les navigateurs voient au passage rayonner la lumière, est d'une étonnante régularité. Les seuils des immenses portes, dont l'une a 71 et l'autre 40 mètres de cintre, se trouvent de chaque côté, à la même élévation de 53 mètres au-dessus du niveau de la mer; le sol, recouvert de sable fin, est presque horizontal et forme comme le palier d'un tunnel où les voitures pourraient au besoin



LA GROTTE DE TORGHATTEN

rouler ; les parois latérales offrent dans presque toute leur étendue une surface polie, comme si elles avaient été taillées de main d'homme, et s'élèvent verticalement jusqu'à la naissance du cintre ; seulement vers le milieu de la grotte, la voûte est moins élevée qu'aux deux extrémités. La longueur de la galerie est de 290 mètres ; sa largeur varie de 32 à 48 mètres.

Vus à travers ce gigantesque télescope, les promontoires, les îlots, les innombrables écueils et les mille crêtes blanches des brisants forment un spectacle d'une incomparable beauté, surtout quand le soleil éclaire de ses rayons l'ensemble du paysage.

CHAPITRE XIII

BERGEN — LE REPOS DOMINICAL — LA REINE DES BALEINES — LE MUSÉE HANSÉATIQUE — « PARLEZ-MOI DE LA HANSE » — LA VOIE FERRÉE — UNE AVALANCHE

Il était sept heures du soir lorsque l'*Orion* fit en sifflant son entrée dans le port de Bergen. On eût dit que la ville était en fête. Une foule d'hommes et de femmes en habit des dimanches se pressaient sur la jetée; les navires et les chaloupes de pêche, amarrés dans le port, avaient hissé leurs pavillons, et les équipages jouissaient, eux aussi, du repos obligatoire du « Sœndag ».

Chose triste à avouer pour nous, enfants de la France catholique, ce sont les pays protestants qui nous donnent l'exemple du respect et de l'obéissance dus au grand commandement du Créateur relatif au repos dominical.

Allez à Londres, à Berlin, à Amsterdam, à Copenhague, à Stockholm, et vous verrez partout le Sunday, le Suntag, le Sœndag scrupuleusement observé, tandis que chez nous, le dimanche, chantiers et ateliers sont ouverts, usines et manufactures travaillent, sauf à chômer le lundi. Il y a là comme une bravade nationale à l'endroit de Dieu qui nous fait sévèrement juger par les hommes mêmes.

Je sais bien que cette réflexion, émise à haute voix dans le siècle où nous vivons, fera lever les épaules à plus d'un libre-penseur, mais si j'étais en présence de cet esprit fort, je lui dirais sans me fâcher : « Allez vous moquer publiquement de ce respect imprescriptible en Norwège, par exemple, et dans la population convaincue de cette nation, vous trouverez toujours un homme de foi pour vous répondre « qu'il est des choses dont on ne rit pas. »

Bergen est une ville de 47 000 âmes, fort ancienne, extrêmement commerçante et très favorisée du ciel. Le naturel gai, enjoué de ses habitants, frappe au premier abord et contraste singulièrement

avec le flegme caractéristique de ceux du Nordland et des Loffoden. On dirait que la douceur du climat local (1), la richesse de la végétation, influent sur leur tempérament, et qu'obligés à une existence moins pénible, ils sont plus heureux de jouir de la vie.

La cité primitive, bâtie sur un promontoire long et étroit s'avançant dans la mer, entre le Byfiord et le Huddefiord, est devenue depuis longtemps insuffisante. Des quartiers neufs ont successivement envahi tous les terrains plats qui s'étendaient au sud-ouest, et les nouveaux venus, désespérant de trouver place autour des lacs récemment endigués, se sont décidés à escalader la montagne.

Il faut vous dire que Bergen est entièrement entourée de hauteurs plus ou moins importantes, à tel point que l'ancienne ville hanséatique, fière du relief de son territoire, se dit volontiers, à l'instar de Rome : « La ville aux sept collines ; ses armoiries rappellent, d'ailleurs, cette prétention.

Son port ou « vaagen » est bien achalandé, ses boutiques sont superbes et merveilleusement approvisionnées. Des magasins immenses, bondés de fourrures, de poissons, d'huile et de rogue, bordent ses quais. Bien que le monopole commercial créé par les Hanséates, au profit de cette station, ait officiellement disparu depuis la fin du seizième siècle, néanmoins, Bergen conserve le premier rang, parmi les autres ports norwégiens, pour la vente en gros de ces produits du Nordland. Églises, monuments, statues, musées importants, hôtels chers et prétentieux, gare de chemin de fer, chantiers de constructions, parc et squares bien entretenus, témoignent de la prospérité constante de cette jolie ville.

Pour bien juger de sa physionomie, il faut, le jour, gravir les escaliers qui conduisent au Fieldvei, longue promenade créée dans la montagne avec les économies du Brœdevinssamlag (2). De là, le regard s'étend au loin par-dessus les toits rouges des maisons, sur les lacs, les îles, le port et la haute mer; il embrasse d'un seul coup la cité et ses environs.

(1) A Bergen, le thermomètre descend rarement, dit-on, à 10 degrés au-dessous de zéro, tandis que le Nordland subit des froids de 40 à 45 degrés centigrades.

(2) En Norwège, c'est une société, nommée Brœdevinssamlag, qui a le monopole de la vente des spiritueux et liqueurs. L'eau-de-vie n'y est livrée qu'à la bouteille dans des débits spéciaux et peu nombreux, par des agents de ladite société. Cette organisation a pour but de mettre un frein à l'ivrognerie qui avait pris des proportions inquiétantes

Le soir, au contraire, il convient de descendre sur les quais parallèles au Strandgaden (rue principale), et de contempler les mille lumières qui scintillent dans la nuit sombre, aux fenêtres des demeures invisibles étagées sur les flancs escarpées du Floïefield. Cette vue rappelle étrangement celle d'Édimbourg, à dix heures du soir; d'ici, on croirait voir un coin de firmament constellé d'étoiles.

Si jamais vous allez à Bergen, ne manquez pas de visiter les curieuses collections du muséum d'histoire naturelle, quand cela ne serait que pour vous faire une idée de ce que pouvaient être les grands animaux antédiluviens dont les espèces ont disparu. Vous y verrez le squelette d'un véritable monstre capturé en 1873 dans le Thélémarken (1) : je veux parler d'un cétacé qui ne mesure pas moins de trente mètres de longueur et dont le crâne a plus de deux mètres de largeur. Vous pouvez tenir pour certain qu'un homme de taille ordinaire se démènerait sans peine entre ses côtes et passerait debout sous sa colonne vertébrale.

C'était bien le moins, n'est-ce pas? qu'après vous avoir fait visiter « le pays des baleines », je vous présentasse la reine des grands mammifères marins.

Encore une recommandation, si vous le permettez : entrez donc, avant de partir, dans le musée privé de M. Olsen; à n'en pas douter, vous serez reçu par le propriétaire lui-même avec une bonne grâce parfaite. Ses explications, fournies en présence des souvenirs du passé, deviendront lumineuses et vous mettront à même de comprendre « de visu » ce qu'était encore un comptoir d'origine hanséatique aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Dans les appartements « du temps », les meubles anciens, les ustensiles, patiemment recueillis, ont repris leur place primitive; vous verrez la chambre à coucher du maître ou « *patron* », la niche du chien de garde ou « *garpehund* », les épées, les gourdins des garde-magasins, leurs falots de ronde, le « *staven* » proprement dit, avec

dans ce pays. Les bénéfices nets de la société sont employés à des travaux d'utilité publique.

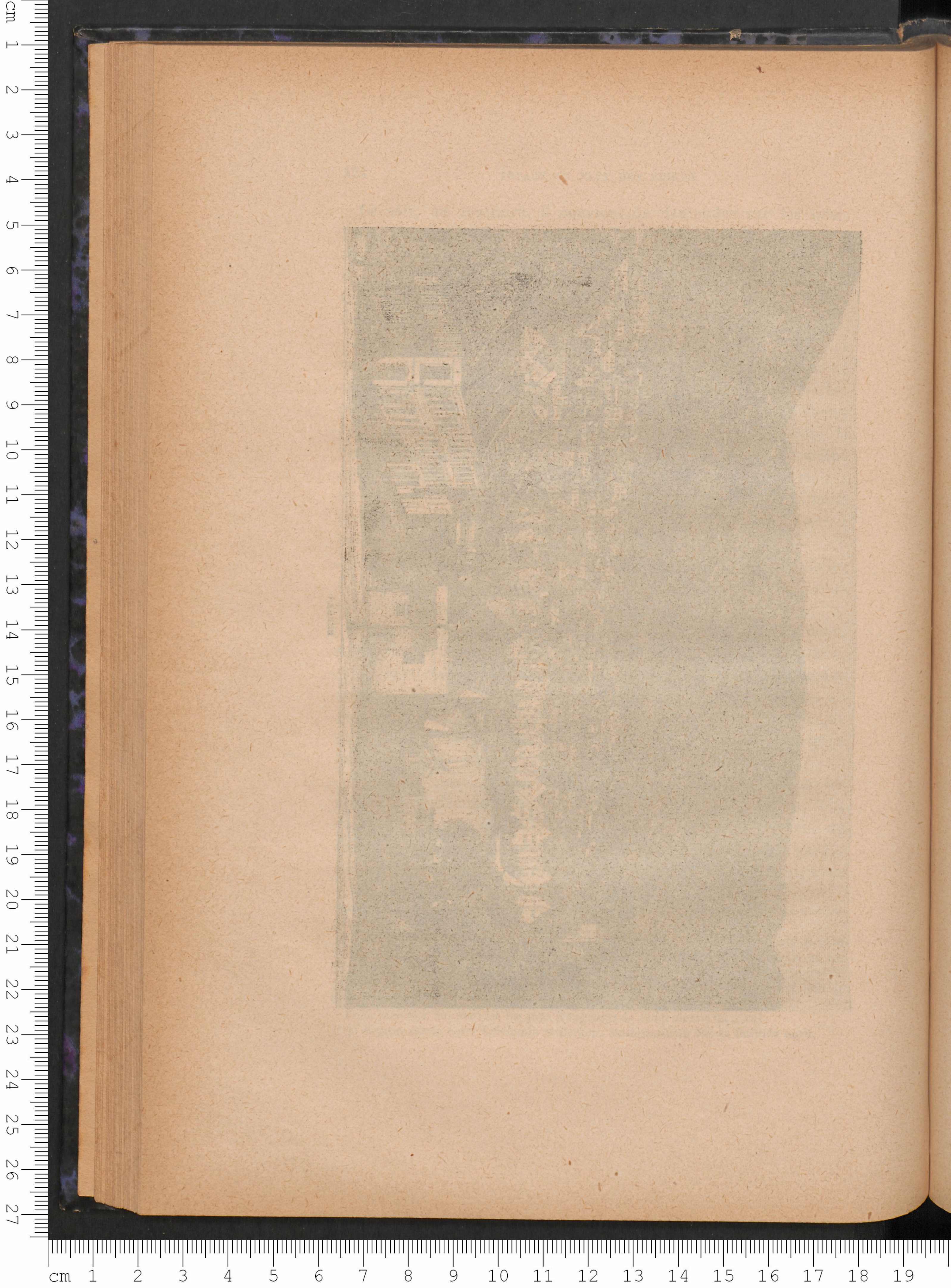
Chose triste à constater pour l'honneur de l'humanité, des *cabarets flottants* se sont installés au large des côtes norwégiennes, en dehors de la mer territoriale, et ces bâtiments-guinguettes servent de rendez-vous à nombre de matelots et de pêcheurs qui peuvent ainsi consommer beaucoup et à vil prix, à l'abri de tout contrôle et loin de toute régie.

Voilà bien une des preuves les plus frappantes de l'ingéniosité du vice!

(1) Région située entre Kristiania et Bergen, au-dessous du 60° de latitude nord.



BERGEN



son vieux coffre-fort, ses balances à peser l'or, ses livres de caisse, en un mot tout ce qui constituait une maison de commerce privilégiée pour la vente du poisson, au temps de la ligue allemande.

En visitant cette collection unique en son genre, vous vivrez, pendant une heure ou deux, dans un monde disparu, et, malgré



STAVANGER

vous, le souvenir du musée Plantin, d'Anvers, se présentera par analogie à votre esprit (1).

Vous est-il parfois arrivé, cher ami, au cours de votre existence d'homme, de sentir tout à coup votre tête envahie par un souvenir d'écolier, en vous trouvant brusquement face à face avec un nom historique, une expression géographique quasi-oubliée? Je gagerais volontiers que vous avez éprouvé cet étrange phénomène de mémoire, par lequel ma pauvre cervelle a été maintes fois torturée, pendant mes voyages. Tenez : en traversant le Cattégat, en passant aux Loffoden, par exemple, j'entendais une voix qui n'avait pas résonné depuis plus de vingt ans à mes oreilles s'écrier sur un ton de commandement : « Vous, là-bas, qui bavardez avec votre voisin !...

(1) La ville d'Anvers, en Belgique, conserve précieusement, à titre de musée, la vieille imprimerie fondée par nos compatriotes tourangeaux, les Plantin-Moretus, avec ses presses, ses accessoires et son *outillage complet* des XVIe et XVIIe siècles.

levez-vous, et dites-moi le nom des détroits qui séparent la presqu'île scandinave de celle de Jutland. » Du même coup, je me voyais répondant d'un air embarrassé, tout en fronçant les sourcils, pour mieux articuler ces noms barbares : « Le Skager-Rack, le Cattégat, et le Sund! — C'est bien!... Et quel est l'archipel situé au nord-ouest de la première de ces deux presqu'îles? — Le groupe d'îles des Loffoden! — Cela suffit!... asseyez-vous!... Au suivant!... » — Je consens à être « haché menu comme chair à pâté » par qui me prouvera qu'au temps où cela nous reporte, je pensais franchir un jour ce détroit, visiter cet archipel, alors surtout que je me représentais le terrible Malstrœm leur voisin comme un gouffre béant et tournoyant, prêt à avaler tous les navires assez imprudents pour l'approcher à moins de cinquante lieues à la ronde.

Eh bien! quand j'arrivai devant la porte de M. Olsen, j'entendis une autre voix, celle de notre professeur d'histoire, cette fois, qui me disait : « Pouvez-vous me citer quelques-unes des villes hanséatiques du Nord? » et je répondais : « Lubeck, Hambourg, Brême, Anvers, Amsterdam, Bergen... — C'est bien, continuait la voix; mais qu'était-ce que la Ligue hanséatique? — La Ligue hanséatique... La Ligue hanséatique... c'étaient des Allemands qui se battaient pour avoir tout le commerce... — C'est cela et ce n'est pas cela, reprenait notre maître d'un air ennuyé... Asseyez-vous et écoutez ce que je vais vous apprendre, car vous n'avez pas d'idées nettes sur cette importante question :

« Vers le temps des Croisades, des pèlerins allemands, revenant de Terre Sainte, apprirent, chemin faisant, des Vénitiens et Génois, la science du commerce (elle faisait à cette époque la fortune des villes établies sur les côtes de l'Adriatique et de la Méditerranée). Ces hommes, frappés des avantages assurés par le principe d'association à leurs confrères méridionaux, se promirent de l'utiliser à leur profit.

» Telle fut l'origine de la grande République commerciale dont le pavillon flottait sur toutes les mers dès le XIIIe siècle.

» Au XIVe siècle, cette institution, connue sous le non de Ligue hanséatique, était maîtresse de comptoirs innombrables établis depuis Novgorod jusqu'à Séville, Messine et Naples, en passant par Anvers, Bruges, Dunkerque, Calais, Rouen, Saint-Malo, Bayonne, Lisbonne et Marseille.

» Cette ligue reconnaissait Lubeck pour capitale, avait ses archives, son trésor, ses ambassadeurs, ses congrès annuels, sa flotte et ses armées; elle possédait entre autres, dès 1203, une colonie libre, au cœur même de Londres. Ses représentants autorisés signaient des traités avec les rois, déclaraient la guerre aux États qui cherchaient à s'affranchir de sa domination, et posaient leurs conditions aux vaincus.

» *A Bergen, en Norwège,* la Ligue hanséatique comptait trois mille représentants vivant dans une réclusion monastique, attendu que le mariage était interdit aux membres de l'association, de peur qu'une alliance étrangère les amenât à abandonner ses statuts.

» Au xv[e] siècle, l'Angleterre, la Russie, la Flandre, jalouses de leur liberté, secouèrent le joug qui leur était imposé; enfin, la guerre de Trente ans détermina la ruine complète de cette institution et le traité de Westphalie sanctionna officiellement sa dissolution (1648).

» Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? Comme devoir, vous me ferez le résumé succinct de ce que je viens de dire, et aux prochains examens, nous verrons si vous m'avez écouté (1). »

Dois-je vous l'avouer, mon cher ami ?... J'avais grand besoin d'entendre de nouveau les enseignements de notre commun maître pour m'y retrouver dans les statuts, règlements et comptoirs de la Ligue hanséatique ! Que notre professeur daigne me pardonner cet aveu dépouillé d'artifice, si ces lignes tombent jamais sous ses yeux !

Grâce à son exposé rapide, je comprends maintenant la provenance de ces panoplies, la disposition de ces grandes maisons de bois du « quai des Allemands », j'y reconnais les dépendances de l'antique « Garten » germanique (2), je sais ce qu'étaient ces magasins, ce « staven extérieur » où mangeaient les ouvriers, ce « staven intérieur » ou chambre d'hiver du « patron » et jusqu'à la petite porte secrète du fond de l'alcôve, qui... permettait de passer par-

(1) *Encyclopédie du* XIX[e] *siècle.* Résumé de l'article du duc de Valmy.

(2) Les « Gartens » étant construits en bois, il était interdit d'y faire du feu et d'y user de luminaire à flamme libre. Une chambre spéciale et isolée dans les jardins servait de salle de récréation, elle était chauffée par des poêles énormes, autour desquels les ouvriers venaient passer la soirée. C'est là aussi que se faisait la cuisine. — Dans les pièces d'été du premier étage, où *les Allemands buvaient la bière*, les fenêtres étaient barrées par une forte traverse de bois, principalement destinée (nous a dit M. Olsen) à empêcher les consommateurs fortement émus de tomber dans la ruelle étroite qui séparait les « Gartens ». Ces ruelles existent encore, et la traverse mobile est également à sa place dans le sanctuaire consacré au culte du roi Gambrinus.

dessus la niche du mâtin, même après le couvre-feu, pendant que le vigilant gardien rôdait sur les quais, prêt à arrêter au passage les voleurs... de ce temps-là (car nous savons que l'espèce des larrons n'existe plus en Norwège !).

De Bergen part l'unique voie ferrée construite sur le littoral norwégien, dans l'immense étendue de pays comprise entre Stavanger et Trondjhem.

Cette ligne de cent huit kilomètres est pour ainsi dire incrustée, sur la plus grande longueur de son parcours, dans la haute muraille de rochers qui borde le Sœrefiord et l'Osterfiord. Elle passe sur des cascades sans nombre, traverse trente-huit tunnels, à la sortie desquels la nature nous ménage des surprises variées, franchit sur des ouvrages d'art des vallées et des rivières et arrive enfin, par des sites tour à tour grandioses ou charmants, à l'important village de Vossevangen, où elle s'arrête brusquement jusqu'à ce jour.

C'est ici que nous avons failli disparaître dans une avalanche... de touristes anglais, et c'est à cet épisode que j'ai fait allusion dans une de mes précédentes lettres (1).

Je regrette de ne pouvoir vous dire si c'était l'agence Cook ou l'agence Bennett qui s'était chargée de promener à travers la Norwège cette colonie anglo-saxonne ; toujours est-il qu'une pareille entreprise fait honneur à celui qui peut se dire capable de l'organiser.

Nous étions entrés avec nos bagages à l'hôtel Flescher, où nous comptions prendre notre repas ; tout à coup un bruit étrange se fit entendre : c'était un brouhaha rappelant celui qu'on perçoit au théâtre, quelques secondes *après* que l'officier des gardes s'est écrié : « Entendez-vous, sire ? le peuple murmure ! »

Que se passait-il donc ? Les paisibles populations de ces montagnes allaient-elles se soulever ? Quelque catastrophe s'était-elle produite ? Nous en étions encore à chercher la cause de ce remuement quand un détachement de quarante-six touristes (!) fit irruption dans la salle à manger. Dans le nombre, il y en avait de grands, de petits, de gros, de maigres, il y avait même des « Ladies » ! Tout ce monde était coiffé de casquettes de drap à double visière, chaussé de bas de laine et de gros souliers, emmitouflé dans des

(1) Chapitre IX.

plaids, des « carricks », des cache-nez ; chacun prétendait souper au plus vite.

Du coup, nous fûmes oubliés dans notre coin et le peloton d'amazones de service, aux corsages rouges et aux nattes blondes (c'est-à-dire en tenue de parade), commandé par le patron de l'établissement en personne, reçut l'ordre de s'occuper exclusivement de ces gros clients.

Il paraît que tout était prêt pour recevoir ces nombreux hôtes et la population entière de Vossevangen attendait de pied ferme ses pacifiques envahisseurs pour les « absorber » dans ses chalets, où des lits avaient été retenus à l'avance à leur intention.

Quand il s'agit de partir le lendemain matin, ce fut bien autre chose; chevaux, karriols et stolkjœrres encombraient la rue du village. Touristes, cochers, hôtes, interprètes, porteurs de bagages, s'appelaient, se croisaient, se bousculaient, tandis qu'en purs Norwégiens qu'ils sont, les curieux du crû regardaient impassibles tous ces affolés.

Pour que la fête fût complète, la pluie s'était mise de la partie, et ces gens grognons, mal éveillés, déployaient leur « water-proofs », ouvraient leurs parapluies en maugréant contre ce temps de chien!

— Eh bien! pour une caravane, celle-là peut compter! dis-je à notre hôtesse, lorsque le calme se fut rétabli, je veux dire quand la horde eut disparu.

— Monsieur *n'en* a vu que la moitié, me répondit-elle. *Il y en* avait au moins autant à l'hôtel Dykesten, car on nous *en* avait annoncé cent cinquante!

Évidemment, elle parlait de ces touristes comme d'un produit exploitable au cent ou à la douzaine ; on eût dit qu'il s'agissait de saumons, de harengs, de... que sais-je encore?

— Et quelle direction prennent ces excursionnistes? ajoutai-je d'un air inquiet.

— Ils *remontent* vers Gudvangen, monsieur.

— Sauvés, mon Dieu! m'écriai-je, nous *descendons* sur Eide!

CHAPITRE XIV

DE VOSSEVANGEN A EIDE — UN CONSEIL PRATIQUE — LE HARDANGER — LA MARIÉE NORWÉGIENNE — LE NÆROEDAL — LES LEMMINGS — UNE SINGULIÈRE RENCONTRE

La distance de Vossevangen à Eide est de trente kilomètres. La route alpestre qui relie ces deux villages, égayée de loin en loin par des chalets pittoresques, des scieries mécaniques et des moulins de bois établis sur de petites cascades, rencontre aussi de belles chutes comme le Skiervefos. Tout est splendide, dans ces chemins de montagne, bordés de forêts de sapins et de bouleaux, sans cesse côtoyés par un torrent impétueux. Après avoir franchi la ligne de partage des eaux qui sépare le bassin du Vosselv de celui du Skjerveselv, on se trouve dans le district de Hardanger. Une série de lacets bien tracés remplacent ici, avantageusement, la route primitive; de modernes ingénieurs ont passé par là et habilement corrigé le « roidillon » en casse-cou, tracé sans doute par les Vikings. Ces messieurs ont si bien travaillé, que les calèches attelées de chevaux peuvent affronter sans danger cette région montagneuse où des mules de bât et de selle auraient péniblement grimpé il y a cinquante ans.

Laissant à droite le lac de Graven, dominé par l'église paroissiale, entouré de prairies et de bosquets verdoyants, nous arrivons enfin à Eide. Cette importante station, établie dans un site ravissant, sur la rive même du Gravenfiord, est le port-terminus des navires venus de l'Océan Atlantique jusques au cœur du pays, par les innombrables ramifications du Hardangerfiord.

Si vous tenez à vous rendre compte de notre itinéraire et à saisir comment, après avoir quitté la mer à Bergen, c'est-à-dire à cent quarante-huit kilomètres dans le nord-ouest, nous la retrouvons encore ici, au milieu des terres, au pied des montagnes, je puis vous donner un conseil pratique.



ODDE, DANS LE HORDENGERFIORD

Déployez une carte détaillée et teintée de ce pays découpé comme un jeu de patience, promenez vos regards sur cette grande feuille marbrée en proportions à peu près égales de bistre et de bleu, prenez un crayon de couleur vive, pointez les stations à mesure que je les appelle devant vous, et reliez le tout par un trait continu; sans cela, je vous mets au défi (seriez-vous le professeur de topographie le plus habile) de me suivre sans hésitation dans ce labyrinthe inextricable.

Nous sommes entrés dans la région que je pourrais peut-être qualifier « la plus intéressante » de la Norwège; toutefois, comme je trouve fort délicat d'assigner le premier rang à une contrée plutôt qu'à l'autre, dans ce pays éminemment pittoresque où tout serait à peindre et à étudier, je fais appel au jugement de mon guide. Il peut, lui, rendre un verdict motivé, puisqu'il a sur moi l'avantage d'avoir tout vu, tout entendu, tout apprécié, depuis Wadsœ, jusqu'à Kristiansand.

« C'est ici (nous dit Bædeker, l'oracle des touristes) le plus célèbre des fiords de la Norwège. Aucun ne présente sous de plus belles formes et dans un meilleur ensemble les éléments du fiord et du field norwégien. »

Au milieu des merveilles naturelles accumulées dans cette province, on trouve des échantillons de tous les pays montagneux les plus justement renommés : Suisse, Pyrénées, Écosse, Bretagne, sont là représentées. Une population laborieuse, honnête, industrieuse, qui a su conserver ses mœurs originales, son costume et son langage propres, habite les vallées et les sommets du Hardanger.

Ses paysans se suffisent à eux-mêmes, et pourraient au besoin se passer du reste du monde. Ils filent et teignent la laine de leurs moutons, savent la tisser, en fabriquer des tricots, des étoffes et jusqu'à des tapis aux nuances vives, de dessins variés, rappelant étrangement les produits similaires importés de l'Orient. Ils demandent au bois de la montagne et aux gallets de la mer les matériaux nécessaires à la construction de leurs métiers; le sapin et le bouleau leur fournissent des maisons, des barques, des meubles, des ustensiles de ménage tels que rouets, paniers, théières, gourdes tonneaux, pots à beurre, baquets et vases à boire.

Je crois utile de vous décrire ces derniers récipients, sorte de « vidrecomes » absolument inconnus dans nos campagnes. Le paysan

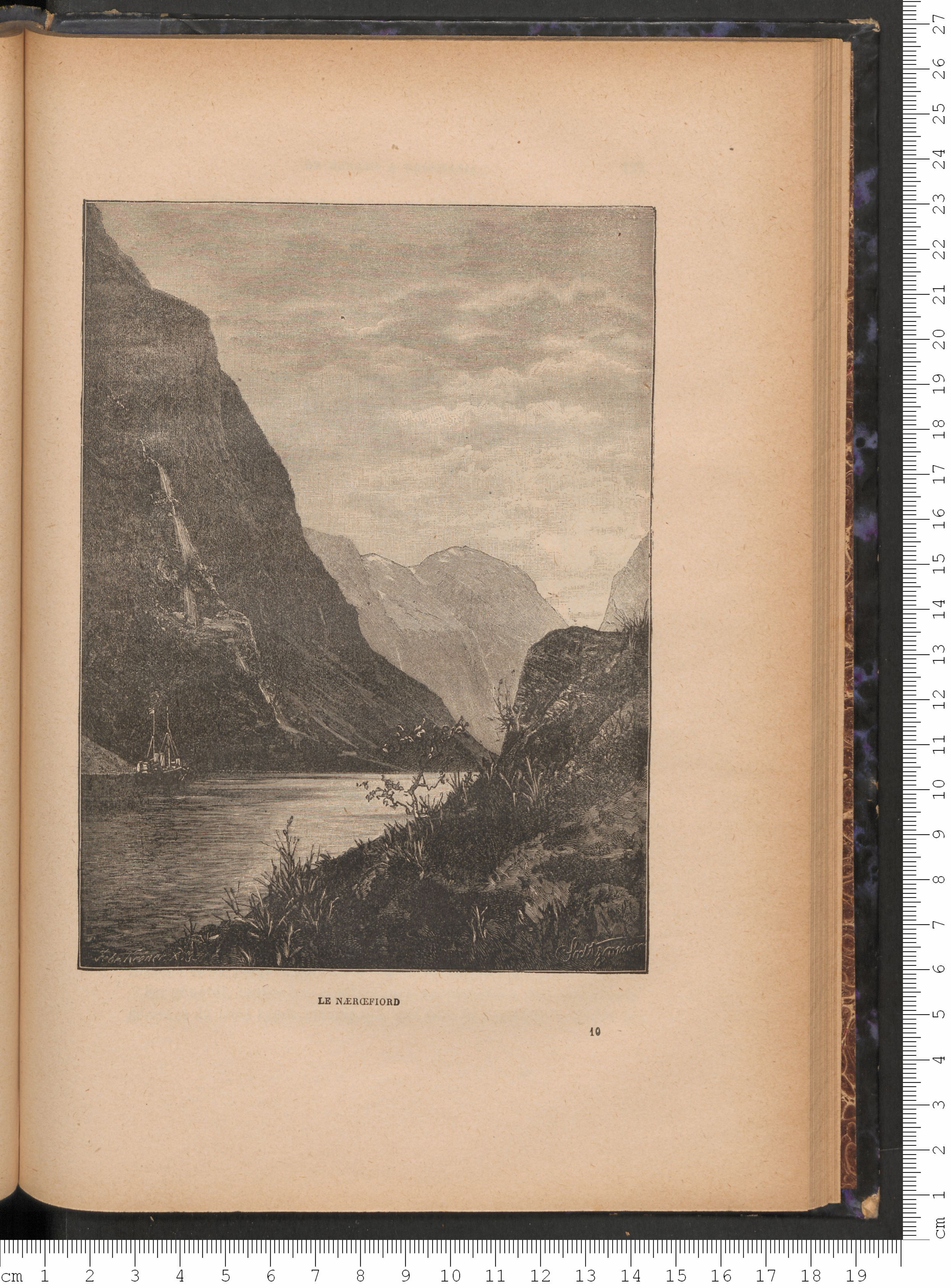
boit ici la bière et le lait dans une sorte de calebasse habilement creusée dans un tronc d'arbre, à laquelle il laisse deux grandes anses, souvent terminées par une tête de dragon. Ces espèces de poignées se dressent de chaque côté de cette jatte comme l'anse renversée d'une saucière (pardonnez-moi la comparaison, elle est triviale, mais je ne connais aucun objet susceptible de vous faire mieux comprendre ma pensée). Pour faire usage de cet étrange gobelet que je devrais plutôt dénommer « baquet » (n'était le respect dû à ces braves gens), en raison de sa capacité, qui peut être de plusieurs litres, le montagnard le saisit à deux mains, boit à longs traits, « à sa suffisance, » puis remet la coupe sur la table, où peuvent la prendre, à tour de rôle, les membres de la famille; d'autres fois, il y puise à l'aide d'une cuillère de bois plus ou moins ouvragée, comme dans une gamelle.

On voit de ces hanaps villageois qui affectent la forme d'un animal, celle d'une poule couchée sur son nid, par exemple. Ils ressemblent alors à ces couveuses de porcelaine dans lesquelles nous servons des œufs à la coque; parfois aussi, ils sont faits de lamelles de sapin juxtaposées et cerclées de bois. Il y en a de grands, de moyens, de petits. Les uns sont décorés de grossières peintures, de devises, d'inscriptions variées, les autres portent les noms de leur propriétaire, la date du mariage des maîtres de la maison, etc.

Le vase à boire n'est pas la seule pièce du logis sur laquelle soient enregistrés des souvenirs de famille.

Nous avons vu, dans la chambre d'honneur d'un modeste chalet établi au pied du Buarbræ (1), une véritable collection de coffres de mariage, ornés de ces inévitables dessins à grands ramages. Sur chacun d'eux étaient lisiblement écrits les noms des *jeunes mariés* d'il y a soixante ans et de leurs héritiers. Cet *alignement* constitue un arbre généalogique d'un nouveau genre. Sur l'un de ces bahuts, on lit la date de 1825: sur l'autre, celle de 1842; le troisième, appartenant à la génération qui veille sur les nombreuses têtes blondes, assises autour du foyer, porte le millésime de 1866; bientôt, sans doute, une quatrième « corbeille » viendra continuer cette intéressante série.

(1) Glacier situé au-dessus d'Odde, dans le Jordal. Cette vallée fertile est en partie couverte de végétation; l'orge y est cultivée jusqu'au pied du glacier, dont la moraine et les séracs azurés descendent jusqu'à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.



LE NÆRŒFIORD

Je n'en finirais pas si je voulais vous faire la description complète d'un mobilier de chalet, celle des instruments de musique, comme la trompette en écorce de bouleau et le violon à six cordes, spéciaux aux paysans du Hardanger, vous parler de leurs mélodies originales et des coutumes relatives aux naissances, aux mariages et aux enterrements. Je ne saurais cependant résister au plaisir de vous présenter la mariée coiffée de sa couronne de vermeil, agrémentée



CASCADE DE PURSORONKA

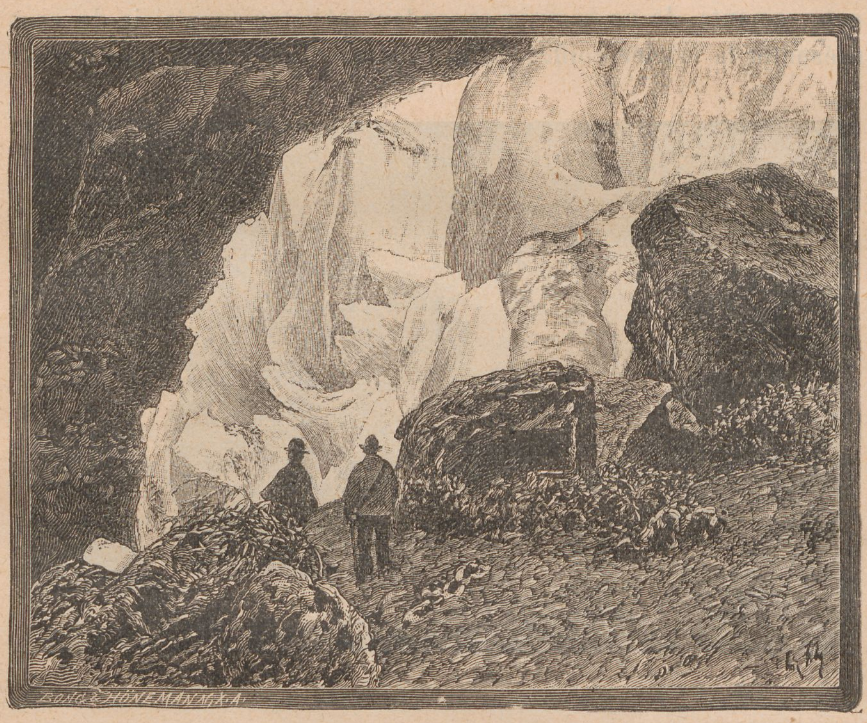
d'innombrables pendeloques, ornée de ses bijoux d'or et d'argent de galbe antique et de ses broderies aux dessins riches et variés.

La parure d'une « épousée » représente un prix considérable. Son diadème vaut deux cents krœnes (près de trois cents francs), son corsage est garni d'agrafes d'argent doré, larges comme des fermaux de chape, parfois rehaussées de pierreries, de boutons ciselés et de chaînettes; à son cou est suspendu un grand médaillon, couvert de filigranes de style oriental, enjolivé d'une croix accompagnée de petits battants. Sa ceinture de drap rouge ou vert est constellée de rosaces et de plaques carrées d'argent estampé ou guilloché.

En général, toutes les pendeloques accrochées à ces ornements dérivent de trois types principaux, qui sont le losange, l'annelet et

le petit disque concave, poli et brillant, semblable à un minuscule boîtier de montre.

Ces diverses pièces d'orfèvrerie se retrouvent soudées en nombre, sur les bagues de fiançailles, les gobelets d'argent, les broches, les boucles d'oreilles, etc.



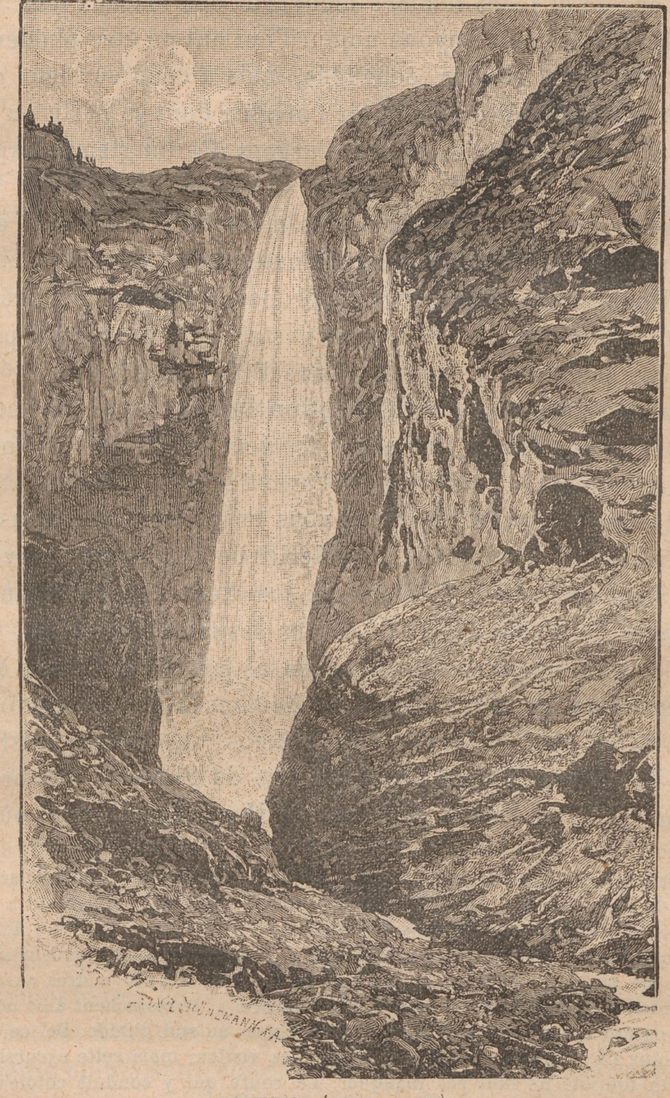
GROTTES DE GLACE A BUARBRÆ

La Norwégienne aime à se couvrir littéralement de dorures qu'elle porte en toutes circonstances solennelles; seules la couronne et peut-être la ceinture me paraissent exclusivement réservées pour la cérémonie matrimoniale.

Vous ne constateriez pas sans surprise le luxe de parure déployé par ces populations scandinaves, aujourd'hui peu fortunées et généralement douées de goûts simples et modestes.

Cet amour exagéré des bijoux doit-il être considéré comme un effet de la civilisation moderne? Assurément non, il constitue au contraire un caractère de race; les paysans suédois et norwégiens ne sont en cela que les continuateurs des orientaux et des Vikings leurs ancêtres; j'estime que si ces vieux bijoux d'or et d'argent

pouvaient raconter leur histoire, plus d'un nous dirait comment le métal et les gemmes dont il est formé ont été empruntés aux vases



BETTISFOS (SOGNEFIORD)

sacrés, aux croix et reliquaires pillés jadis dans les trésors des abbayes ou des cathédrales du « beau royaume de France ».

Une vieille ballade suédoise nous a conservé le souvenir de la richesse des barbares hyperboréens, qui, au retour de leurs expéditions, rentraient chez eux chargés de butin.

« Les Goths, dit-elle, pèsent l'or au lispund (poids de 15 livres) et jouent avec les pierres précieuses; leurs porcs mangent dans des auges d'argent et leurs femmes filent avec des fuseaux d'or. »

Ces bijoux que nous voyons aujourd'hui ont pu être plusieurs fois fondus, remaniés, vendus, échangés, mais à coup sûr leur matière première est ancienne, qu'elle ait l'origine dont je parle ou qu'elle soit simplement sortie des mines d'argent dès longtemps exploitées dans ce pays.

Ces couronnes, ces garnitures, ces médaillons conservés avec un soin pieux dans les familles, se transmettent de génération en génération. Un écrivain raconte, à ce propos, avoir vu de précieuses parures appartenant à un maître de poste; son hôte les lui présenta comme des souvenirs datant du règne d'Olaf (x[e] siècle).

Je renonce à prolonger la description de tous ces colifichets, pour lesquels bien des dames françaises feraient le voyage de Norwège, car j'estime qu'il faut marcher de l'avant si nous voulons atteindre le but de notre voyage. Consolez-vous en pensant que vous verrez une partie de ces choses dans les galeries de l'exposition universelle, en voie de construction; M. Hammer, joaillier à Bergen, a l'intention d'y envoyer des échantillons de toutes ses merveilles (1).

Ce qu'on ne transportera jamais dans les jardins du Champ de Mars et du Trocadéro, ce sont les glaciers immenses de la Folgefond (2), les cataractes bouillonnantes du Lotefos, de l'Espelandsfos, les rochers de l'Oxen (3), les fields déserts du Simodal, où broute le renne sauvage, les lacs supérieurs du Hardanger-Vidda, où l'aigle

(1) Ce projet de M. Hammer a été mis à exécution. Nous avons remarqué ses vitrines au Champ de Mars et nous l'y avons vu en personne. Depuis, ce commerçant a vendu sa belle collection d'objets anciens, croyons-nous. L. D.

(2) La Folgefond est un champ de neige de 55 à 65 kilomètres de longueur sur 11 à 12 kilomètres de largeur, couvrant un plateau sis à 1 000 ou 1 500 mètres au-dessus de la mer. Plusieurs glaciers, entre autres « le Buarbræ », se rattachent à ce névé.

(3) Les cascades dont il est ici question sont sises au sud d'Odde. De ce village, il faut au moins six heures de voiture pour aller les visiter; mais cette excursion est de celles qu'un touriste ne doit pas manquer. La route qui y conduit côtoie le lac de Sandven, passe à travers des éboulis grandioses, s'engage dans le défilé du Grœnsdal, et aboutit à un véritable carrefour de torrents, qui tombent en mugissant et inondent littéralement le chemin.

Odde possède d'immenses hôtels, merveilleusement agencés, bondés de monde en été et dont les dépendances constituent à peu près tout le village. En suivant toujours la route des chutes, on pourrait gagner le Thélémarken, dont on est proche, traverser le Bratsberg et atteindre le sud de la presqu'île scandinave.

Quant à la masse énorme des rochers de l'Oxen, elle forme un promontoire imposant

pêche la truite saumonée, et ces hauts plateaux dont la maigre végétation fournit à peine l'alimentation d'innombrables tribus de « lemmings ».

Ce lemming, ou rat voyageur (le *mus lemmus* de Linné), est un petit animal qu'on ne trouve guère qu'en Norwège. Long de dix centimètres environ, ce rongeur au pelage blanc, jaune et noir, assez semblable à celui du cochon d'Inde, se nourrit de bulbes, de racines et de graminées. Le renne le chasse à la piste, en suivant ses excréments, qui forment sur la neige une couche épaisse de plusieurs centimètres : il le guette, le tue d'un coup de sabot au moment où il sort de sa retraite, enfin, lui ouvre l'estomac et se nourrit des matières alimentaires qu'il y trouve renfermées. Ces lemmings vivent par troupes et pullulent rapidement.

Quand la tribu devient trop nombreuse pour que tous ses membres puissent trouver à subsister dans un même endroit, elle se fractionne, et les émigrants se mettent en marche, en suivant une route rigoureusement droite, dont ils ne dévient que pour éviter un obstacle insurmontable. Si un fiord leur barre le chemin, ils le passent à la nage et l'on a vu de ces petites bêtes traverser des bras de mer larges de six kilomètres. Ces faits étranges sont bien connus des habitants du Nordland ; je puis vous en donner la preuve que voici : le poète Regnard, qui fit au XVIIe siècle le voyage de Laponie, parle longuement des mœurs de ces animaux. « Ils servent de nourriture, ajoute-t-il, aux carnassiers les plus divers, tels que brochets et renards. »

Je vous tiens quitte de notre excursion au Buarbræ, faite sous une pluie..... norwégienne, de nos longues pérégrinations à bord du « Vikingen » et du « Hardangeren », sur tous les fiords de la région, depuis Odde jusqu'à Ulvick ; je passe sous silence le récit de la violente tempête que nous eûmes à subir sur le Sœrfiord, et d'un bond je vous ramène à travers l'espace (grâce à la baguette magique de quelque génie bienfaisant, ennemi des gnômes grimaçants qui hantent encore ces montagnes), à Vossevangen, d'où nous sommes partis.

Nous voici maintenant sur la route que prenait l'autre jour la

qui s'avance dans l'Utnefiord et sépare le Gravenfiord de l'Eidfiord. On passe à leur pied pour aller, par mer, d'Eide à Ulvik, puisqu'ils sont sis entre Odde et Eide, mais au sud et plus près de ce même port.

caravane anglaise « des 46! » Après avoir gaiement défilé pendant près de dix heures, dans des vallées étroites, séparées par des marais, des lacs, de grandes prairies où le foin coupé sèche, comme il peut, sur de longues barrières établies pour la circonstance, nous nous engageons dans le Nærœdal, afin d'atteindre la haute station dite: Staleims-Hôtel.

Il était sept heures, le jour baissait rapidement, lorsque nous arri-



HARDINGERFIORD

vâmes au pied de la dernière côte qu'il nous fallait gravir pour gagner notre souper; l'air était frais, le brouillard commençait à s'élever au-dessus du torrent, le thermomètre centigrade ne devait guère accuser plus de 10 à 11 degrés au-dessus de 0.

En passant devant un pauvre chalet, nous vîmes un paysan sortant de son étable et se dirigeant vers un autre réduit aux fenêtres éclairées; il était suivi par un enfant de sept à huit ans, blond comme un Albinos et nu comme « un petit saint Jean ». Le bambin, très étonné sans doute de nous voir passer à une heure aussi tardive

devant la porte du domicile paternel, s'arrêta court et suivit du regard nos fuyants équipages.

Au même instant deux autres marmots, plus jeunes que le premier, mais aussi blonds que lui, hauts comme une paire de bottes, pieds nus, vêtus d'un pantalon de cuir et couverts de haillons, s'élancèrent avec l'agilité de faons sauvages à notre poursuite.

Ils nous dépassèrent en un instant et ouvrirent la barrière placée en travers de la route (1) sachant bien qu'une pièce de 5 ou 10 œres les dédommagerait de leur peine.

Cependant leur frère aîné, cloué sur place par un sentiment de pudeur naturelle, les regardait d'un air navré.

Il semblait d'ailleurs aussi à son aise dans son léger appareil qu'un jeune ours blanc sur son iceberg; mais ce qui le contrariait visiblement, c'était d'avoir manqué son aubaine.

— Que fait donc ce jeune indigène? demandâmes-nous, tous deux à la fois, aux moutards cramponnés aux dossiers de nos karriols.

— Il va se coucher! répondit simplement mon jeune « kydsgute ».

— Allons, tant mieux pour lui, pensai-je en frissonnant, mais pourvu que cette tenue primitive ne soit pas obligatoire à l'hôtel de Stalheim!

(1) Sur les routes secondaires de Norwège, ces barrières se rencontrent aussi fréquemment que dans les sentiers des Alpes. Elles sont apposées pour empêcher les animaux laissés en liberté de s'écarter par trop du « gaard ».

CHAPITRE XV

STALHEIMS-HOTEL — LE NÆRŒDAL APRÈS LA PLUIE — LE NÆRŒFIORD LÆRDAL SŒREN — LE JOSTEDALSBRÆ — EN ROUTE POUR KRISTIANIA — L'ÉGLISE DE BORGUND — UNE LEÇON DE RUNIQUE.

De toutes les stations rencontrées sur notre route, au cours de ce long voyage en Norwège, celle de Stalheim est sans contredit la mieux située au point de vue pittoresque. Imaginez-vous un roc escarpé de 342 mètres, se dressant au fond d'une vallée de 9 kilomètres de long, encaissée entre deux murailles élevées de 250 mètres; au fond de cette large gorge serpente un torrent, formé par les eaux abondantes de deux ruisseaux qui tombent en cascades, à droite et à gauche du nid d'aigle nommé Stalheims-Hôtel.

Si vous avancez de trente ou quarante pas en dehors de la porte du chalet-station, vous vous trouvez suspendu au-dessus de l'abîme; à gauche et au-dessous de vous se déroulent seize énormes lacets qui permettent aux voitures de descendre sur les bords de la rivière, pour atteindre la route basse de Gudvangen.

En avant se dresse la masse énorme du Jordalsnut, cône gigantesque, à la cime arrondie, haut de 1 100 mètres. Dans le lointain, vous distinguez le Kilefos, une des plus grandes cascades d'Europe (chute de 560 mètres).

La station, nouvellement reconstruite sur un plan bien conçu, regarde ce paysage grandiose, et des vérandas munies de sièges, de tables, de longues-vues, sont disposées à proximité des chambres destinées aux voyageurs. Ne me demandez pas la nationalité du nouveau propriétaire de cet établissement « very confortable », je serais obligé, vous le pensez bien, de vous répondre : « *O yes! English indeed* (1) ! »

(1) Traduction libre : « Parbleu ! mais il est Anglais ! »

Après avoir passé la nuit et la matinée à Stalheim, nous donnâmes l'ordre à notre « kydsgute » de descendre sur Gudvangen, nous réservant de le suivre à pied à cause de la rapidité excessive de la pente et des nombreux tournants de la route. A peine nos préparatifs de voyage étaient-ils achevés, le ciel brusquement voilé de gros nuages se mit à fondre en eau. La descente fut horrible ; les rochers ruisselants avaient l'air de pleurer sur notre sort, et, trempés comme des plongeurs nouvellement sortis des profondeurs de la mer, nous nous faisions pitié l'un à l'autre en nous regardant.

Enfin, nous pûmes prendre place dans nos véhicules découverts, mais ce fut pour suivre une route défoncée, et coupée sur plus d'un point par des torrents « de circonstance ». Nous apprîmes, de voyageurs attardés et navrés, que depuis cinq jours les cataractes du ciel étaient ouvertes sur le Nærœdal.

Que voulez-vous ?... Lorsqu'on entreprend un long voyage, il faut emporter avec son petit bagage une forte provision de philosophie, de patience, et méditer souvent cette pensée pleine d'à-propos: « Il est impossible, aussi bien à l'étranger qu'en France, de nager sans cesse... dans le bonheur ! » avec cela, comme disent les marins, « on est toujours paré ! »

Vous pouvez m'en croire, il nous fallut puiser ce jour-là dans notre réserve, afin de gagner sans mauvaise humeur l'hôtel Holsen.

Et la pluie tombait toujours ! Et les cascades roulaient, en guise de bouillons d'écume, des torrents de boue mêlée de quartiers de rochers arrachés à la montagne par les grosses eaux.

D'en bas, nous voyons ces petites avalanches rebondir de roc en roc ; leurs débris solides éclataient comme des obus en tombant sur les blocs de granit, et les malheureux bestiaux, livrés à eux-mêmes dans la montagne, cherchaient précipitamment un abri naturel capable de les garantir des projectiles dont ils étaient criblés.

Enfin, « le déluge d'en haut » prit fin, et nous pûmes gagner sans trop de « misère » le pont du *Fjalir,* qui chauffait au bout de l'estaceda de Gudvangen en attendant l'heure du départ.

Il faut environ trois heures pour se rendre, par eau, de cette station à Lærdalsœren, mais le temps passe vite à bord, car les yeux sont occupés sans cesse par un magnifique spectacle.

Le Nærœfiord n'est, comme vous le devinez, que la suite du Nærœdal ; les murailles de rochers suivies depuis Stalheim se pro-

longent dans la mer; mais ici, la vallée, large tout au plus de 100 mètres par endroits, disparaît sous la nappe liquide, des sommets neigeux se dressent au-dessus de ces remparts naturels, et les torrents se jettent directement dans les flots, de hauteurs diverses variant de 300 à 1 000 mètres. On se croirait dans un cra-



GUDVANGEN

tère éteint et inondé, sur ce fiord dont les eaux ne réfléchissent jamais les rayons du soleil, même au solstice d'été.

Tandis que notre steamer filait au fond de ce gouffre, ses parois semblaient s'avancer l'une vers l'autre pour l'écraser; cependant, nous nous amusions à dénombrer les cascades visibles de notre passerelle; nous en comptâmes trente-deux. Il est vrai de dire qu'elles étaient ce jour-là plus belles et plus nombreuses que jamias,

en raison des pluies torrentielles dont nous nous étions plaints si injustement le matin.

Vous voyez bien, le proverbe a raison de l'affirmer : « *A quelque chose malheur est bon!* » Décidément « la sagesse des nations est rarement en défaut! »

Lærdalsœren est un grand village de 800 habitants, bâti à l'embouchure de la Læra, petite rivière tributaire du Sognefiord.

Ce bras de mer dont nous venons de sillonner les flots est fréquenté par les monstres marins; nous y avons fait la rencontre d'une baleine franche. On distingue aisément ce mammifère du rorqual (ou fausse baleine) à la simple courbure de son dos dépourvu de nageoires. De loin en loin, nous voyions des colonnes d'eau mêlée de vapeur sortir de ses évents, et ces jets liquides nous servaient de jalons pour déterminèr la route qu'il suivait.

Autour de Lædalsœren, le paysage est triste et sévère, il n'offre rien d'attrayant au voyageur, cependant les excursionnistes sont nombreux dans les hôtels de cette station; elle doit, comme Eide sur le Hardangerfiord, cette faveur extraordinaire à sa situation géographique fort importante.

Ici s'arrêtent les paquebots, ici descendent les voyageurs se rendant par voie de terre de Kristiania à Bergen, à travers le Valders et la montagne; c'est d'ici, enfin, que partent le plus souvent les touristes explorateurs, ou coureurs de glaciers. Les alpinistes peuvent s'amuser, dans cette contrée qui possède entre autres merveilles *le plus grand névé d'Europe*.

Le Jostedalsbræ est là tout près, avec son champ de cristal de 1200 kilomètres carrés, balafré de crevasses béantes aux reflets d'azur; comment ne pas se laisser tenter?

Les amateurs de pêche ou de sport nautique peuvent également prendre ici leurs ébats. Le Sognefiord étale devant eux son bassin de 170 kilomètres de longueur sur 6 kilomètres de largeur et ses abîmes de 1200 mètres!

Bref, il y a pour tous les goûts!

Le nôtre serait bien d'essayer de toutes ces distractions charmantes, mais le temps passe, et la raison nous dicte un itinéraire plus rapide.

Il s'agit de regagner Kristiania, pour prendre ensuite la route de France, en suivant le chemin des écoliers.

Déjà, à Gudvangen, nous avons trouvé un entrepreneur de transports intelligent; cet homme habile n'a pas hésité à venir au-devant de touristes inconnus pour leur offrir ses services.

Bien lui en a pris, nous avons fait affaire, car ses prix sont modérés; moyennant 105 krœnes (150 fr. en chiffre rond), il s'engage à nous faire franchir, en trois jours, dans une bonne calèche à deux chevaux, les 234 kilomètres compris entre Lærdalsœren et Odnæs, petite localité assise sur les bords du Randsfiord.

Nous avons trouvé un compagnon de route fort aimable et bien élevé; le prix de nos places ne dépassera donc pas celui de la diligence. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes!

La route royale que nous suivons traverse d'abord une large vallée aux champs cultivés, arrosée par les eaux claires et sautillantes de la Læra. De loin en loin, nous voyons dans le torrent de longues barrières formées de treillages en fil de fer, inclinées l'une vers l'autre sous un angle aigu; le fond de ce cul-de-sac est terminé par une sorte de mue ronde, faite de barreaux de fer, dans laquelle le saumon pénètre fatalement par une sorte d'entonnoir. Quand ces *nageurs de la montagne* se sont engagés dans cette large nasse, ils sont irrévocablement perdus : toute évasion est impossible, c'est la mort assurée.

Le gentleman adjudicataire de la pêche enverra bientôt un de ses acolytes visiter ces prisons aquatiques, d'où les imprudents pensionnaires seront retirés pour faire connaissance intime avec le séchoir.

La Læra disparaît subitement dans une véritable ruelle ouverte dans le rocher, et la route, qui, jadis, remontait péniblement la pente du terrain, s'engage maintenant dans ce passage resserré pour atteindre sans à-coup les régions élevées d'où viennent les eaux de la rivière.

Ici, les ingénieurs judicieux se sont dit : « Nous ne pouvons faire mieux, en vue d'atténuer la fatigue des piétons et des bêtes de trait, que de suivre l'exemple de la nature, » et ils ont adopté son tracé.

Pour arriver à ce but, il leur a fallu entailler à coup de mine la masse de granit patiemment travaillée, depuis des siècles, par la Læra, élargir le lit de la rivière au profit de la chaussée, tout en maintenant celle-ci à un niveau plus élevé, qui la mit à l'abri des grandes crues.

Ce travail, merveilleusement compris, habilement exécuté, attire chaque jour, sur la tête de ses auteurs inconnus, les bénédictions des voyageurs dispensés de suivre les pentes du vieux chemin.

Nous voilà sortis de cette gorge étroite et sauvage, et nous touchons aux confins du Lærdal.

La vallée supérieure où nous entrons fut autrefois un grand lac; sur ses bords s'élevait l'église de Borgund. Chose étrange! ce monument, sorti de la main des hommes, a mieux résisté aux efforts du temps que le « vand » (1) aménagé par le Créateur.

Le témoin sept fois séculaire des changements survenus dans la contrée est encore là, debout sur son tertre entouré de murailles. Cet édifice bizarre, grande pagode de bois, semblable à celle de Gol, fut construit comme elle, sous le règne d'un Harald ou d'un Sigur, pour abriter les premiers Vikings convertis à la foi chrétienne.

Au-dessus de sa nef principale et de ses absides enveloppées d'une sorte de cloître aux petites arcatures cintrées, s'élève un véritable jeu de toitures inégales, aux pentes rapides couvertes de lamelles de bois disposées en écailles de poisson.

Une série de campaniles carrés et superposés, aux formes élancées, couronnent cette étrange construction. De grandes têtes de dragons en bois découpé, semblables à celles qui décoraient la proue des barques normandes, se dressent à chaque extrémité des faîtages supérieurs. Les plus élevées sont reliées entre elles par une planche de sapin ajourée formant crête.

Sous un narthex (2) de forme originale s'ouvre le portail de l'église, fait de madriers habilement sculptés et noircis par le temps. Le motif principal de cette ornementation est toujours l'antique dragon national, dont les replis interminables forment des entrelacs confus et fleuris.

La porte, ornée d'un heurtoir boulonné sur une rosace de fer ciselé, est couverte d'inscriptions runiques (3), de monogrammes, de signes mystérieux auxquels la croix est fréquemment associée.

Vous serait-il agréable, cher ami, d'entendre de ma bouche les

(1) En norwégien, « vand et vatn » signifie : eau, lac, tandis que « vang » veut dire pâturage.

(2) Le narthex est une sorte d'auvent disposé à l'entrée de certaines églises du moyen âge.

(3) Il paraît qu'une de ces inscriptions doit se lire et se traduire ainsi : « *Thorir raist runar Thissar than Olau misso.* Thorer a écrit ces runes à la foire de Saint-Olaf. »

explications d'un savant professeur sur cette écriture runique aussi facile à lire que les hiéroglyphes de l'obélisque des Pharaons, élevé à Paris, sur la place de la Concorde ?

Tout le monde n'a pas le talent de notre érudit collègue M. Baillet (1), et l'on peut *encore* avouer sans honte qu'on ne sait pas déchiffrer les grimoires des vieux peuples scandinaves. Dans cinquante ans... si



ÉGLISE DE BORGUND

le monde est monde.... si la France conserve ses lycées de jeunes filles et ses programmes scolaires merveilleusement appropriés « *que l'Europe lui envie* », il n'en sera plus ainsi, « on aura changé tout cela », comme disait Molière. Alors, les gardeuses de dindons, institutrices brevetées s. g. d. g., mais sans position, s'écrieront en lisant ces lignes : « Fallait-il qu'ils fussent nuls dans ce temps-là, nos ancêtres, pour ne savoir pas seulement lire le runique ! Évidemment, cet auteur écrivait pour des Béotiens ! »

(1) Notre compatriote M. Baillet, un des égyptologues les plus distingués de France, a publié dans les mémoires des sociétés scientifiques d'Orléans, une série de travaux fort remarqués depuis dans le monde savant.



LŒRDALSŒREN (p. 147)

11

En attendant, j'ai été fort heureux d'apprendre que les runes, caractères roides et barbares à nos yeux, étaient employés par les Danois, les Suédois, les Norwégiens et les Allemands du Nord pour exprimer aux uns et dissimuler aux autres leur pensée !

On n'est pas d'accord sur les origines de cette écriture : certains philologues pensent qu'elle aurait été inventée vers le IXe siècle de notre ère; d'autres en font remonter l'usage aux siècles antérieurs à l'ère chrétienne. Il s'est trouvé des chercheurs pour avancer que les seize lettres de cet alphabet pouvaient... être considérées « comme des articles d'importation phénicienne » (ne suis-je pas *moderne* dans mes expressions ?). Quelques-unes seulement ressemblent aux lettres romaines, les autres affectent la forme de caractères grecs, de signes cabalistiques et surtout d'hameçons simples et doubles.

« Rien d'étonnant dès lors, me direz-vous, que cette écriture soit devenue celle d'un peuple pêcheur ! » C'est vrai; mais faisons trêve aux plaisanteries d'un goût douteux et « revenons à nos moutons ».

Si les savants sont mal renseignés sur l'acte de naissance des runes, ils possèdent du moins des renseignements précis permettant de dater du XVIIe siècle celui de leur décès.

Les monuments gravés, les calendriers de bois longtemps conservés dans les familles, portent des dates diverses; j'ai vu un de ces instruments au musée du Nord, de Stockholm, sur lequel on lit le millésime de 1653.

Un docteur très autorisé m'a affirmé qu'à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle, le Champollion scandinave, qui s'était scientifiquement occupé de la méthode runique, avait pris ses premières leçons d'un vieux paysan faisant encore personnellement usage de cette écriture. L'heure était venue de recueillir le précieux enseignement du dernier survivant des scripteurs de runes, car il avait déjà un pied dans la tombe.

Demain, en passant à Grindaheim, nous trouverons devant l'église une grande plaque de schiste ardoisier couverte de dessins confus et tourmentés, dont la tranche nous fournira un texte runique fort ancien et bien authentique.

Pour le moment, il est grand temps de fermer la parenthèse et d'achever la visite de l'église de Borgund; mon ami Lucien s'impatiente, et tout en riant, déclare insoutenable de voyager avec un

archéologue, dans un pays qui a respecté quelques souvenirs de son passé.

Je reconnais qu'il doit avoir raison.

Tout en regagnant la voiture, laissez-moi vous montrer là-bas, entre la vieille église sans fenêtres et le temple moderne aux grandes baies vitrées, une antique pyramide de bois carrée, couverte d'un toit à deux rampants; ce monument bizarre tient à la fois du pylône et du chalet, ce n'est autre chose que le vieux clocher du XIIe siècle, et, si vous refusiez de me croire sur parole, je vous dirais que les deux cloches de bronze mises en branle, chaque « Sœndag », pour appeler à l'office les fidèles attardés dans la montagne, y occupent encore leur place primitive : l'argument me paraît sans réplique !

Spécimen d'inscription runique.

CHAPITRE XVI

LA MOISSON EN NORWÈGE — UN CHAPITRE POUR LA « MAISON RUSTIQUE » LA RÉGION DES FIELDS — COMMENT ON DESCEND DE NYSTUEN — UN PHÉNOMÈNE INEXPLIQUÉ — LE KVAMSKLEVEN — FAGERNÆS

Nous voici à Hæg et nous montons toujours; de chaque côté de la route s'étendent de grands champs cultivés, dans lesquels de rares paysans font la récolte.

Nous sommes le 3 septembre, et c'est tout au plus si l'orge qui tombe sous les faux courtes et étroites des moissonneurs est arrivée à parfaite maturité. Bientôt le soleil n'aura plus assez de chaleur pour achever son œuvre; le cultivateur norwégien le sait bien, aussi prend-il des précautions inconnues de nos fermiers beaucerons et solognots. Il plante dans son champ de solides piquets de sapin, ou dispose de longues barrières, dont les traverses verticales et horizontales sont reliées entre elles par des branches flexibles de bouleau.

Les graminées sont entassées par brassées sur ces supports; de cette manière, la pluie ne pourra les détériorer entièrement, et le courant d'air assurera leur dessiccation rapide (1).

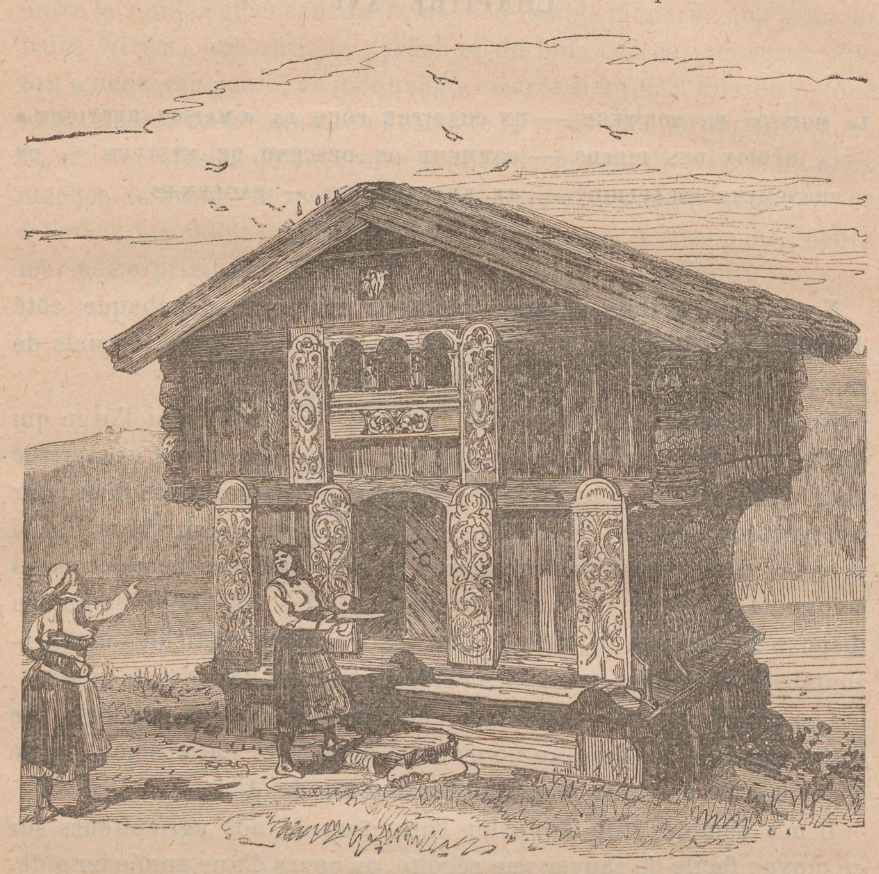
Il m'a semblé utile d'appeler l'attention de nos agriculteurs sur ce moyen facile de sauver une récolte, au cours d'une année humide. Je crois, en effet, qu'en Beauce par exemple, où le bois fait défaut, il serait aisé d'établir temporairement et à peu de frais des lignes de fil de fer galvanisé, susceptibles de remplacer ces barrières trop

(1) Certaines provinces de France, comme la Normandie, emploient ce système, auquel les Suisses ont également recours. Ce procédé *normand* aurait-il été importé par les Vikings, compagnons d'armes de Rollon, premier duc de Normandie? C'est ce que je ne suis pas en mesure d'affirmer. Toujours est-il qu'il y a là un rapprochement curieux à faire.

De leur côté, les Norwégiens actuels ont conservé des coutumes, des bijoux, des dessins qui rappellent l'Orient, et l'on sait que ce pays fut le berceau des *envahisseurs* du pays des Finnois et des Lapons.

coûteuses. Ce matériel inusable pourrait d'ailleurs servir à d'autres usages dans la ferme, et tiendrait peu de place dans un grenier, pendant l'année.

Puisque j'en suis au chapitre des recettes utiles pour les habitants



GARDE-MANGER NORWÉGIEN DE BREDLAND DANS LE THÉLEMARKEN

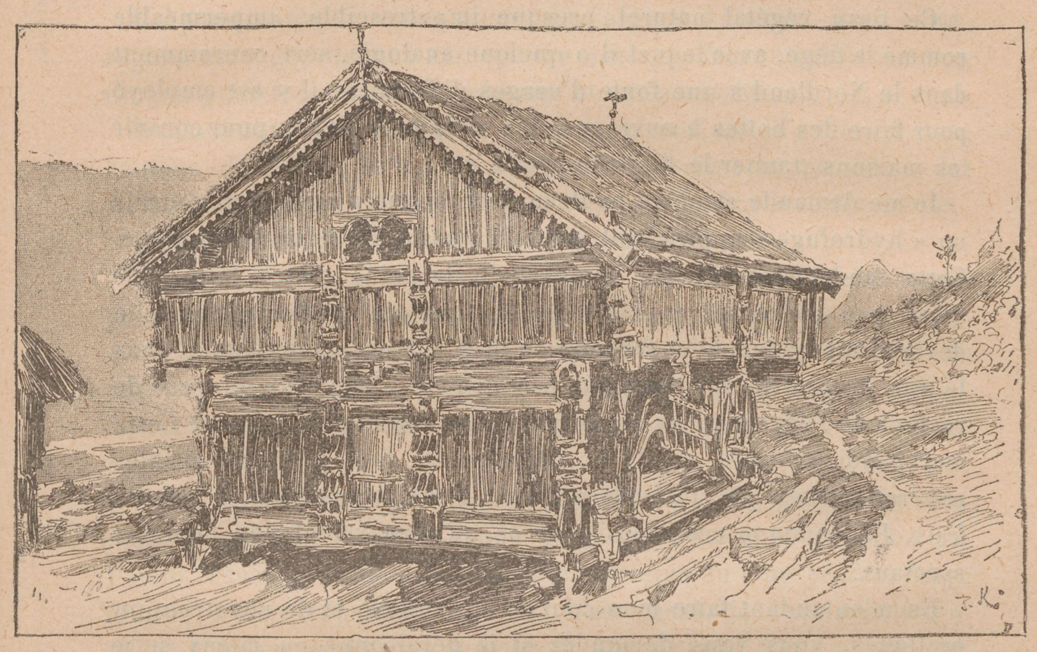
de la campagne, je vais leur en fournir une seconde qu'ils expérimenteront, s'ils la jugent avantageuse.

Pardonnez-moi cette nouvelle digression au nom de la vieille et respectable méthode :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Vous avez maintes fois remarqué comme moi, dans les habitations solognotes, trop souvent bâties en briques spongieuses sur un sol humide, ce que les paysans appellent, dans leur patois imagé, *des rendures*.

L'eau absorbée par les premières assises, dans lesquelles la pierre de taille a été supprimée pour raison d'économie, monte lentement mais sûrement, en vertu des lois de capillarité; l'humidité envahit petit à petit le dessous de la fenêtre, puis les rangs de briques



GRENIER A FOURRAGES DANS LE THÉLEMARKEN

supérieurs ; en peu de temps, elle gagne la hauteur d'un homme A l'intérieur du logis, les murs deviennent verdissants, les plâtres. tombent, il faut éloigner du mur les lits et les meubles, de peur que la moisissure ne les attaque et finisse par les détruire.

Cependant, on couche encore dans ce réduit, véritable sanctuaire de la fièvre, cent fois plus humide que « la fameuse paille des cachots », il le faut bien, n'est-ce pas?... Comment échapper à cet ennemi terrible : l'humidité? On a tout essayé contre lui, sans succès; chacun sait cela. Ceux-ci ont mis du ciment, ceux-là du bitume, entre les assises de briques, c'est sans doute « *une bonne invention* » mais « *trop chère!* »

Eh bien! voici comment le paysan scandinave s'y prend pour obvier, sans frais, à cet inconvénient, quand il édifie une maison de briques, ce qui est fort rare. Au cours de la construction, il étend

simplement au-dessus de la sixième ou septième assise de son habitation et dans toute l'épaisseur du mur, une couche d'*écorce de bouleau* qu'il laisse légèrement déborder au dehors, puis il achève sa bâtisse comme si de rien n'était.

Ce tissu végétal naturel presque imputrescible, imperméable comme le liège, avec lequel il a quelque analogie, sert couramment dans le Nordland à une foule d'usages différents ; il y est employé pour faire des boîtes à ouvrages, des récipients divers, pour couvrir les maisons, tanner le filets de pêche, etc.

Je me demande si notre bouleau de Sologne ne pourrait fournir un « hydrofuge » approchant, pour la qualité, de celui de Norwège. Cette étude vaudrait, me semble-t-il, la peine d'être faite; elle serait peu onéreuse, et si les résultats en étaient favorables, elle deviendrait évidemment féconde en précieux avantages. Enfin, dans le cas contraire, n'y aurait-il pas lieu de s'enquérir du prix de revient de l'écorce russe ou norwégienne rendue en France? Cette marchandise légère, facile à empaqueter, fort peu susceptible, pourrait arriver jusqu'à nous par voie d'eau, et, partant, à peu de frais. J'abandonne ces idées pour ce qu'elles valent aux hommes spéciaux.

En m'entendant faire mon cours d'agriculture et de construction pratiques, vous vous demandez si je déraisonne ou mieux si je crois écrire un chapitre pour la « Maison rustique ». Point du tout, je sais fort bien que nous sommes en voiture; nos chevaux traversent une route difficile et nous touchons à la station de Maristuen, où les pauvres bêtes vont se reposer un instant avant de gagner la région des *fields*.

Ce refuge de Maristuen est, paraît-il, un ancien hospice fondé vers 1300; un chalet spacieux et élégant vient d'être construit sur la gauche de la route, il est entouré d'un jardinet soigné, au milieu duquel un petit jet d'eau fait entendre son murmure. On est tout surpris de trouver un pareil raffinement de civilisation, près d'une station absolument perdue dans cette solitude, à la hauteur de 780 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Pour aller de Maristuen à Nystuen, le voyageur traverse d'abord un bois de bouleaux, puis la haute vallée dite Smeddal. Toute cette région a un caractère étrange et mélancolique; nulle part, à la ronde, les yeux ne rencontrent de chalets ni de champs cultivés. A

gauche, quelques hauts sommets élèvent leurs cimes nues et arrondies, enluminées par les feux du soleil couchant. A droite, dans la lande, un troupeau de vaches gagne lentement le sæter à demi ruiné qui va lui servir d'abri, car déjà la nuit descend.

Un pâtre, unique représentant de l'espèce humaine dans cette région sauvage, debout sur un roc escarpé, fait entendre un cri rauque pour rassembler ses chèvres et ses moutons.

Nous venons d'atteindre le point culminant de la route, à une hauteur de **1004** mètres et nous entrons dans la province de Kristiania, si je m'en rapporte à la colonne élevée sur notre droite, pour indiquer l'extrême limite du diocèse de Bergen.

Il fait nuit noire et la pluie commence à tomber; nous chantons, pour nous réveiller, quelques refrains du pays; notre cocher, ravi de ce concert inattendu, qui rompt pour lui la monotonie du voyage, nous demande, comme une grâce et avec un respect infini, de lui faire entendre *notre nouveau chant national : En revenant de la Revue* (sic)!

Vous ne vous attendiez pas à cet incident?... Eh bien! moi non plus, et pourtant je savais à quel point cette marche, triomphe de Paulus, cause première de la fortune politique du *brav' général Boulanger*, s'était répandue au loin. L'an passé, je l'avais entendu siffler à Liège, à Anvers, à Delft, à Amsterdam. Cette année, on nous en avait régalé à Kristiania, à Trondhjem, à Hammerfest, au bout du monde, enfin! Et voici qu'on nous demandait maintenant de l'apprendre aux échos de Fillefield!... C'était le comble de la vulgarisation.

Que ne ferait-on pour se donner du cœur, au soir d'une fatigante journée de voiture, perdu dans le désert des hauts plateaux, sous une pluie froide et diluvienne?... En nous parlant de cet air populaire, notre automédon avait fait naître, sans s'en douter, un mirage devant nos yeux. Nous nous trouvions, tout à coup, sous les arbres des Champs-Élysées; des bandes de gavroches passaient en hurlant à tue-tête, les tambours battaient, les clairons sonnaient, les Parisiens couverts de sueur et de poussière revenaient en foule de Longchamps... Nous étions bien loin de Nystuen et nous oubliions le mauvais temps. Bref, voilà comment, sans aborder la politique, nous en arrivâmes, par entraînement, à *voir et complimenter l'armée française!*

Décidément, Numa Roumestan avait raison.

« Tout cela, c'est une affaire de latitude! »

Nystuen est un « fildstue » ou refuge de montagne; c'est en même temps une *station fixe* subventionnée par l'État. Ses grands bâtiments sont orientés de l'ouest à l'est, pour tenir tête aux vents qui soufflent en tempête dans ces régions élevées (992 mètres) pendant les longs mois d'hiver. Dans ce Saint-Bernard laïque, le voyageur égaré dans la montagne, épuisé de fatigue, attardé par les tourbillons de neige, peut espérer trouver le feu, les aliments et le lit dont il a un pressant besoin.

Cette grande auberge, bien située, à la jonction des routes du Valders et du Jotunheim, rend tous les ans d'inappréciables services.

Nous sommes heureux, nous simples touristes livrés à la merci d'un hôtelier sans concurrent, d'y trouver pour un prix très modéré une table bien servie, une chambre proprette et une écurie pour nos chevaux fatigués. Mais il ne suffit pas d'arriver à Nystuen, il faut en descendre, et c'est là une opération aussi périlleuse que désagréable, à laquelle nous dûmes forcément nous livrer le lendemain.

Il pleuvait à torrent lorsque nous nous levâmes; pouvions-nous bien nous plaindre des procédés de la nature à notre égard? Nous étions entrés, la veille, dans le domaine des nuages; ceux-ci, trop pesants, éprouvaient le besoin d'une condensation rapide et partant abondante, ils étaient dans leur droit.

De grosses masses grises ou noires, semblables à des brassées d'ouate plus ou moins sale roulaient, les unes sur les autres, poussées par le vent, et venaient s'accrocher aux flancs de la montagne. De temps en temps, cet épais matelas s'ouvrait et nous apercevions à travers ses déchirures la vallée verdoyante, le lac bleu inondé de lumière; puis, d'autres masses grises descendaient précipitamment pour boucher le trou qui venait de se former, et de nouvelles rafales s'interposaient entre nous et la « terre promise! »

Plus heureux que Moïse, nous pûmes pénétrer dans cette contrée réchauffée par les feux du soleil, mais ce ne fut pas sans peine. Notre cocher, descendu de son siège, arrêta ses chevaux, s'avança vers nous, le sourire aux lèvres, nous fit comprendre qu'il serait utile pour ses bêtes et prudent pour *ces messieurs* de mettre pied à terre.

L'observation nous parut justifiée par l'état de la route; nous

retrouvions là l'antique tracé des ingénieurs vikings, la ligne droite dans toute sa splendeur, avec ses ondulations accentuées ; une nouvelle édition des montagnes russes de Thorvik ! Nous descendîmes.

Notre homme nous remercia de cette bienveillance, et s'empressa de glisser un sabot de fer enchaîné sous l'une des roues de la calèche, puis il enroula les guides de ses deux chevaux autour de ses poignets, s'arc-bouta fortement en arrière, fit un appel de langue; aussitôt « Barkën » et « Brünën » se mirent en devoir de glisser sur la pente rapide.

Les pauvres bêtes, presque assises sur le sol, se raidissaient sur leurs jambes de devant, retenant à plein collier la lourde voiture qui les poussait, et malgré cela, labouraient avec leurs sabots la terre détrempée. Leur maître les encourageait à la résistance par des paroles de consolation, et se laissait lui-même traîner comme une masse inerte, sillonnant la route avec les talons de ses grosses bottes.

Cet homme accroupi sous son caoutchouc noir, ruisselant d'eau, remorqué par la machine roulante, me faisait l'effet d'un aéronaute cramponné à l'ancre de son ballon presque dégonflé, dont la tempête lui dispute la possession.

Après avoir tour à tour glissé et grimpé pendant plusieurs kilomètres dans ces conditions pénibles, notre attelage s'arrêta en face d'un abreuvoir où nos courageux petits chevaux burent à satiété, puis ils soufflèrent un instant, et lorsque leurs flancs haletants eurent repris leur mouvement régulier, notre cocher s'épongea le front, en souriant de l'air satisfait d'un homme qui vient d'achever une rude besogne ; il ouvrit la portière de sa calèche et nous invita à remonter.

En un temps de trot, nous nous trouvâmes en face Skogstad et bientôt après sur les rives du lac Vangsmyœsen. Nous étions descendus de plus de 400 mètres !

Nous sommes maintenant dans la « terre promise » ; voici à notre gauche le massif du Skogshorn, dont la cime se perd dans les nuages. Cette montagne est renommée pour un phénomène inexpliqué qui s'y produit, paraît-il, à des époques indéterminées. Ici, comme à Lyse sur le Lysefiord et à Trolgjœl sur le Jœrundfjord, on entend parfois une explosion formidable venant d'une cavité inaccessible

de la montagne; au moment où la détonation se produit, une longue traînée lumineuse apparaît; elle se propage parallèlement à la surface des eaux du fiord, puis s'éteint sans laisser aucune trace de son passage.

Nous voici à Grindaheim, où s'élevait jadis une antique église de bois semblable à celle de Borgund. Ce monument, condamné à disparaître, fut acheté en 1844 par le roi de Prusse et transporté à Riesengebirge, en Silésie.

En passant devant le temple de Vang, nous remarquons le monument runique dont je vous ai parlé dans une lettre précédente. Mon guide, l'inépuisable Bædeker, prend la peine de me traduire cet alignement de crochets mystérieux, chargé d'apprendre aux futurs habitants de cette contrée que « les enfants de Gose ont érigé cette pierre en mémoire de Gunar. » Qui donc, maintenant, au bord du lac, se souviendrait encore de ces Vikings morts depuis plus de huit siècles, si la science ne s'était chargée de rendre hommage à leur mémoire, en déchiffrant leurs noms ?

A force de trotter, nous atteignons le Kvamskleven, chemin creusé en corniche dans les parois rocheuses et humides du Hugakollen. De loin en loin, la route s'abrite sous un véritable hangar construit au profit du voyageur, sans cesse exposé à recevoir sur son chapeau ou dans son véhicule quelque bloc détaché de la montagne.

Cette perspective n'a rien de séduisant, mais comme ici-bas la Providence a pris soin de toujours rapprocher le remède du mal, sachez qu'à cinq kilomètres plus loin, demeure un des rares médecins de la contrée. Le disciple d'Esculape serait heureux de vous remettre, en cas de malheur, un bras, une jambe, voire même plusieurs côtes, si cela pouvait être agréable ou simplement utile.

N'allez pas croire que je tienne à vous impressionner quand même, « à vous faire le diable plus noir qu'il est, » loin de là; on en revient aisément, en somme, de cette excursion périlleuse, et puis, comme nous disait un voyageur philosophe : « Voyez-vous, messieurs, ici, comme partout, ne se font tuer que les gens qui le veulent bien ! » Parbleu ! la preuve en est, puisque je n'y suis pas mort, moi qui vous parle !... Il avait décidément raison, ce profond penseur.

Mais, dites-moi, il se fait tard; depuis longtemps déjà nous parcourons cette fertile vallée peuplée de fermes nombreuses, d'églises

coquettes. Voyez! les montagnes neigeuses du Vangsmjosen et du Jotunheim fuient bien loin derrière nous; dans la brume du soir apparaissent là-bas, au fond de la vallée, les sapins de Fagerlund; près de cet endroit, au dire de notre cocher, nous trouverons l'hôtel de Fagernæs. Oh! nous n'en avons pas pour longtemps maintenant, car la route descend, et nos petits chevaux sentent leur écurie. C'est, par ma foi, fort heureux, car la nuit étend rapidement ses voiles, et du torrent s'élève déjà le brouillard pénétrant qui va nous glacer jusqu'aux os. Courage! j'aperçois dans la masse sombre des grands bois une petite lumière scintillante comme une étoile dans un ciel sans lune. Quand nous aurons contourné ce rocher qui s'avance dans les eaux du lac, nous ne tarderons pas à faire notre entrée triomphale dans la grande cour de la station.

Nous sommes arrivés! Barkën et Brünën ne s'y trompent pas, allez! et les pauvres serviteurs, esclaves du devoir, passent sans hésiter devant la porte de leur écurie, d'où s'échappe un appétissante odeur de foin nouveau, pour nous arrêter devant les fenêtres éclairées du logis.

Bonsoir, cher ami, dormez à poings fermés, car demain nous vous réveillerons de bonne heure afin de gagner Odnæs, dans les grandes allures.

CHAPITRE XVII

UN CAUCHEMAR — DEUX MOTS DE MYTHOLOGIE SCANDINAVE — LE CLUB DES TOURISTES NORWÉGIENS — UN BEAU TYPE D'ASCENSIONNISTE

Je ne sais, cher ami, si vous avez mieux dormi que moi la nuit dernière, mais j'ai eu, pour ma part, dans ma chambrette aux cloisons de sapin jauni, un effroyable cauchemar. Je grimpais sans reprendre haleine dans la région sauvage du Jotunheim, j'escaladais malgré moi tour à tour le Galdhœpig et le Glittertind, je franchissais d'un bond les vallées, je marchais comme le vent sur les glaciers aux crevasses béantes, sans pouvoir m'arrêter. Une force irrésistible me poussait; j'avais beau demander grâce à la puissance inconnue qui me condamnait à ce supplice étrange, à peine assis, il me fallait repartir pour grimper encore; exténué, n'en pouvant plus, je tombai tout à coup, il me sembla que j'allais mourir.

Alors, un géant se dressa devant moi, il était beau et bien proportionné comme Hercule, ses yeux étaient pleins de flammes, ses doigts crispés arrachaient des blocs de rochers qu'il lançait comme des cailloux par de-là des monts, dans les vallées profondes, « Mortel audacieux, s'écria-t-il d'une voix tonnante, grande est ton imprudence de pénétrer ainsi dans notre royaume; par Tarbauta mon père, je jure que tu seras châtié de ta témérité (ce monstre possédait ses classiques)! » Tandis que je frissonnais sur mon rocher, je vis apparaître Thor, fils d'Odin, le dieu à la puissante massue, ceint « du baudrier de vaillance » et muni de ses « gants de fer ». Ce protecteur des hommes, accouru du Walhalla, séjour des héros, où il boit à long traits l'hydromel dans le crâne de ses ennemis, provoqua à son tour Loke (car c'est à l'époux d'Angerbode, au père du loup Fenris, d'Héla, déesse de la mort, et de Iormounganbour, le grand serpent, que j'avais affaire). Alors commença une lutte effroyable, dans laquelle Loke finit par succomber; mais, enchaîné sur le

rocher, des mains de son puissant adversaire, il s'agita longtemps encore comme un dragon blessé; sous lui, la terre tremblait, les



TYPES SUÉDOIS

montagnes chancelaient sur leurs assises de granit. Je gémissais à la pensée d'être englouti vivant dans les abîmes entr'ouverts sous mes pieds. Tout à coup, une épouvantable secousse ébranla le roc sur lequel j'étais cramponné, et je me sentis précipité dans le vide.

Cette chute me parut interminable ; au fond du gouffre où je tombais avec une vitesse vertigineuse, je crus enfin distinguer une masse noire et confuse, quelque chose comme un bloc sur lequel j'allais m'écraser. Alors, fermant les yeux, je fis mon sacrifice de la vie ; dans mon affolement, je poussai un dernier cri d'effroi et..... je me réveillai en sursaut.

Thor, Odin, Loke et Angerbode avaient disparu, mes membres intacts reposaient sur un matelas moelleux ne ressemblant en rien aux masses ignées sur lesquelles j'allais rebondir... Il était temps de revenir du pays des Géants !

Mais comment, me disais-je en reprenant mes sens, mon imagination vagabonde m'a-t-elle fait courir un pareil danger ? Je me souvins alors qu'en m'endormant, j'avais songé à cette région grandiose et mystérieuse dont les hardis Vikings n'approchaient qu'en tremblant. C'est le Jotunheim, en effet, que la mythologie scandinave avait affecté au séjour de l'Esprit du mal et des Géants, ennemis des dieux.

Longtemps, ce respect superstitieux et surtout les difficultés extrêmes que présentait cette nature tourmentée la mit à l'abri des incursions des mortels.

Si j'en crois les écrivains spéciaux, c'est en 1820 seulement que l'explorateur Keilhau se hasarda à pénétrer dans cette région inhospitalière, mais féerique, à laquelle il donna son premier nom de Jotunfieldene (montagne des Géants).

Depuis, nombre de voyageurs se sont précipités à sa suite, et, grâce à l'intelligente activité de la « Société des Touristes de la Norwège (1) », des ponts, des routes, des refuges y sont construits ; enfin des guides ont été dressés, tarifés, embrigadés, et maintenant les excursions dans le « Jotunheim » sont devenues sinon faciles, tout au moins possibles.

Il ne faut pas avoir une âme douée d'instincts bas et vulgaires pour se faire pionnier de la civilisation ou de la science et froidement exposer sa vie au profit de ceux qui viendront après soi.

(1) Le guide Bædeker recommande aux excursionnistes de se faire recevoir membres de ce club avant de commencer leur tournée ; la cotisation annuelle n'est que de 4 krœnes, et les avantages accordés aux membres de l'association, munis de leur insigne ou bouton, sont nombreux. La liste d'inscription est déposée dans beaucoup de stations, telles que : Kristiania, Bergen, Fagernæs, etc.

LE PORT DE STOCKHOLM, p. 178.

Je dis plus, il faut être foncièrement ambitieux, parfaitement original, entièrement désabusé ou profondément convaincu, pour passer maître dans un pareil métier.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer sur notre route un de ces hommes passionnés pour l'inconnu, soutenus par une volonté de fer et une patience surhumaine, disposés à tenter « l'impossible » pour prouver qu'il n'existe pas. Il m'a semblé que vous seriez heureux de faire sa connaissance et je vais, avec votre permission, vous le présenter.

M. Charles Hall naviguait, comme nous, à bord du *Jonas-Lie;* c'est sur l'Océan que nous avons passé quelques jours avec lui, et c'est à Svolvær qu'il nous a quittés.

Né en Danemark vers 1855, notre commensal était un homme blond, silencieux et correct: sa tenue parfaite, ses traits réguliers, sa moustache soignée et surtout ses manières distinguées, dénotaient un « parfait gentleman ». Sa physionomie douce, ordinairement impassible, parfois souriante, avait un charme étrange; on se sentait attiré vers lui. Était-il désabusé ou convaincu? Je ne saurais le dire, mais à coup sûr il ne paraissait ni original ni ambitieux. Notre compagnon de route était atteint d'une terrible infirmité; « un peu sourd », comme il le disait lui-même à voix basse, il s'excusait d'entendre difficilement les questions que nous lui adressions lentement et à haute voix dans l'oreille.

Son costume gris se composait d'un chapeau tyrolien, d'une blouse hongroise à plis, d'un pantalon large, de guêtres de drap ajustées sur de grosses chaussures à clous et tendues par une gourmette qui remplaçait le sous-pied de cuir insuffisant pour les courses de glaciers. Une cravate flottante, élégamment nouée, rachetait en quelque sorte le « négligé » de sa chemise de flanelle.

Une double chaîne, fixée à la boutonnière de son gilet, dissimulée sous les plis de sa blouse, retenait dans le gousset droit une montre d'or et dans celui de gauche un petit baromètre qu'il consultait souvent. Tandis que nous admirions le paysage étalé sous nos yeux, il interrogeait silencieusement, dans le salon, une grande carte collée sur toile, ou bien lisait un roman français nouvellement paru.

De temps à autre, nous le voyions monter sur le pont, gagner l'avant du navire, et entamer d'interminables conversations avec un

homme grand, maigre, solidement charpenté et vêtu comme un paysan. Ces deux passagers de classes différentes semblaient unis par les liens de l'amitié; ils s'entretenaient évidemment de questions bien graves, car ils ne riaient jamais, et leurs figures calmes laissaient en outre deviner une sérieuse préoccupation.

Chose étrange! le maître semblait prendre conseil de son domestique et recueillir avidement ses enseignements. De temps à autre, tous deux promenaient leur regard des îles environnantes au continent, et paraissaient sonder les nuages pour déterminer la hauteur des sommets dont ils connaissaient sûrement et par avance l'existence.

Nous sûmes bientôt que M. Hall, alpiniste intrépide, accompagné de son guide fidèle, était à la recherche d'un pic d'accès difficile, dont aucun être humain n'eût encore fait l'ascension.

Un soir, à l'heure du dîner, nous vîmes notre compagnon de route descendre lestement les degrés de l'escalier de l'entrepont; il avait l'air radieux d'un homme qui a quelque bonne nouvelle à communiquer, et ses yeux semblaient dire: « Comment ne m'interrogez-vous pas? »

Nous comprîmes tous ce muet langage, et, tandis qu'il prenait place sur la banquette de velours du salon, le duc, son voisin, se penchant vers lui, articula très haut cette demande :

— Eh bien! M. Hall, vous avez l'air ravi; que se passe-t-il donc?

Et lui, de répondre doucement, avec un fin sourire :

— J'ai trouvé ma montagne!

— Où donc?

— Là-bas! dans l'Est,... vous avez bien vu ce grand pic bleu?... Personne n'y est jamais monté!... Demain, j'aurai le regret de vous quitter à Svolvær; là, je prendrai un bateau, je gagnerai l'île de Molla, et je tenterai l'ascension de ce haut sommet!...

— Et combien de temps vous demandera cette excursion,... périlleuse si j'en juge à l'acuité de ce rocher énorme, qui se dresse comme une aiguille, à une hauteur de 1 200 à 1 500 mètres?

— Oh! cinq ou six jours,... *si Dieu le veut!*

Ce disant, il levait ses yeux vers le ciel d'un air mystique, tandis que son index montrait que c'était de *là haut* qu'il attendait le secours dont il aurait besoin.

— Ce sera dur, n'est-ce pas?...

— Peut-être! Aussi prendrai-je le temps nécessaire; je contournerai *le* montagne pendant trois ou quatre jours,... puis, d'accord avec mon guide, nous dirons : « C'est là qu'il faut monter, » et nous grimperons!

— Alors vous coucherez à la belle étoile?

— Oh! sans doute! mais *je* suis habitué.

— Vous emportez une tente, des vivres, des outils?...

— Oh! oui, j'ai mon piolet, mon sac, ma corde souple et légère, éprouvée par la commission du club alpin, mon biscuit, ma lanterne et mon plaid,... c'est tout ce qu'il faut.

— Mais... un seul guide, c'est bien peu pour vous venir en aide?...

— Oh!... moi aussi, je suis guide, et c'est assez!

Et le duc, se tournant vers nous, ajouta :

— M. Hall, messieurs, n'est pas le premier venu dans le club alpin norwégien; il a fait ses preuves; son nom figure à côté de celui des meilleurs excursionnistes de cette société; si mes souvenirs sont exacts, c'est lui qui, le premier, a fait l'ascension prodigieuse du Romsdalshorn; nous allons d'ailleurs le savoir, car je vais le lui demander, très nettement, et, se penchant de nouveau vers lui :

— N'est-ce pas vous, monsieur, qui, le premier, avez atteint le sommet du fameux Romsdalshorn?

Mon voisin, toujours souriant, tourna lentement la tête vers son interlocuteur et lui répondit à voix basse, sans se rendre compte de l'intérêt que tous les Latins portaient à cette conversation :

— Les *hommes* l'ont dit!... mais *non!* et, d'un geste de la main, il soulignait cette négation; puis, continuant d'un air réfléchi : « J'ai gravi cette montagne difficile... *avec mon guide;* nous avons mis trois jours pour atteindre sa cime... Ce fut une rude ascension... Mais quand j'arrivai sur ce sommet où je croyais parvenir le premier, je dis à mon guide : *Nous ne sommes pas les premiers!*

— A quoi reconnaissiez-vous qu'un être humain vous avait précédés sur cette hauteur presque inaccessible?

— Oh!... j'ai vu un caïrn (1), et j'ai dit : « Dieu aussi groupe les

(1) Pyramide de pierres brutes entassées de main d'homme. On en trouve très souvent sur les sommets de ces monuments primitifs; il en existe notamment au cap Nord et les visiteurs y ajoutent chacun leur pierre, en sorte que le caïrn grandit tous les ans jusqu'à ce qu'il soit renversé par la tempête.

pierres,... mais pas comme ça ! .. Un homme est venu là ! » Et nous sommes descendus, et *ils* ont dit : « C'est la première fois qu'on a grimpé là-haut, » mais j'ai répondu : « Non, d'autres *avaient monté* avant nous ! » et nous avons cherché une autre montagne ! »

En entendant cette explication concise, à laquelle j'ai cru devoir laisser la forme légèrement incorrecte qui lui donne son véritable cachet, nous nous sentîmes émus. Il nous semblait entendre un récit biblique, et nous ne savions ce que nous devions le plus admirer, de la noble simplicité du narrateur, de la froide intrépidité du touriste, de la foi du chrétien où de la loyauté du gentilhomme, qui avait respecté comme un temple le monument élevé par son prédécesseur inconnu, en commémoration d'une victoire remportée sur la nature, et maintenant oubliée.

Voilà un type, si je ne m'abuse, et ce portrait méritait bien d'être tracé.

A Svolvær, M. Hall quitta notre bord, comme il l'avait dit, mais en nous laissant la promesse formelle de nous faire connaître le résultat de sa dangereuse entreprise.

A notre retour du cap Nord, en passant aux Loffoden, le capitaine trouva une dépêche qui l'attendait ; elle était ainsi conçue :

« Prévenez MM. les passagers du *Jonas-Lie* que je n'ai pu faire mon ascension ; au moment même de mon débarquement, j'ai reçu, par télégraphe, avis de la mort de mon pauvre père. Je retourne en Danemark, et mon guide rentre chez lui. »

Cette fois, *Dieu n'avait pas voulu !*

CHAPITRE XVIII

DE FAGERNÆS A ODNÆS — LA PRISON DU DISTRICT — LE TONSAAS — TONSAASEN'S SANATORIUM — LE PORTIER ! — LE RANDSFIORD — DRAMMEN — RENTRÉE A KRISTIANIA.

Le 5 septembre au matin, nous quittions Fagernæs. Après avoir côtoyé quelque temps le Strandefiord aux rives majestueuses, nous gravîmes lentement, tantôt à pied, tantôt en voiture, la montagne au bas de laquelle coule la Bægna. Le paysage environnant était empreint de grandeur et de calme; nous étions loin du Nordland aux horizons sévères et désolés; tout ici respirait le bien-être, la richesse agricole.

En passant, notre cocher nous montra sur la droite, entre autres curiosités, la prison du district, grande construction sans style, reconnaissable à ses fenêtres grillagées comme des cages de bêtes fauves.

Si l'on demandait à un Norwégien à quels criminels doit servir de villa cette spacieuse installation, assise au-dessus du lac, dans un site ravissant, je suis sûr qu'il répondrait sans hésiter : « Cette maison est destinée à enfermer des étrangers. »

En effet, comme je vantais un jour à un habitant de Bergen la probité et l'honnêteté de ses compatriotes, mon interlocuteur me répondit : « Chez nous, monsieur, quand un vol ou un assassinat viennent d'être commis, le juge d'instruction s'écrie : « Cherchons le Suédois ! » et il le trouve, le plus souvent.

— Tiens, lui dis-je, cette variante est assez intéressante à enregistrer : en France, nos magistrats enquêteurs ont coutume de répéter dans un sens plus philosophique, il est vrai : « Cherchez la femme ! Vous devez la découvrir,... tout au moins au bras du coupable ? »

— Dieu ! répliqua-t-il, que vos magistrats sont peu galants, tout Français qu'ils sont ! et il rit à gorge déployée. »

Après avoir traversé le bourg de Frydenlund, il nous fallut grimper encore, pendant quelque temps, pour atteindre la forêt. Arrivés sur la hauteur, nous ne pûmes résister à la tentation de nous arrêter un instant pour contempler le merveilleux spectacle qui se déroulait devant nos yeux. Au-dessous de nous, le Valders s'étalait dans toute sa splendeur; ses champs verts et son lac bleu pailleté d'argent, encadrés de bois sombres, semblaient fuir côte à côte jusqu'à l'extrême horizon, pour aller se cacher derrière les pics d'or et d'azur du Jotunheim. Là-bas, dans le fond, les arrière-plans du pays des géants se perdaient dans une brume légère étendue sur le ciel pâle, comme un voile de gaze.

Ici, la nature nous tenait en réserve une nouvelle surprise : à peine avions-nous contourné le rocher planté sur le bord de la route comme la première coulisse de notre scène, la main d'un puissant machiniste changea brusquement le décor; par un raffinement artistique, il voulait évidemment nous transporter sans transition du monde des vivants dans celui des morts, comptant, non sans raison, tirer un grand effet de ce contraste habilement ménagé.

Au détour du chemin, nous nous trouvâmes en pleine « Forêt noire » ; de grands sapins ébranchés, aux troncs rouges et rugueux, s'élançaient par faisceaux dans les airs, tandis que leurs racines noueuses et tordues s'enfonçaient comme d'énormes reptiles dans les larges fissures des rocs éclatés. Plus loin, deux lacs marécageux, encombrés d'herbes, couverts d'une lie jaunâtre, remplissaient une vallée peu profonde, entourée d'une palissade de mélèzes et d'épicéas qui masquait la vue de tous les côtés à la fois. A droite et à gauche, dans les clairières, nous apercevions des flaques d'eau saumâtre, bordées de joncs et de plantes fanées.

Dans cette solitude, nul oiseau ne faisait entendre son chant; nous croyions traverser un cimetière abandonné, en voyant les blocs espacés dans la forêt, semblables à des tombes bouleversées par un ancien cataclysme, perdues au milieu des cyprès et inondées par les eaux du ciel.

Nous étions au sommet du Tonsaas, sur le plateau qui sépare le Valders de la vallée de l'Etna.

Poursuivant notre route, nous passâmes auprès d'un sæter aban-

donné, et presque aussitôt les grands bâtiments du Tonsaasen's sanatorium apparurent à nos regards. Après la mort, c'était la vie!

En effet, cet immense hôtel, véritable village perdu au milieu des bois, est en même temps une maison de santé. C'est là que les malingres, les énervés, les convalescents, viennent faire des « cures d'air » pendant la belle saison.

Deux énormes chalets pourvus de salons spacieux, meublés avec goût et simplicité, de promenoirs, de terrasses, de larges corridors sur lesquels ouvrent des appartements bien aérés, s'élèvent dans un repli de terrain, abrité par les sommets environnants et surtout par les grands sapins dont la montagne est couverte. Pour tout dire, ce sanatorium est un Arcachon montagnard; sans doute, on n'y trouve pas la mer, puisqu'il est bâti à une altitude de 700 mètres, mais on y respire la balsamique odeur des résineux; les poumons s'y gonflent d'un air pur et fortifiant, et l'esprit s'y repose dans une demi-solitude, loin des préoccupations du monde.

D'ailleurs, le télégraphe est là pour relier cette station perdue avec le reste de l'univers, et ses longues écuries, ses vastes remises, abritent autant de chevaux et d'équipages qu'on en peut désirer pour transporter malades, voyageurs, provisions et colis.

D'ici, la vue est superbe; une large percée pratiquée dans l'axe des chalets permet aux regards d'atteindre par-dessus les rochers et les cascades les derniers plans de l'horizon. Tout autour de l'habitation, de petits sentiers, habilement tracés, s'élèvent dans la forêt et conduisent à des belvédères naturels, d'où le spectateur jouit de points de vue agréablement variés.

C'est à cette station que déjeunent le plus souvent les touristes partis le matin même d'Odnæs ou de Fagernæs. Les karriols, les calèches, les stolkjœrres, les piétons eux-mêmes, se croisent ou s'arrêtent sous les fenêtres du sanatorium; cette incessante circulation constitue une agréable distraction pour les pensionnaires que leur faiblesse condamne à l'immobilité.

Voici venir des dames norwégiennes qui parcourent gaillardement, sac au dos, la montagne, des Anglais aux vêtements de couleurs voyantes, vêtus de culottes courtes... « Culottes!... vous avez dit? O yes! very shocking! » C'est vrai, pardon! je voulais dire, vêtus *d'inexpressibles* très selects, chaussés de gros bas de laine et fumant leur pipe à virole d'argent; plus loin, voilà une famille entière

empilée dans la diligence, perdue au milieu des malles et des petits paquets. Tout ce monde se démène, se renseigne, demande à manger, à boire; le portier impassible répond en toutes langues à ces nombreux arrivants, et agite automatiquement sa cloche pour appeler les gens de service.

O voyageur! qui que tu sois, incline ton front devant cet habit galonné, il abrite le corps de ton maître!

Cet homme coiffé d'une brillante casquette, vêtu d'une grande lévite aux boutons de métal, ornée de deux clefs d'or en sautoir, brodées sur son collet, « n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Ne va pas le traiter de concierge, il serait profondément mortifié. Concierge, lui!... allons donc, il est portier, môssieu! »

Drogman universel de céans, parlant cinq ou six langues, c'est lui qui reçoit et distribue la correspondance, vend les timbres neufs, collectionne les timbres vieux et étrangers, dirige le service, assigne les chambres, appelle les cochers, connaît par cœur toutes les heures de départ des bateaux et des trains à vingt lieues à la ronde; c'est lui le grand manipulateur du téléphone, le véritable chef de cette armée de valets qu'il domine du haut de sa grandeur.

Sur toutes choses, quand vous voyagerez, cher ami, ne contrariez pas ce fidèle gardien du péristyle, vous en feriez un Cerbère; alors le gâteau de Deiphobe serait impuissant à calmer sa colère, et moins heureux qu'Énée, vous seriez perdu sans ressource. Si par malheur votre petit bagage ou votre accoutrement défraîchi viennent à déplaire à ce grand physionomiste, vous n'avez plus qu'une chose à faire: porter prestement le pouce et l'index à votre gousset bien garni, en extraire une ou deux pièces blanches, et graisser avec cet onguent divin la patte du molosse; vous serez sauvé, car aussitôt il vous lèchera la main... et les pieds au besoin!

Du sanatorium à Odnæs, la descente est rapide, la route rappelle d'abord singulièrement celles des environs d'Heidelberg, aux confins du grand duché de Bade; ensuite, elle s'engage dans la vallée bien cultivée de l'Etna, où la végétation devient luxuriante; les panoramas grandioses ont disparu. Enfin, par des chemins couverts de verdure, comme ceux de Jersey, bordés de grands bouleaux pleureurs, de chalets, de fermes et de greniers, on arrive dans le bourg d'Odnæs, à l'extrême limite du Randsfiord.

Je ne vois rien d'intéressant à vous dire sur ce lac de 70 kilo-

mètres de longueur, aux rives en pente douce, trop bien cultivées, trop civilisées, tranchons le mot, pour être pittoresques. Il présente toutefois une particularité assez importante : il n'est fiord que de nom, car ses eaux ne sont pas salées. Sa traversée s'effectue en cinq heures et demie, pendant lesquelles on croirait naviguer sur un grand étang ; cependant, en arrivant au village qui porte le nom du lac, on retrouve les radeaux, les scieries, les usines à vapeur qui rappellent Trollhœttan, Fredrikshald et tous les grands centres industriels de la Norwège et de la Suède méridionales.

A peine débarqués, nous sautons dans le train de Kristiania et nous voilà bientôt en route. Ici reprennent les paysages déjà décrits dans ma première lettre : nous ne suivons plus, il est vrai, les rives du Glommen, mais celles du Randselv, qui ont, avec les premières, une grande similitude. Le fleuve sort du lac, se grossit en route d'une foule de torrents tombant en cascades dans son lit, et transporte, lui aussi, comme son grand frère, d'innombrables sapins ébranchés. Une tourmente vient-elle d'arracher tous les poteaux télégraphiques de la contrée?... on croirait voir leurs débris, entraînés jusqu'au fleuve par les pluies torrentielles, rouler comme des épaves vers la mer. Non, ces bois descendus de la forêt se dirigent sur Drammen ; ils vont successivement sauter les chutes énormes de Hœnefos, traverser le Tyrifiord, emprunter le cours du Drammenselv, atteindre le Drammenfiord, où ils seront reconnus et répartis dans les chantiers de leurs légitimes propriétaires.

Drammen, ville de 19 000 âmes, aussi commerçante que prospère, bâtie dans un site pittoresque, formée de trois localités distinctes réunies en une seule cité, doit sa physionomie originale à l'éparpillement de ses divers quartiers.

Bragernæs (quartier Nord) a été détruit en 1868 par un incendie; mais, comme le phénix, il est sorti plus beau que jamais de ses cendres.

Les navires amarrés tout le long de ses quais de pierre viennent y charger des bois, des minerais de zinc et de nickel (1).

1) La Norwège est un pays extrêmement riche en minéraux. Le fer s'y trouve dans le sud, et le cuivre dans le nord. On exploite les minerais d'argent à Kongsberg, le cuivre à Rœroas, Alten et Vigsnæs, le nickel à Modum et Bamble et le cobalt à Buskerud, etc.

Nombre de gisements sont encore inconnus ou inexploités, en raison du manque de bras, de capitaux et surtout de combustible pour les fonderies.

La côte occidentale, la plus rapprochée des ports, est relativement pauvre en ressources minières.

Un pont de 300 mètres relie Bragernæs à Stromsœ bâti plus au sud.

Vapeurs, voiliers et chalands stationnent ou manœuvrent dans les bassins naturels qui s'étendent entre ces divers quartiers, et l'on comprend aisément, en voyant leur animation, que la flotte marchande de Drammen passe pour une des plus importantes de la Norwège.

Je voudrais vous donner de plus longs détails sur cette ville, mais le chemin de fer n'attend pas, et nous voici emportés à toute vapeur vers le sud.

Des collines « du Paradis », où passe la voie, l'on jouit d'un spectacle féerique lorsque le temps est beau, surtout quand on a, comme nous, la bonne fortune de s'y trouver au moment d'un coucher de soleil.

A nos pieds, s'étend le fiord aux rives bordées de chantiers encombrés de grandes piles de bois, sillonné en tous sens par des embarcations, limité par la ville et par la vallée fertile de Lier.

Au moment où nous sortons d'un long tunnel, nos yeux sont éblouis par ce paysage, sur lequel l'astre du jour, à son déclin, répand une impalpable poussière d'or.

Navires, ponts, usines, maisons et clochers sont immergés dans une buée lumineuse qui arrondit leurs contours, fond les nuances les plus diverses et donne à ce tableau un charme indéfinissable.

Il fait nuit ; aux stations, presque désertes, le train prend encore quelques chasseurs attardés ; déjà les feux des hauts fourneaux se détachent sur le ciel sombre, comme les flammes d'un volcan, et de loin en loin, au bord des torrents qui grondent dans les vallées, nous distinguons de vastes usines dont les fenêtres alignées brillent un instant comme des pièces d'artifice pour disparaître aussitôt.

Enfin le train siffle et s'arrête une dernière fois ; nous sommes en gare de Kristiania !

CHAPITRE XIX

SUÈDE ET NORWÈGE — STOCKHOLM! — LE DONJON TÉLÉPHONIQUE LES MUSÉES — LES ENVIRONS DE LA CAPITALE SUÉDOISE

Depuis le temps que j'abuse de votre aimable attention, nous avons fait le tour de la Norwège, et nous voici revenus à notre point de départ.

Il serait peut-être prudent d'arrêter court cette longue causerie et de vous laisser continuer votre route comme bon vous semblerait. Qu'en pensez-vous?... Vous avez l'air de me faire un reproche de vous abandonner, sous un fallacieux prétexte, sur le quai de la gare de Kristiania et de filer seul sur Stockholm!

Pardonnez-moi, je vous prie; j'agissais ainsi par pure discrétion, et, puisqu'il vous plaît de nous suivre jusqu'à notre rentrée en France, dès demain nous prendrons ensemble le train de Suède; vous n'êtes pas de ceux dont on se sépare volontiers.

C'est une croyance assez répandue chez nous que la Suède et la Norwège font un seul et même pays, aussi homogène que le nôtre; d'autre part, on considère aisément en France la presqu'île scandinave comme une contrée sauvage, inhabitée, couverte de rochers, d'eau, de forêts, de neiges et de glaces, dans laquelle une poignée d'industriels entreprenants ont osé fonder un certain nombre d'usines, creuser quelques galeries de mines et ouvrir de rares entrepôts.

Enfin, aux yeux de beaucoup de gens, Stockholm et Kristiania sont deux bonnes petites capitales, assez rapprochées l'une de l'autre pour qu'on se demande comment ce royaume a éprouvé le besoin de se décentraliser à ce point.

Ce sont là autant d'erreurs grossières, au triple point de vue géographique, social et politique.

La Suède et la Norwège sont deux pays tout aussi avancés que la

France dans la voie de la civilisation, habités par deux « peuples frères », doués d'aspirations non seulement différentes, mais encore parfois opposées. Le Suédois aime à se dire « le Français du Nord », et dénomme son voisin « l'Anglais de la presqu'île scandinave ».

Celui-là est doué de goûts aristocratiques; il est artiste, musicien surtout; son caractère enjoué, son esprit vif, font de lui une espèce de méridional, comme son nom l'indique.

Celui-ci, au contraire, symbolise l'homme du Nord, dans toute sa rudesse, avec sa mâle vigueur, son flegme imperturbable et ses précieuses qualités.

Il obéit au roi, mais tient à son Storthing (1) comme à toutes ses libertés; n'admettant pas les castes privilégiées, il a rayé la noblesse de sa constitution, sous prétexte qu'au dire des Sagas (2), tous les citoyens de la Norwège sont aussi nobles qu'Olaf.

Vous le voyez, il est fier, mais aussi loyal, honnête et hospitalier.

Chez ces « deux peuples frères » la religion est respectée (3), ses ministres sont honorés, écoutés, et je n'ai pas entendu dire que le cléricalisme tout-puissant fût considéré comme « l'ennemi » national.

Il convient d'ajouter, il est vrai, qu'ici comme dans tous les pays protestants, la Franc-Maçonnerie vit en bonne intelligence avec l'Église, et se montre souvent sa fidèle alliée. C'est que les Loges scandinaves n'ont aucune envie de secouer le joug de la foi et d'abandonner le culte du Grand Architecte de l'Univers. A l'instar des chevaliers écossais, les maçons suédois et norwégiens reconnaissent la souveraineté absolue du Dieu créateur et s'inclinent devant les prescriptions de la Bible.

D'après tout ce que je vous ai dit, vous avez pu vous rendre un compte exact de la nature du sol, de l'importance des cités de la Norwège, de l'esprit commercial, industriel et patriotique de ses habitants.

Tandis que cette contrée vit principalement des trésors sans cesse renouvelés qu'elle puise dans les abîmes des mers, la Suède,

(1) Parlement indépendant constitué en 1814.

(2) Les Sagas sont d'anciens récits poétiques dans lesquels sont consignées les traditions mythologiques et historiques des pays scandinaves.

(3) La Loi qui régit la presse établit formellement *l'inviolabilité* de la divinité et de la famille royale, de même que le respect dû à la réputation de chaque citoyen et à la pureté des mœurs. (Extrait du *Guide du voyageur en Suède et Norwège*, publié, sans nom d'auteur, à la librairie Samson, de Stockholm.)

pays d'aspect moins sauvage, moins désolé, arrache sa fortune aux entrailles de la terre. Un de nos compatriotes les plus érudits, M. G. Baguenault de Puchesse, a pris soin d'étudier à fond, il y a quelques années, son industrie métallurgique et de nous la faire connaître. En lisant son intéressant ouvrage, vous comprendrez comment et à quel prix les propriétaires suédois transforment en



FORTERESSE ROYALE DE STOCKHOLM AU XVII[e] SIÈCLE

fer, en acier, en argent ou en nickel, les produits forestiers de leurs immenses domaines (1).

Mais je n'ai pas l'intention de vous faire un cours d'économie sociale et industrielle; mon but est plus modeste; laissons aux savants le soin de traiter les questions techniques, de les fouiller comme elles méritent de l'être, et passons comme de bons touristes.

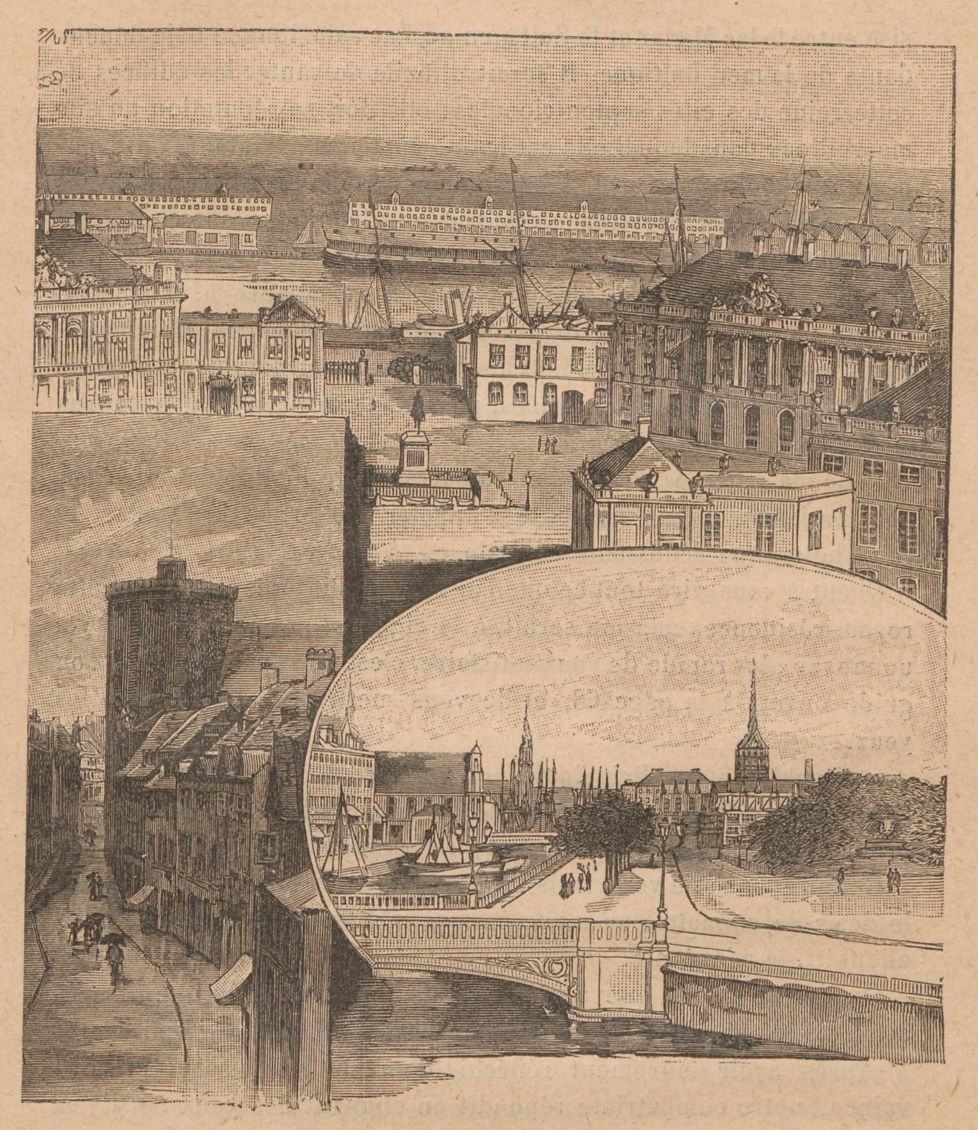
Les villes de Stockholm et de Kristiania sont reliées entre elles par une ligne de chemin de fer qui ne mesure pas moins de 575 kilomètres. Les trains express franchissent cette distance en dix-neuf

(1) En 1867, les forêts suédoises occupaient 20 millions 86 mille hectares, dont 94 p. 0/0 situées dans les cinq provinces du Nord. On estimait alors à 30 millions de mètres cubes la consommation annuelle du bois brut travaillé ou exploité. En 1873, les scieries étaient au nombre de 3 000. (V. *Le correspondant* de 1880, *La Suède et l'industrie métallurgique*, par M. G. Baguenault de Puchesse).



L'ASCENSEUR DU QUARTIER DE « MOSEBAKE » A STOCKHOLM

heures environ. Le pays qu'ils traversent est faiblement accidenté, si l'on veut le comparer au Hardanger et au Nordland; il est biosé comme la Sologne avant la gelée, coupé de lacs de toute importance, parfois grands comme un étang, d'autres fois vastes comme une



1. AMALIENBORG — 2. LA TOUR DE COPENHAGUE — 3. LA BOURSE
L'ÉGLISE SAINT-CHARLES ET LE VASE DE PORPHYRE

mer (1), sillonné de canaux, peuplé de villages, de hameaux, d'usines et de métairies.

La capitale suédoise est une ville superbe, de 215 000 habitants,

(1) Le lac Vetter, sis à 88 mètres au-dessus du niveau de la Baltique, a 130 kilomètres de long sur 20 kilomètres de large, soit 1 898 kilomètres carrés de superficie et 120 mètres

sise entre le lac Mælar et le Saltsjœn ou Lac salé, longue baie dépendante de la mer Baltique. Il serait difficile de vanter les édifices de cette reine des cités septentrionales; elle doit sa réputation au site merveilleux dans lequel elle est bâtie. Quelques narrateurs ont comparé Stockholm à Venise, à cause de ses canaux multiples et de ses innombrables embarcations; d'autres ont déclaré qu'elle était sœur de Genève en raison de ses quais, de ses ponts, de son Stromparterren, qui rappelle l'île de Rousseau. A ce compte-là, il faudrait encore la rapprocher de Rotterdam, d'Amsterdam, de Hambourg, enfin des nombreuses cités dont les grandes constructions, assises au bord des eaux douces ou salées, possèdent des ports, des canaux et de jolis environs.

Pour ma part, je serais bien embarrassé de légitimer toutes ces comparaisons, je me contente d'appeler Mælar, le lac Mælar, et Stockholm, une séduisante capitale.

Quant à vous dire tout ce que j'ai trouvé d'intéressant dans cette royale résidence, cela me serait, à la rigueur, possible, mais il y a un moyen plus rapide de vous satisfaire, c'est de vous présenter mon guide ouvert à la page 68, et de vous mettre ces lignes sous les yeux.

« Stockholm. — Principales curiosités : Musée national et du Nord, Palais-Royal, église de Riddarholm, jardin de Mosebacke, promenades du Skeppsholmen et du Djurgaden. »

Cette réponse ne vous satisfait pas, j'entends bien, et vous auriez le désir de connaître au moins ce qui m'a frappé par-dessus tout; allons!... je m'exécute.

On demandait un jour à un Français revenant de Suisse ce qu'il avait trouvé de plus remarquable au pays de Guillaume Tell.

Après avoir mûrement réfléchi, d'un air connaisseur et convaincu, notre compatriote répondit en clignant des yeux : « J'y ai mangé des petits pains mollets agrémentés de miel et de beurre, qui étaient exquis! »

Je ne vous ferai pas la même réponse au sujet de la capitale de la Suède; mais je vous dirai franchement : « Ce qui m'y a le plus

de profondeur. Selon la croyance populaire, il communique avec le lac de Constance et avec la mer Noire. Il est relié au lac Venner par des canaux. (Bædeker, *Guide en Suède et Norwège*, p. 25.)

frappé après le grand ascenseur (1) et sa terrasse-restaurant, d'où la vue s'étend sur le port, les quais, les rues et les environs : c'est à coup sûr le donjon téléphonique qui lui fait vis-à-vis. »

D'autres vous parleront du Palais-Royal, de sa merveilleuse collection de tapisseries des Gobelins, du belvédère, de l'arsenal, du grand-hôtel, du palais équestre, du nouveau cirque ; j'en tiens, moi, pour ce monument original et disgracieux, c'est bien mon droit, n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, cela ne m'empêche pas d'admirer le beau partout où il se trouve. Oh ! ce donjon téléphonique, je le vois encore, là, devant moi, dressant sa masse ajourée comme un morceau de tour Eiffel tombé du ciel au milieu d'un pâté de maisons.

Imaginez-vous une haute tour carrée comme celle de Beaugency, construite en traverses de fer boulonnées les unes sur les autres, cerclée d'innombrables bandes métalliques sur lesquelles sont alignés des supports de porcelaine semblables à ceux des poteaux télégraphiques. Des quatre faces de ce monument par trop moderne partent des paquets de fils si serrés les uns contre les autres, qu'ils obscurcissent le ciel à dix mètres à la ronde.

Ces faisceaux s'élancent vers les quatre points cardinaux, s'éparpillent peu à peu comme les tendeurs d'une immense toile d'araignée et relient entre eux les quartiers les plus excentriques.

Si cela continue, dans vingt ans, l'abonnement téléphonique aura pris de telles proportions, les lignes aériennes seront devenues si nombreuses, que Stockholm aura l'air d'un gigantesque café-concert installé sous une tonnelle dépourvue de sa verdoyante parure de vigne-vierge et de houblon.

En attendant, la Compagnie fait ses frais, abaisse ses tarifs, prend une extension considérable et rend les services les plus signalés.

Avez-vous quelquefois réfléchi aux inconvénients du téléphone à outrance ? Non ? Eh bien ! laissez-moi vous indiquer un des plus sérieux. Quand tout le monde aura son « poste complet », il deviendra absolument impertinent de se présenter au domicile des gens absents chez lesquels on ne veut laisser qu'une simple carte. La civilité puérile et honnête du XXe siècle nous ménage, soyez en sûr, un article ainsi conçu : « Il est souverainement impoli de se présenter

(1) Cet ascenseur énorme hisse chaque jour, moyennant cinq œres par tête, plusieurs centaines de voyageurs jusqu'au faubourg élevé, nommé Sodermalm.

chez une personne à laquelle on doit respect ou déférence, sans avoir préalablement téléphoné pour savoir si elle est ou non séante en son domicile. »

Adieu les visites dites de politesse ! O civilisation, ce sont là de tes coups !

Il y a pourtant autre chose que ce donjon téléphonique dans la belle capitale du roi Oscar.

Comment ne pas vous parler des musées splendides, bondés de collections précieuses, confiées aux soins de directeurs aussi savants qu'aimables (1) ?

Dans ces palais des arts et des sciences, vous épelez sans peine l'histoire de l'homme à travers les siècles ; vous le prenez à l'état sauvage, et vous le suivez pas à pas dans ses transformations successives, jusqu'au développement complet de son intelligence.

Du silex éclaté aux émaux cloisonnés, du hanap primitif en cornes de bœuf aux calices d'or et d'argent ciselés, du vêtement en peau de renne aux robes de damas broché, que d'étapes parcourues, que de conquêtes réalisées !

Ce n'est pas tout encore ; mais dans ces musées enrichis de merveilles savamment classées, vous suivez sans peine les migrations des peuples ; vous trouvez les preuves matérielles de leurs luttes pour l'indépendance nationale, des défaites qu'ils ont subies, des concessions qu'ils ont dû faire à leurs vainqueurs, et des aventures extraordinaires qu'ils ont courues.

Prenons des exemples : ici, vous admirez des parures trouvées dans les sépultures les plus anciennes du pays. Au collier de ce grand chef, mort il y a près de deux mille ans, est suspendue, à la manière d'un joyau d'ambre, une coquille de la mer des Indes !

Là, une collection de monnaies romaines, trouvées dans le sol même, témoigne des relations inexpliquées et continues de ces barbares indépendants avec les maîtres de l'univers.

Au musée du Nord, vous pénétrez tour à tour dans les intérieurs les plus divers : vous visitez la tente du Lapon, le chalet du Thélémarken, le sæter des fields norwégiens, l'habitation du mineur

(1) Je dois rendre ici un public hommage de reconnaissance à M. Hans Hildebrand, conservateur du Musée national, et à M. le Dr Hazélius, conservateur de celui du Nord, dont la complaisance sans bornes nous a permis de profiter largement de notre visite aux collections dont ils ont la garde.

suédois, etc. Sous vos yeux s'étalent les bijoux, les ustensiles, les vêtements, les outils, les engins de chasse et de pêche, fabriqués au cours des derniers siècles dans les provinces les plus distantes de la Scandinavie (1).

Pour compléter le tableau de ces installations incomparables, je vous dirai que l'administration a pris soin de confier la surveillance de chaque salle à de jeunes paysannes revêtues de leurs costumes nationaux.

La tenue irréprochable de ces gardiennes, pleines d'intelligence et d'activité, fait honneur à ceux-là mêmes qui les ont choisies.

Vous devez être bien surpris en m'entendant parler des postes difficiles confiés à de faibles créatures, livrées à elles-mêmes au milieu d'un monde de visiteurs inconnus; mais il faut que vous sachiez qu'en Suède et en Norwège, l'éducation de la femme est bien différente de celle qu'on lui donne chez nous.

Dans ces pays aux mœurs sévères, la jeune fille est assurée d'un respect qu'elle saurait imposer au besoin. Elle voyage seule, circule librement, accepte des emplois dans les administrations postales, télégraphiques, dans les gares de chemin de fer, dans les bibliothèques, partout enfin où le travail intellectuel suffit à assurer un moyen d'existence honnête. On sent qu'elle a conscience de sa dignité et de la force morale que lui donne sa faiblesse naturelle.

Je vous ai parlé de la ville de Stockholm; mais je voudrais pouvoir vous entretenir de ses environs merveilleux. Le lac Mælar et le Saltsjœn sont là tout près, sillonnés par des embarcations rapides qui desservent les mille villas, disséminées dans les îles boisées, perdues dans la verdure de leurs rives pittoresques. Je voudrais vous guider dans les parcs des résidences royales de Carlberg, d'Haga, d'Ulriksdal, vous entraîner sous les arbres séculaires du Djurgarden, et vous inviter à venir vous reposer dans les jardins fleuris de Tivoli; mais il nous faut partir, et tandis que de toutes parts les promeneurs se dirigent vers les concerts répartis dans les divers squares du centre de la ville, nous allons rallier la gare et y demander le train de Malmœ.

(1) Consulter la brochure publiée *en français* par M. J.-H. Kramer et intitulée : *Le Musée d'Ethnographie scandinave à Stockholm*, par le Dr Arthur Hazélius. On y verra pourquoi cette belle organisation valut à son directeur dévoué le grand diplôme d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1878 (Stockholm P. A. Norstedt et Soner, 1879).

CHAPITRE XX

MALMŒ — LE SUND — COPENHAGUE — L'EXPOSITION INTERNATIONALE — TIVOLI — LE PANOPTIKON — LES ENVIRONS DE LA CAPITALE DANOISE — ELSNEUR — RETOUR A PARIS PAR KIEL ET COLOGNE

Malmœ, l'une des cités les plus importantes de la Suède, a eu ses heures de revers et de prospérité. Au moyen âge, elle occupa le premier rang parmi les villes de la Ligue hanséatique du Sund (1); mais aux XVIe et XVIIe siècles, les guerres, la concurrence étrangère, la diminution du produit de la pêche aux harengs, source de sa fortune, la réduisirent considérablement; elle finit par tomber au point de ne plus compter que 2 000 âmes. Enfin, au XVIIIe siècle, Frans Suell, en construisant son port, lui rendit en partie sa première importance.

Le chef-lieu de la Scanie abrite aujourd'hui 44 500 habitants; il est relié à Stockholm par une voie ferrée de 618 kilomètres, que les express parcourent en quatorze heures et demie.

C'est ici que débarquent, en grande majorité, les passagers français, allemands, danois, à destination de la capitale suédoise, et que s'embarquent les touristes de ces divers pays rentrant dans leurs foyers. Un service journalier de bateaux à vapeur, établi entre le port de Malmœ et celui de Copenhague, permet d'effectuer la traversée du Sund en deux heures et demie. Inutile de vous dire qu'on ne perd pas un seul instant la terre de vue, sur ce détroit sillonné par un grand nombre de voiliers et de steamers qui font leur entrée dans la Baltique ou gagnent la mer du Nord.

(1) Je tiens à honneur de dire que j'emprunte ces renseignements, et beaucoup d'autres donnés dans ces lettres, au *Manuel du voyageur* rédigé par Bædeker, et publié à Paris chez Ollendorff, en 1886. D'autre part, j'ai dû, à l'exemple de l'auteur du *Guide en Suède*, demander à quelques écrivains spéciaux, comme Elisée Reclus, les documents authentiques que je fournis dans ces lettres.

A peine les contours des rives de Suède ont-ils perdu de leur netteté derrière le rideau de brume de l'horizon, que déjà nous distinguons clairement les premières batteries danoises, dont les glacis verdoyants s'élèvent discrètement au-dessus des flots. Derrière cet abri dorment silencieuses les énormes pièces d'acier, prêtes à élever la voix pour crier : « Halte-là ! On ne passe pas ! » à la flotte ennemie qui aurait eu la bonne fortune d'échapper comme par miracle à la Flaggenbatterie d'Helsingœr.

Le *Hueven,* après avoir laissé à bâbord l'île de Salthom, s'engage entre les deux forts de Trekroner et de Provesten, et bientôt son



DÉTROIT DE SUND

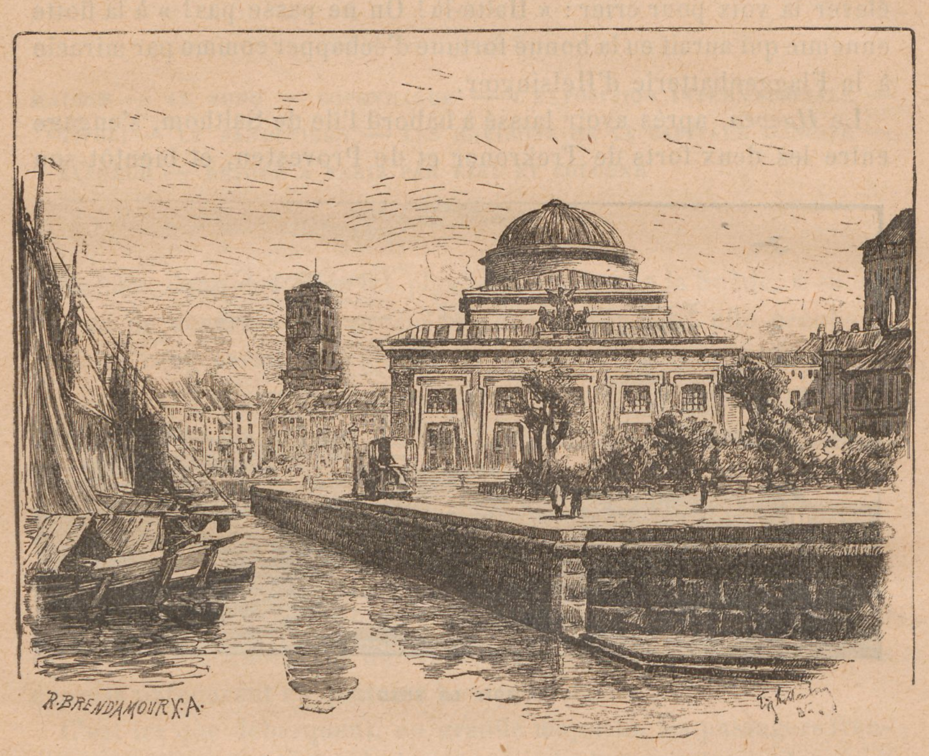
pavillon rouge, à croix blanche, se reflète dans les eaux calmes de la rade.

Nous défilons comme un vaisseau-amiral devant la flotte entière, dont les navires blindés, les torpilleurs, les pontons-casernes, sont amarrés derrière les grandes estacades de bois de l'arsenal maritime.

Voici maintenant le port de commerce avec ses quais spacieux, bordés d'une part de hautes maisons, encombrés de l'autre de bâtiments de toutes dimensions. Les douaniers se promènent de long en large sur les dalles usées, comme un chemin de ronde jalonné par les bornes de fer auxquelles s'amarrent les steamers.

Il ne nous reste plus qu'à faire marquer à la craie nos colis et à chercher notre hôtel.

Les commissionnaires, les portiers, les logeurs, nous pressent, nous entourent, nous font, en toutes langues, leurs offres de service : Hôtel d'Angleterre, monsieur? — *Kongen of Danemarck? Phénix-Hôtel, gentlemen? National Hôtel, mein her?* Par ici pour l'hôtel Central!... Ces messieurs désirent-ils un logement garni, tout près

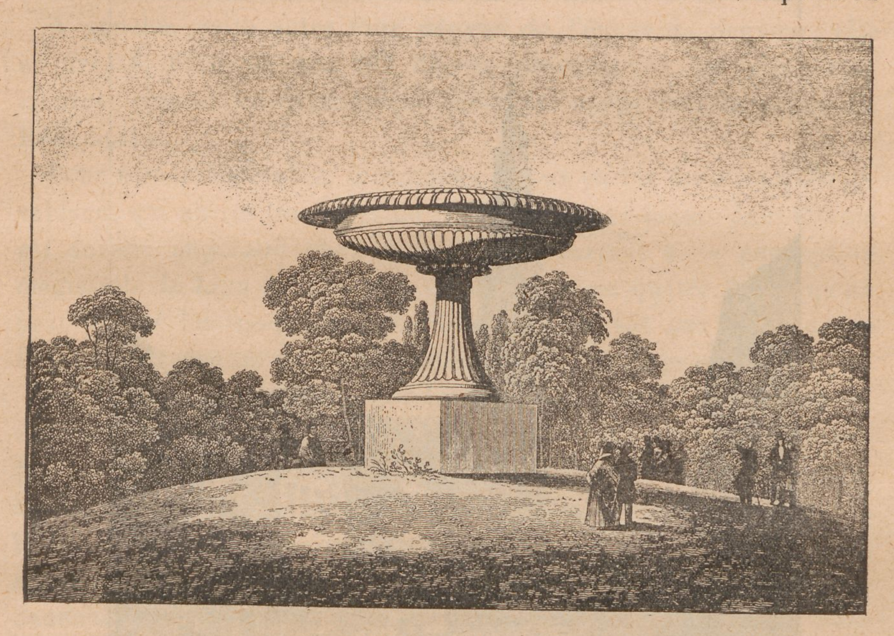


LE MUSÉE THORWALDSEN — COPENHAGUE

du bureau des omnibus? à deux pas du palais de l'exposition?... — Vous connaissez cela, n'est-ce pas?

Mais au fait, il y a une Exposition internationale à Copenhague en ce moment! Par ma foi, nous n'y pensions plus!... Quel bonheur! nous allons donc voir des Français, entendre parler notre langue, depuis le temps que le dano-norwégien, le suédois et l'anglais nous cornent aux oreilles! Et nous voilà partis à travers de grandes rues bordées de magasins bien éclairés jusqu'à la porte de notre hôtel, choisi longtemps à l'avance, sur les recommandations d'un ami.

Copenhague, le Kjœbenhavn des Danois (1), est une grande et belle ville d'aspect moins séduisant sans doute que Stockholm, mais plus peuplée que celle-ci, car elle compte 273 000 habitants avec ses faubourgs. Bâtie dans l'île de Séeland, séparée par le Grand-Belt du continent, elle possède un port extrêmement commerçant, autrement abordable que ceux de Stockholm et de Kristiania. Enfin, la position



VASE COLOSSAL DE PORPHYRE A COPENHAGUE

stratégique de cette ville en fait une place de premier ordre, bien que depuis 1870 ses fortifications, élevées du côté de la terre, soient détruites (2).

(1) Kjœbenhavn est un mot composé, qui signifie « port marchand », de même que Stockholm signifie « île boisée. »

(2) La ville de Copenhague doit son origine à un monastère fondé par l'archevêque Absalon sur les bords de la Baltique, pour y recevoir les naufragés.

De nombreux couvents ont été construits comme le monastère de Copenhague, en vue de secourir les naufrages sur des côtes dangereuses. On cite celui des bénédictins, aux îles Scilly, tristement célèbres par les naufrages, aux extrémités de la Cornouaille. Les abbés d'Arbroath, en Écosse, avaient eu l'heureuse idée de placer une grosse cloche sur l'écueil le plus dangereux de la côte des Forforshire, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Rocher de la Cloche*, Bell Rock; rocher qui est à douze pieds sous l'eau aux plus hautes marées. Le mouvement des vagues ébranlait la cloche dont le son avertissait les mariniers. Cette cloche fut volée par un capitaine hollandais,

Ici encore, comme dans les autres capitales du Nord que nous avons visitées, les monuments sont rares.

Voici cependant la bourse, avec ses pignons de brique et de pierre de style hollandais, ses grandes lucarnes à doubles baies superposées et son campanile ajouré, orné de trois énormes dragons de



ÉGLISE SAINT-SAUVEUR A COPENHAGUE

plomb, dont les queues enlacées se dressent dans les airs, comme une vis immense, pour se transformer en véritable clocher; voilà le théâtre national, bonne réduction du Grand-Opéra de Paris.

et remplacée seulement au commencement du siècle par un phare bâti sur cet écueil sous-marin.

Au temps où la vie monastique était en honneur dans ces contrées, le voyageur était sûr d'y trouver gratuitement secours dans le danger, assistance dans ses besoins. La charité se chargeait d'inspirer les moines ses hôtes.

Aujourd'hui les hôtelleries qui l'abritent sont construites dans un esprit de lucre et le passant n'y est guère hébergé que contre argent-comptant, voilà la différence entre les deux hospitalités, celle du passé et celle du présent.

Par là, derrière la statue équestre de Frédéric VII (1848-1863), élevée en 1873, vous apercevez le château de Christiansborg, « qui brûle tous les cent ans » (1).

Au loin se dresse la Tour-Ronde, haute de trente-six mètres; on accède par un plan incliné à son sommet, d'où la vue s'étend sur toute la cité.

A gauche, cette autre tour dépend de l'église du Sauveur; elle se dresse, fière de ses 397 degrés disposés en spirales extérieures, comme un gigantesque piédestal supportant la statue du Rédempteur.

Pour être raisonnable, je renonce à vous parler du musée Thorvaldsen, qui abrite les restes du grand sculpteur danois dont le nom est devenu populaire chez nous, grâce surtout à sa conception magistrale du Lion de Lucerne. Ce n'est pas en quatre lignes qu'on peut vanter les cinq cents chefs-d'œuvre laissés par ce moderne Praxitèle, et donner une idée exacte du génie de ce grand artiste.

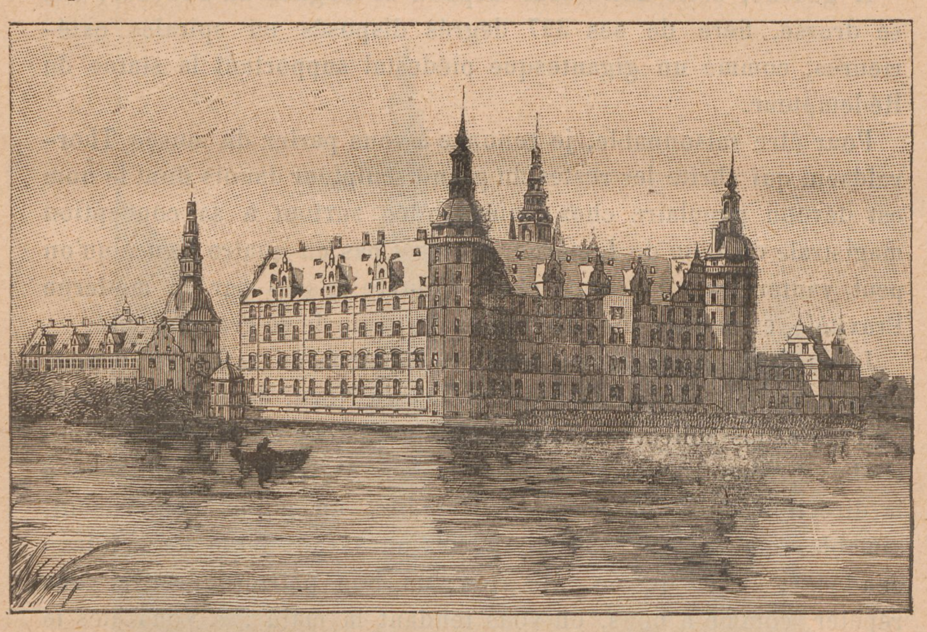
Je voudrais encore vous conduire, si nous en avions le temps, dans les salles du musée des antiquités du Nord, dont les richesses font pâlir nos collections nationales du château de Saint-Germain-en-Laye; vous trouveriez-là, en monsieur Wilhem Boyé, attaché à la direction de *l'Ethnographic Museum*, un guide complaisant, aimable, empressé; vous entendriez un savant plein de condescendance, et, ce qui ne gâte rien, un bon patriote prêt à vous répéter, comme à nous, en vous tendant la main : « Vous êtes le bienvenu à Copenhague, monsieur, car Français et Danois sont faits pour se comprendre et s'entr'aider; nos deux nations amies sont unies par une même douleur, elles subissent une humiliation commune, qui ne sera peut-être pas éternelle : vous pleurez, vous, l'Alsace-Lorraine; nous pleurons, nous, le Schleswig. Qui donc oserait prédire l'avenir et préjuger les desseins de la Providence sur nos malheureux pays si durement éprouvés ! »

Je ne vous décrirai pas l'Exposition universelle, ouverte dans les immenses jardins de l'établissement national de Tivoli; cela m'entraînerait trop loin et ne vous apprendrait rien de nouveau. Ces prodigieux bazars de l'industrie et des arts sont tous les mêmes à

(1) Cet immense château où siégeaient les représentants de la Diète, les conseillers de la cour suprême, et qui abritait en outre l'Académie des cadets, a été bâti en 1740, incendié en 1794, puis restauré et brûlé de nouveau en 1884. Il n'est pas reconstruit.

quelques détails près, et, « si Dieu le veut ! » comme disait notre ascensionniste danois, vous retrouverez toutes ces merveilles et plus encore, dans les galeries du Champ-de-Mars.

Tivoli, dont je viens de prononcer le nom, est un parc de plusieurs hectares dans lequel sont réunies toutes les distractions imaginables. C'est à la fois comme une fête des fleurs, une foire au pain d'épices et un Jardin de Paris permanents.



FREDERIKSBORG

Cafés, concerts, restaurants, théâtres, tirs, jeux divers, promenades, sont réunis dans ce lieu de divertissement, où la ville entière se donne rendez-vous pendant les belles soirées d'été.

On sent que ces peuples du Nord, confinés dans leurs habitations par les neiges et les pluies de l'hiver, éprouvent un véritable besoin de respirer l'air tiède, de commencer une vie nouvelle, dès que le printemps a fait fondre les glaces de la mer Baltique. Tivoli est la cour de récréation de ces pauvres prisonniers des frimas, qui envient le soleil des pays méridionaux.

Non loin de là, s'ouvre un établissement relativement bien modeste, mais dont il faut pourtant que je vous dise quelques mots à cause d'une chose singulière que nous y avons vue.

Je veux parler du Panoptikon, véritable musée Grévin, créé à l'instar du célèbre salon de Mme Tussaud, de Londres.

Dans cette galerie des hommes célèbres, on trouve également la représentation de scènes entières, tour à tour humoristiques ou dramatiques : un intérieur de brasserie, une loge de théâtre, les principaux épisodes « des crimes à sensation », de l'incendie de l'Opéra-Comique de Paris..., etc., etc.

Dans d'autres salles, les cours étrangères sont représentées au grand complet ; voici le sultan, l'empereur Guillaume, le kronprinz, le czar ; voilà Sa Sainteté Léon XIII, l'empereur d'Autriche, la reine d'Angleterre, enfin le roi et la reine de Danemark entourés de leurs enfants ; près d'eux, vous voyez le prince-héritier Valdemar et sa femme, la princesse Marie-Amélie d'Orléans.

Au moment où nous achevions la visite des salons du Panoptikon, inondés de lumière, et si aristocratiquement fréquentés, nous vîmes, sur le bout d'une banquette réservée aux promeneurs, un homme du monde, à la tenue irréprochable, à la barbe noire soigneusement taillée, vêtu du frac et tenant son chapeau mécanique à la main ; il était ganté de blanc, chaussé de bottines vernies, bref, absolument correct.

« Voilà un monsieur fort élégant, qui est venu passer quelques instants au Panoptikon en attendant l'heure du dîner, » dis-je à mon ami, et lui me répondit : « Ce monsieur, qui regarde la princesse d'Orléans ? Ah ! mais, attendez donc, je le connais ! c'est un Parisien ; je l'ai vu quelque part... Parbleu mais !... Oh ! non.... c'est impossible... Et cependant... Mais si, c'est bien lui, c'est M. Sadi Carnot ! Voyez plutôt son grand cordon de la Légion d'honneur ! »

C'était en effet le successeur de M. Grévy, il n'est pas, comme le Philippe-Auguste de Dumont, sur la place du Trône,

« En pierre, en pierre, en pierre ! »

ainsi que le dit la chanson.

Mais, pour lui, « cela ne doit pas être plus amusant, » il est

« En cire, en cire, en cire ! »

et « sur le bout, sur le bi, sur le bi du bout du banc ! »

Fort embarrassé, je le comprends, de trouver une place, pour le premier magistrat de la République française, au milieu des souve-

rains de l'Europe, près de la fille du duc de Chartres, nièce des princes exilés au nom de la liberté, l'intelligent directeur du Musée avait pris le parti de lui faire faire galerie; un peu plus, il lui aurait offert une chaise au vestiaire!

Tout commentaire serait superflu; je vous laisse le soin, cher ami, de tirer la morale de cet apologue danois.

Les environs de Copenhague sont aussi agréables à visiter que ceux de Stockholm, mais la tournée, moins longue, peut se faire en une seule journée.

En prenant le premier train du matin, on se rend à Hillerœd, d'où l'on se fait conduire en voiture au château princier de Frederiksborg, monument de brique et de pierre réédifié par Christian IV, vers 1620, dans le style de la Renaissance. Cette belle construction, un peu massive, fortement endommagée par un incendie en 1859, a été restaurée avec un soin merveilleux et transformée en musée national.

Sa chapelle est un véritable bijou, malheureusement décoré dans un goût douteux. L'or et les couleurs criardes n'ont pas été employés dans cet édifice avec assez de discrétion; en revanche, on y admire des merveilles telles qu'un rétable d'argent massif ciselé avec un art infini, une chaire d'ébène et d'argent, des marquetteries hollandaises incrustées d'ivoire et de nacres aux couleurs changeantes, d'un prix incalculable. Les collections d'armures, de meubles, de tableaux, renfermées dans le château, sont également dignes d'admiration; mais, ce que je reproche aux architectes chargés de la décoration de ce palais, c'est l'exagération qu'ils n'ont pas su éviter. Les plafonds y sont littéralement couverts de nymphes, d'amours, de fleurs, de fruits, d'animaux de grandeur naturelle, représentés en ronde-bosse et enduits des couleurs les moins heureuses.

Leur œuvre manque de cette distinction, de cette réserve, qui font le charme des productions de nos artistes français.

De Frederiksborg, on peut gagner le château de Fredensborg, au parc grandiose, dont les beaux ombrages encadrent des points de vue charmants, et prendre ensuite le train d'Helsingœr.

Helsingœr (ou Elsneur, comme nous disons en français) est une petite ville de 9 000 âmes, bâtie sur la rive même du Sund, à l'endroit où la mer est le plus resserrée entre la côte de Séeland et celle de Suède.

En face d'elle s'élève Helsingborg, dont on distingue nettement les maisons et les principaux édifices.

Entre ces deux villes passent annuellement 20 000 navires qui se rendent de la mer du Nord dans la Baltique et réciproquement; ce détail suffirait à lui seul pour vous renseigner sur la situation du château de Kronborg, bâti à l'extrême pointe de l'île, et vous donner une idée de la vue dont on jouit de sa terrasse.

Ce site grandiose devait nécessairement frapper l'imagination des poètes et l'on comprend sans peine que Shakespeare l'ait choisi comme théâtre de plusieurs scènes d'Hamlet. On conçoit aisément que la légende ait fait des souterrains de ce castel la demeure d'Ogier le Danois, dont l'esprit protège le Royaume. C'est de là, dit-on, que le paladin frère de la belle Auda, épouse de Roland, doit sortir pour se porter au secours de la patrie le jour où elle sera en danger !

Aucune description ne peut vous rendre la beauté du spectacle dont nous fûmes témoins à Helsingœr, au soir de notre excursion.

Tandis que nous attendions le bateau qui devait nous ramener à Copenhague, en longeant la côte, le soleil s'était couché; son disque brillant avait disparu derrière la dune, et ses derniers feux embrasaient le ciel de lueurs comparables aux jets de flamme d'une aurore boréale. Bientôt la voûte céleste tout entière prit une teinte de cuivre rouge uniforme; sur ce fond de métal étincelant, la silhouette noire du coteau de Séeland, surmonté de moulins, de maisons et d'arbres, se découpait vigoureusement. Au loin, la mer prenait l'aspect d'un lac de fonte en fusion, sur lequel tranchait la masse sombre des navires à la haute mâture.

Je me croyais transporté au pays des rêves, il me semblait voir les montants d'une forêt de pièces d'artifices se détachant sur la lueur de feux de bengales aux dimensions invraisemblables.

Je voulus me rendre compte du nombre de ces voiliers, immobiles dans le calme absolu du soir, et mes yeux en rencontrèrent soixante-quinze, espacés depuis le rivage jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon.

Peu à peu, le crépuscule fit place à la nuit; nous montâmes à

bord; notre navire amena son pavillon, hissa ses feux, sortit en sifflant du port, contourna prudemment la jetée et mit le cap sur Copenhague. Deux heures et demie plus tard, nous débarquions sur les quais de la capitale danoise.

Il faut deux heures pour traverser en chemin de fer l'île de Séeland et atteindre Korsœr, puis sept heures environ pour traverser le bras de mer qui sépare cette ville des côtes allemandes.

Le 14 septembre, à six heures du soir, nous mettions le pied sur le continent, après avoir glissé sans rien voir devant la flotte germanique massée dans la baie profonde et sûre de Kiel.

Les immenses chantiers de la marine impériale, protégés par des fortifications imposantes, des batteries, des casernes, fuyaient à côté de nous sans que nous ayons le temps de distinguer les divers bâtiments qui les composent.

Au premier plan, se dressaient de hauts panneaux de bois soutenus par de grands poteaux plantés dans le fond la mer, sur lesquels on lisait en caractères énormes un avis destiné à interdire au public l'approche de ce mystérieux sanctuaire sous les peines les plus sévères.

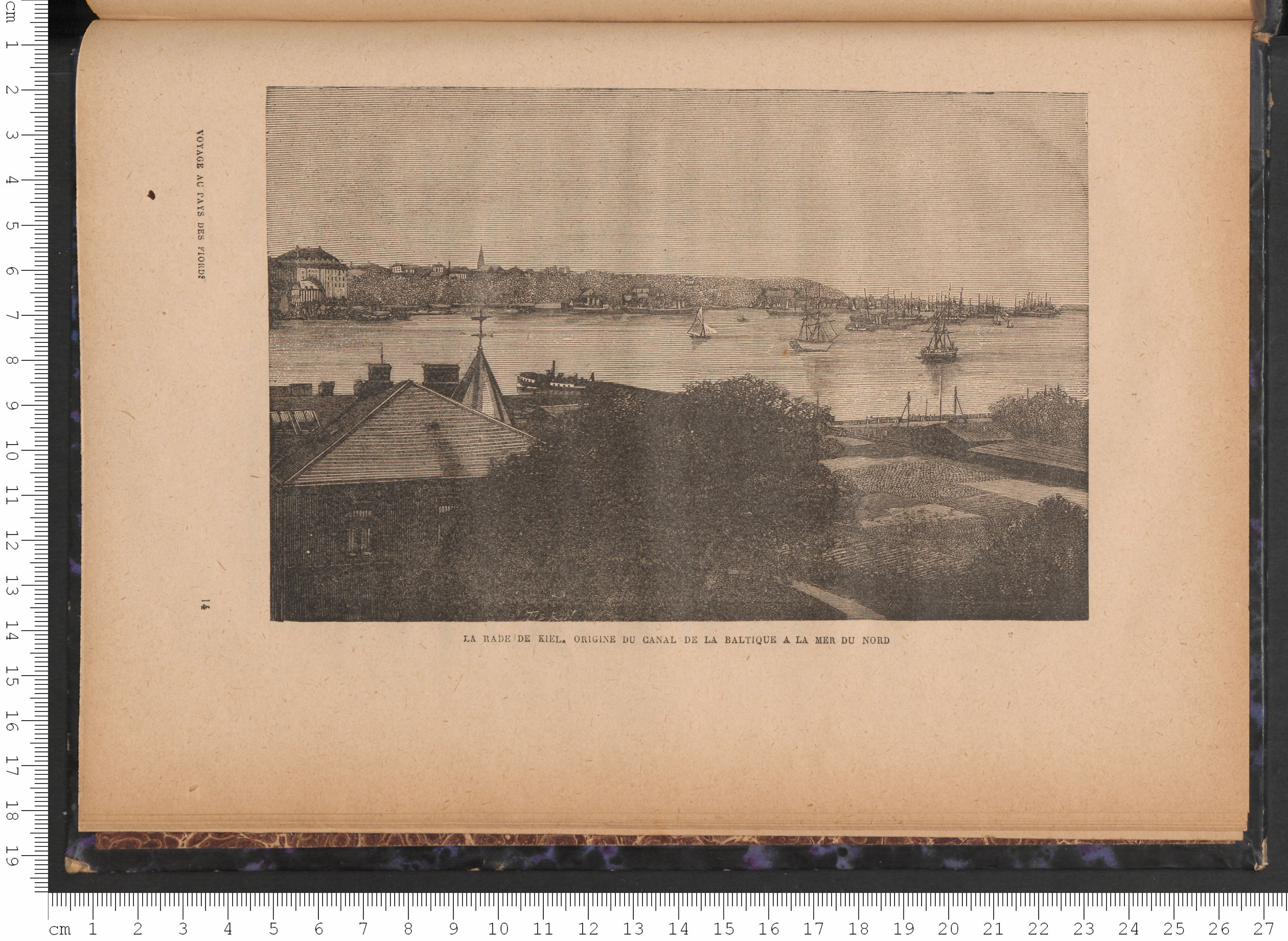
Décidément, nous étions bien en Allemagne, il n'y avait pas à s'y tromper, les « Verbot (1) ! » répandus à profusion, nous faisaient l'effet d'étiquettes indicatives apposées sur les murs de cette « nation-caserne. » Nous n'étions plus à notre place, il ne nous restait donc qu'à prendre le premier train pour Cologne, à traverser la Belgique, pour rentrer en France et gagner Paris.

C'est ce que nous fîmes sans nous faire prier.

Et voilà comment le 16 septembre, à six heures et demie du soir, après trente-six heures consécutives de voyage, nous retrouvions enfin la gare du Nord, et peu après le boulevard des Italiens! Nos cœurs, profondément émus, répétaient à l'unisson les paroles de Châteaubriand :

Mon pays sera mes amours
Toujours.

(1) Verbot! signifie : Défense de.....



LA RADE DE KIEL, ORIGINE DU CANAL DE LA BALTIQUE A LA MER DU NORD

CONCLUSION

Comme les gens de la noce, nous voici rentrés chacun chez nous, sains de corps et d'esprit, ainsi qu'on disait jadis en commençant son testament, et prêts à rendre grâces au Ciel, qui nous a protégés au cours de ce long voyage.

Quant à moi, content et satisfait du merveilleux spectacle dont j'ai joui au pays des fiords, j'ai tenu à faire part de mes impressions « à mes amis et connaissances » : c'est la règle.

— Alors, me direz-vous, je pourrai à l'occasion gagner en toute confiance ces lointaines régions et vous êtes bien réellement sous le charme de leur magnificence ?

— Sans aucun doute, et comment pourrait-il en être autrement ? Songez donc ! Nous avons touché le bout du monde, visité des glaciers, rencontré des baleines, tâté et senti des Lapons... Nous avons vu,... de nos yeux vu,... vous dis-je, un *chapeau haut de forme* à Hammerfest, des *tournures* à Tromsœ,... tout cela bien au-dessus du cercle polaire... que pourrions-nous désirer de plus ?

— Là, franchement, la main sur la conscience, vous n'avez pas eu la plus petite désillusion,... vous n'éprouvez pas le moindre regret?...

— Ah! cher ami! vous y mettez une insistance !... Faut-il donc tout vous dire, tout,... absolument tout ?

— Pourquoi non ? Ne me l'avez-vous pas solennellement promis?.. : Souvenez-vous de vos propres paroles consignées dans votre première épître :

« Je dirai toute la vérité comme un bon et loyal témoin, etc. »

— C'est vrai, je m'y suis engagé d'honneur, il n'y a pas à reculer... Promettez-moi, du moins, de ne confier mon secret à personne !..

Eh bien, oui !... je rentre en France avec un seul regret, mais un regret mortel ! Je ne dirai pas comme Scarron :

J'ai vu, sans mourir de douleur,
J'ai vu (siècles futurs, vous ne pourrez le croire!)...
Oh ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur,
J'ai vu... mon verre plein, et je n'ai pu le boire!

Non !... mon cas est tout opposé.... « Je n'ai pas vu, moi, ce que j'aurais pu voir ! » Je tiens du *Gaulois,* du *Figaro,* du *Temps,* des *Débats,* de l'*Univers,* de la *République Française* (1) elle-même, qu'en septembre dernier, là-bas,... en Suède, en Norwège, en Danemark... que sais-je enfin ! car tous ces noms étaient à la fois « sur le journal » j'aurais



Ce sont les Norvégiens qui ont la plus longue existence. Nous l'apprenons par une note que publie le bureau officiel norvégien de statistique.

La durée moyenne de la vie en Norvège est de 48 ans 33, pour les hommes, de 51 ans 30, pour les femmes et de 49 ans 77, pour les deux sexes. Le directeur du bureau constate aussi que, depuis ces dernières années, la longévité s'est beaucoup accrue. Et il conclut :

« Si la mortalité est de 17 pour cent moins grande que dans le Centre et l'Ouest de l'Europe, cela est dû à ce qu'il meurt beaucoup moins d'enfants en bas âge que dans les autres pays. »

(1) A cette époque en effet, les journaux annonçaient à qui mieux mieux la présence du général Boulanger sur les points les plus distants de l'Europe et ce, dans le même moment. Nous avons vu le nom de ce personnage inscrit par quelque voyageur facétieux, sur le registre des étrangers, « au belvédère de Trollhœttan » (Suède), en août 1891, l'année précédente nous l'avions remarqué sur le mur de la station de Tellsplatt sur le lac des Quatre Cantons, avec ces mots : « A Guillaume Tell, le général Boulanger ! »

APPENDICE

DÉDIÉ AUX FUTURS TOURISTES EN PARTANCE POUR LE PAYS DES FIORDS

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Quelques amis, après avoir pris lecture de ces lettres, m'ont xeprimé le regret de n'y pas trouver un plan de voyage tout tracé et m'ont demandé de résumer à leur intention notre itinéraire, d'une manière claire et concise.

Je n'ai jamais eu la pensée de publier un guide du voyageur au pays des Fiords, mais je me fais un devoir de leur fournir ici les renseignements essentiels dont ils pourront avoir besoin le jour où ils songeront à ébaucher leur propre itinéraire.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature,

dit le fabuliste ; en essayant de leur rendre ce léger service, j'acquitte du même coup une dette de reconnaissance envers ceux qui sont venus à notre secours dans la même occurrence.

Voici l'itinéraire adopté pour la présente excursion :

2 août. — Départ de Paris, par la gare du Nord, à 6 h. 20 du soir.

3 août. — Arrivée à Cologne à 5 heures 30 du matin. — Départ 1 heure 10. — Arrivée à Hambourg à 9 heures 40 du soir.

4 août. — Visite de Hambourg. — Départ à 9 heures 40.

5 août. — Arrivée à Frederickshavn à 1 heure de l'après-midi. — Traversée du Cattégat (durée 5 h.) — Arrivée à Gothembourg. — Départ à 8 h. 13 du soir. — Arrivée à Trollhœttan à 10 h. du soir.

6 août. — Visite des chutes et des écluses dans la matinée. — Départ à 9 h. 40 du matin. — Arrivée à Kristiania à 10 h. du soir.

7 août. — Visite de Kristiania et de ses environs.

8 août. — Suite de la visite. — Départ à midi 40 pour Trondhjem.

9 août. — Arrivée dans cette ville à 7 heures 1/2 du matin. — Embarquement à bord du *Jonas-Lie*.

10 août. — Escales à Thorgatten et à Mosjoen

11 août. — Visite du Svartisen (glacier). — Escale de nuit à Bodœ.

12 août. —Escale à Solvær (Lofoten).

13 août. — Arrivée à Tromsœ vers 5 heures du soir (escale).

14 août. — Arrêt à Hammerfest. — Arrivée au cap Nord (ascension nocturne).

15 août — Hammerfest. — Sorœ. — Belœ (escales).

16 août. — Tromsœ (escale).

17 et 18 août. — Lofoten et Bodœ (escales).

19 et 20 août. — Retour.

21 août. — Trondhjem. — Kristianssund. — Molde (arrivée à 1 heure du matin).

— Arrivée au gîte à 7 heures 1/2 du soir (bateau et voiture).

2 septembre. — Stalheim. — Gudvangen. — Lærdalsœren (bateau).

3 septembre. — Lærdalsœren. — Maristuen. — Nistuen (voiture).

4 septembre. — Nistuen. — Fagernæs (voiture).

5 septembre. — Fagernæs. — Valders. — Odnæs (voiture).

6 septembre. — Départ d'Odnæs à 8 heures du matin (bateau). — Randsfiord, Hœnefos. — Drammen. — Kristiania (chemin de fer).

7 septembre. — Kristiania. — Départ à 4 heures du soir.

8 septembre. — Stockholm. — Arrivée à 10 heures du matin. — Visite de la capitale.

9 et 10 septembre. — Stockholm et ses environs.

11 septembre. — Départ à 6 heures du soir pour Malmœ. — Arrivée à Malmœ à 6 heures 1/2 du matin.

12 septembre. — Départ de Malmœ à 7 heures du matin (bateau). — Traversée de 2 heures 1/2. — Arrivée à Copenhague à 9 heures.

13 septembre. — Visite de la ville et de ses environs.

14 septembre. — Suite de la visite.

15 septembre. — Départ à 9 heures pour Korsœr (chemin de fer). — Départ à 11 heures pour Kiel. Départ de Kiel à 7 heures du soir.

16 septembre. — Arrivée à Cologne à 8 heures du matin. — Départ vers 10 heures. — Arrivée à Paris à 7 heures du soir.

Je ferai observer que ce départ, fixé malgré nous au 2 août, était tardif. Il convient de se mettre en route pour la Norwège du 15 juin au 15 juillet, surtout si l'on tient à voir le soleil de minuit dans toute sa splendeur. Un voyage *complet* dans la presqu'île scandinave demande trois mois, et si l'on dispose d'un délai moindre, c'est la Suède qu'il faut sacrifier de préférence à la Norwège.

Bateaux pour le Nordland. — Il existe plusieurs Compagnies faisant le service des voyageurs pour le cap Nord. Leurs agences sont installées à Kristiania.

Les bateaux touristes sont plus rapides, plus confortables, mais plus chers que les paquebots-poste. Enfin, on ne peut étudier sur les premiers steamers les mœurs et coutumes de la population locale.

Guides. — Les guides du *voyageur* en Norwège ne sont pas nombreux. Celui de Bædeker est extrêmement précieux, à cause des renseignements pratiques et précis qu'il fournit. Toutefois, les touristes qui ont eu recours aux volumes du même auteur, publiés pour la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Italie, le Rhin et Paris, sont d'accord pour reconnaître l'infériorité de cet ouvrage par rapport à ceux dont ils se sont déjà servis.

Dans ma pensée, cette « infériorité relative » doit être motivée par les difficultés inouïes que suscite la configuration du pays. L'absence de grandes lignes directes, la multiplicité des moyens de communication, le nombre incroyable d'excursions à faire, de points de vue à signaler, rendent presque impossibles la concision et surtout la clarté habituelle de ce guide recommandable.

Billets circulaires. — Les billets circulaires ne sont avantageux que s'ils concordent avec l'itinéraire que l'on s'est tracé, ou si l'on peut les faire cadrer avec son propre plan, par suite d'une entente préalable avec une agence de voyages, autorisée à délivrer des billets au nom des Compagnies de chemin de fer. L'agence Cook se charge de ces combinaisons.

Billets d'hôtel. — Les agences françaises et anglaises se chargent de fournir des coupons ou des feuilles de route assurant, *dit-on*, une réduction de prix dans les hôtels. On ne risque rien d'emporter une provision de ces bons, puisqu'on peut rendre sans frais, chez M. Lubin et Cook, et moyennant une retenue de 10 0/0 dans d'autres agences, ceux dont on ne s'est pas servi. Toutefois, leur utilité me paraît au moins douteuse.

Frais de voyage. — Bædeker fixe à 25 fr. par jour la dépense d'un voyageur seul aux pays scandinaves (trajets et hôtels compris), mais il faut compter en plus le prix du transport de Paris à Kristiania, aller et retour.

Souvenirs de voyage. — Les acquisitions d'objets et costumes lapons devront être faites dans les magasins spéciaux de Tromsœ et non

au campement des nomades, fort habiles à exploiter leurs visiteurs.

Les bijoux norwégiens se trouvent à Bergen, ainsi que les fourrures et les photographies.

Kristiania possède également des maisons importantes vendant tous ces objets. On remarquera que je m'abstiens d'en désigner aucune, de peur que ces lignes ne soient prises pour une réclame.

Bagages, vêtements, température, langage. — Le premier devoir d'un touriste soucieux de ses propres intérêts étant de faire la dépense d'un *Guide,* on trouvera dans le Bædeker tous les renseignements pratiques relatifs à ces questions. Les avertissements de cet auteur sont sûrs et ses conseils excellents; nous les avons fréquemment appréciés.

Je ne saurais trop insister sur ce point essentiel, qu'en Norwège, plus encore qu'en tout autre pays, un touriste doit veiller à réduire son bagage à sa plus simple expression, c'est-à-dire : au poids et au nombre de colis qu'il peut transporter à la main.

Enfin, d'une part générale, tout voyageur devra méditer longuement ces maximes répétées depuis 1650 :

Qui songe à voyager
Doit soucis oublier,
Dès l'aube se lever,
Ne pas trop se charger,
D'un pas égal marcher,
Et savoir écouter.

Et maintenant, partez, cher lecteur, pour le pays des Fiords; vous viendrez me dire, à votre retour, si je vous ai trompé. Je vous attends de pied ferme et sans crainte de reproches, si vous avez suivi mes conseils désintéressés.

Alors je vous placerai cette phrase stéréotypée que vous aurez entendu cent fois répéter par les Anglais qui s'abordent : « *Did you enjoy very much Norway?* » et vous me répondrez, j'en suis sûr, par cet inévitable cliché : «*Oh! yes, very much indeed* (1). »

— All right!

(1) Traduction littérale :
— Avez-vous bien joui de la Norwège?
— Oh! oui, en vérité.
— *All right,* expression anglaise, bien connue, prise ici dans le sens de : « Tant mieux! A la bonne heure! J'en suis ravi, etc. »

TABLE DES MATIÈRES

***Erratum.* — Une erreur d'imposition a fait mettre la légende de la gravure de la page 66 à la gravure de la page 65 et réciproquement.**

SAINT OLAF, ROI DE NORWÈGE

AUX TEMPS BARBARES — LE PÈRE ET LE FIL

Olaf II fut le Clovis de la Norwège. Il vécut cinq siècles plus tard que le premier roi chrétien de France.

Rien ne faisait d'abord présager la noble mission que Dieu réservait à Olaf.

Le roi Harald son père avait péri d'une manière tragique, au cours d'un voyage romanesque en Suède. Harald, disent les chroniqueurs scandinaves, délaissant Asta sa femme légitime, alla en Suède demander la main de la reine Sigride, alors veuve. Celle-ci qui ne voulait point l'épouser et ne savait comment éloigner cet hôte importun, lui fit offrir un festin, et quand le Norwégien fut ivre, on mit le feu à la table. Harald mourut dans les flammes. Ce trait montre où en était la civilisation en ces contrées barbares.

Peu après, Asta, l'épouse délaissée, donnait naissance à un fils, qui fut appelé Olaf, du nom d'un de ses aïeux.

Mais pendant que ce fils posthume grandissait, d'autres chefs s'emparèrent des États de son père.

Élevé, près des rives de l'Océan, au milieu de ces pirates normands dont la téméraire audace bravait la fureur des hommes et des flots, Olaf se distingua bientôt par sa vigueur et son courage. A huit ans, disent les chroniqueurs, il surpassait en force tous les enfants de son âge.

Quelques années plus tard, devenu chef d'une de ces bandes de hardis corsaires, si redoutées de toutes les côtes de l'Océan, il signala son courage sur les plages de la Suède, du Danemarck, de l'Angleterre et de la France.

C'est dans ce dernier pays, au milieu de ses compatriotes, déjà convertis et pacifiés, qui de la vieille Neustrie avaient fait l'intrépide

Normandie, que la lumière de la foi chrétienne illumina l'âme d'Olaf. Ce farouche *roi de la mer* ne résista point à la douce influence de la grâce, et il fut baptisé à Rouen, avec plusieurs de ses compagnons d'armes, par l'archevêque Robert. C'était vers l'an **1014.**

LE ROI CHRÉTIEN

Revenu en Norwège, le jeune prince, protégé par le Christ, renverse plusieurs des usurpateurs qui s'étaient emparés des États de son père, voit tout le royaume se soumettre à lui, chasse les Danois des provinces qu'ils avaient prises aux Norwégiens, et fait la paix avec les Suédois. Cette paix fut cimentée par le mariage de la fille du roi de Suède avec Olaf.

Le jeune prince victorieux voulut se servir de sa puissance pour civiliser sa patrie, en l'amenant sous les douces lois de l'évangile.

Le christianisme, porté dans ces contrées au siècle précédent, par l'intrépide apôtre du Nord saint Anschaire, y avait d'abord fait quelques progrès, bientôt étouffés par les guerres civiles, les mœurs farouches et les superstitions grossières de ces peuples.

Olaf appela d'Angleterre des missionnaires catholiques, prêtres et moines, remarquables par leur science et leurs vertus. Le plus zélé se nommait Grimkèle ; il fut sacré évêque de Drontheim, capitale des États d'Olaf. Le prince n'entreprenait rien sans le consulter.

Olaf lui-même accompagnait souvent les missionnaires dans leurs courses apostoliques, et secondait leurs efforts par ses exemples, ses paroles et sa protection.

Des populations entières renonçaient à leurs cruelles idoles et embrassaient la foi.

Le prince réforma la vieille législation du royaume, incomplète et barbare, et proclama un code de lois chrétiennes, destinées à civiliser peu à peu ses sujets.

Le saint roi avait coutume de donner à la prière les premières heures de la journée, attirant ainsi les bénédictions de Dieu sur tout le reste du jour.

L'ÉVANGILE EN SUÈDE

Son zèle pour le règne de Jésus-Christ ne se borna pas à ses propres États. Après son mariage avec la princesse de Suède, il

appela d'Angleterre une nouvelle colonie de missionnaires, et les envoya à son beau-père.

Le chef de cette phalange bénie était saint Sigfrid, proche parent du roi d'Angleterre.

Sigfrid eut le bonheur de baptiser le roi de Suède et une grande partie de la nation. L'archevêque de Hambourg, légat du pape pour les pays du Nord, l'institua évêque de Wexiow, dans la Gothie-méridionale.

Saint Sigfrid, fidèle imitateur des apôtres, était d'une charité et d'un désintéressement, qui excitaient l'admiration des païens eux-mêmes.

On raconte de lui le trait suivant:

Trois de ses neveux l'avaient suivi en Suède; restés à Wexiow pendant que leur oncle évangélisait d'autres provinces, ils furent traîtreusement assassinés par les idolâtres.

Furieux d'un si lâche attentat, le roi voulait condamner les meurtriers au dernier supplice ; à cette nouvelle, Sigfrid accourut et multiplia ses instances auprès du roi jusqu'à ce qu'il eût obtenu la grâce des coupables. Le roi les condamna du moins à payer une forte amende à Sigfrid ; mais celui-ci ne voulut jamais consentir à la recevoir.

Saint Sigfrid mourut vers l'an 1030.

Canonisé par le pape Adrien IV, l'an 1158, il fut honoré d'un culte très populaire par les Suédois, jusqu'aux tristes jours du XVI[e] siècle, où la Suède abandonna la religion de Jésus-Christ pour celle de Luther.

MALHEURS D'OLAF

Mais revenons au brave Olaf. La propagation de la foi rencontrait plus de difficultés parmi ses sujets qu'au milieu des Suédois. Olaf lui-même, si nous en croyons quelques historiens, se serait un moment oublié dans ses mœurs privées; à moins que le fait dont ils parlent ne soit antérieur à son baptême. Toutefois, s'il est vrai qu'il ait eu un instant de faiblesse, une prompte pénitence le releva bientôt, car les chroniqueurs nous le montrent pardonnant à un de ses officiers nommé Eigill, une faute qui avait excité son indignation, et guérissant par ses prières ce même Eigill tombé gravement malade.

Mais Olaf fut malheureux dans une guerre contre Canut le Grand, roi de Danemarck. Après avoir subi une défaite sur les côtes danoises, il se vit trahi par les principaux seigneurs norvégiens, secrètement gagnés par l'or de Canut, et irrités par les lois qu'Olaf avait portées contre les magiciens.

Olaf dut se réfugier en Suède, auprès de son beau-père, puis en Russie. Pendant ce temps, Canut étendit sa domination sur la Norvège.

Ici se place la légende suivante que nous empruntons à la plume de M. Riant :

LE PÈLERIN ET LE VIEILLARD

Une légende, fleur du tombeau, dernière larme de la piété populaire, assure que lassé de ses luttes infructueuses et de ses insuccès reitérés, saint Olaf, alors réfugié à la cour sauvage des princes scandinaves de Russie, voulut aller demander la paix et l'oubli au Saint-Sépulcre de Jérusalem et au couvent lointain du Sinaï.

Après s'être incliné devant le tombeau du Christ et avoir baisé d'une lèvre ardente la pierre ineffable presque encore teinte du sang de Jésus et que nul marbre douloureusement protecteur ne dérobait encore à l'amour et aux baisers des fidèles, il se proposait, comme naguère le célèbre Olaf I Trygvoson, son prédécesseur et son parent, comme tant de grands coupables et d'illustres malheureux, de finir ses jours dans ce célèbre monastère du Sinaï, œuvre de sainte Hélène et de l'empereur Justinien et dont la merveilleuse histoire semble un écrin de pourpre tout rempli des fleurs d'or de la légende orientale, monastère prophétique où, disait-on, chaque moine, auprès de son dur chevet, entretient une lampe fatidique dont la lumière, par sa rapide diminution, lui révèle l'heure imprévue de la mort, où des oiseaux blancs d'espèce inconnue, colombes virginales du désert, viennent chaque samedi déposer des rameaux verdoyants et des fleurs purpurines sur la tombe d'albâtre de sainte Catherine, l'amante du Christ, au doigt de laquelle Jésus lui-même passa un jour l'anneau nuptial de rubis, autrefois vénéré sous la garde des chevaliers, dans une des églises de Malte, monastère respecté des Arabes et des conquérants, sauvegardé

par Mahomet lui-même, visité par Napoléon, et dont les caveaux inaccessibles cachent, dit-on, les trésors du malheureux Jezdegerd, le dernier des Sassanides de Perse.

La veille de son départ, durant sa dernière nuit; quand déjà son bourdon de pèlerin et son grand chapeau semé de coquilles était au pied de sa couche, saint Olaf eut un songe. Un vieillard vénérable, à la haute stature, à la longue barbe blanche, un bon bâton recourbé, sorte de crosse monastique, à la main, lui apparut, et, d'un ton à la fois doux et sévère, lui intima l'ordre de renoncer à son dessein, et de retourner en Norwège. « Ce n'est pas, lui dit-il, de pèlerinage qu'il s'agit quand la patrie est en danger; la piété agréable à Dieu consiste à lui sacrifier ses aspirations pour obéir à ses commandements. Je suis Olaf le Grand, le fils de Trygvoson, et Dieu, par ma voix, t'ordonne de retourner en Norwège pour tenter encore une fois la fortune et arracher ce pays au paganisme et aux Anglais alliés aux Suédois. « Il est glorieux pour un roi de tout tenter pour » ressaisir sa couronne, et à un Norwégien de mourir les armes à » la main sur le sol sacré de la Norwège. »

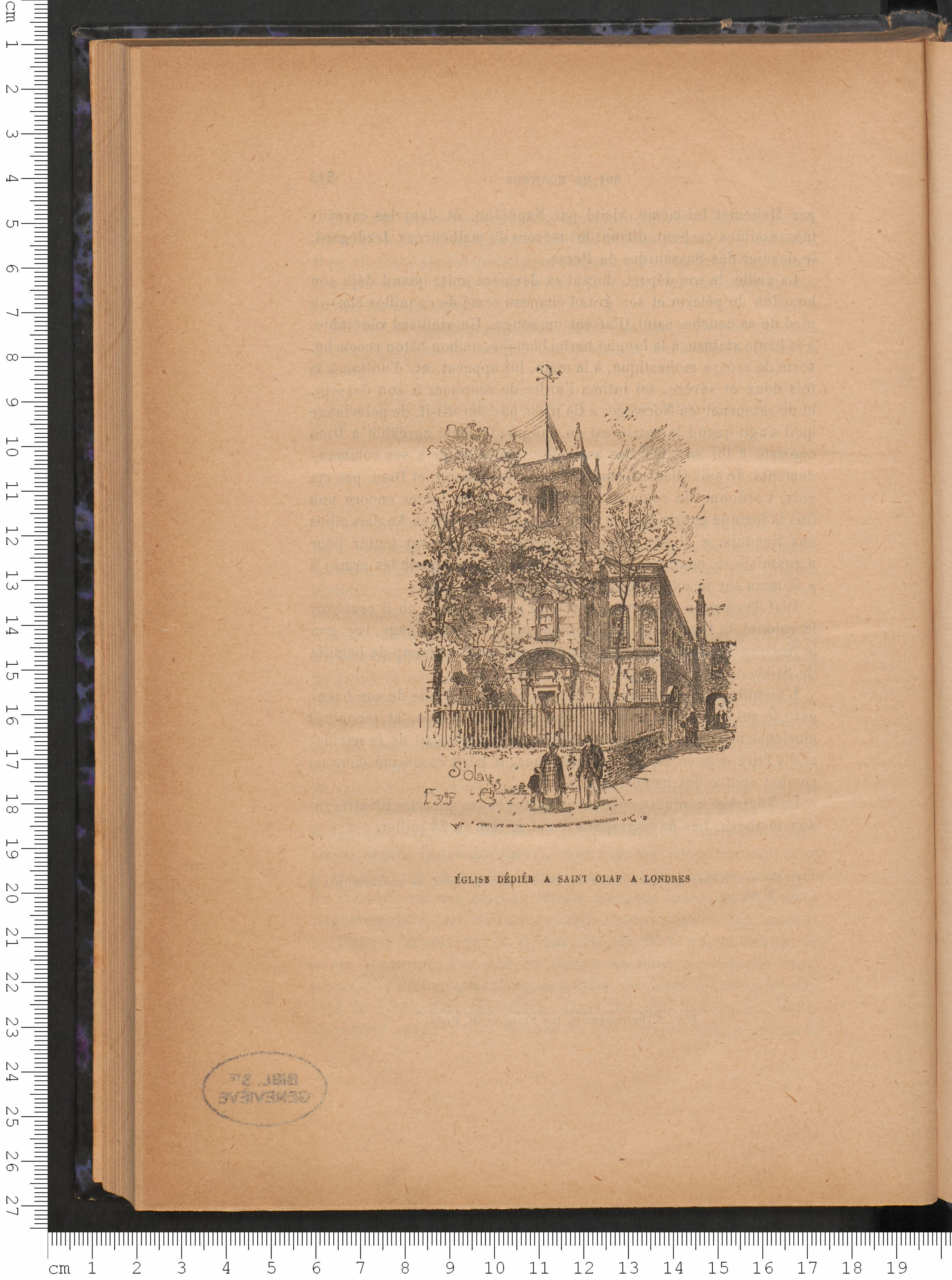
Olaf Trygvoson disparut, et, éclairé par ce songe, où il crut voir la volonté de Dieu, saint Olaf, renonçant à son pèlerinage, regagna la Norwège où il trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille de Stiklastadr (1).

L'histoire nous apprend en effet qu'Olaf, avec l'aide de son beau-père le roi de Suède, organisa une puissante armée, et reconquit glorieusement son royaume. Pendant qu'il s'efforçait de le pacifier et d'y faire régner ses lois chrétiennes, il périt assassiné dans un combat contre des païens rebelles.

La Norwège le vénéra comme un martyr et des miracles illustrèrent son tombeau. Les hagiographes fixent sa fête au 29 juillet.

(1) *Les expéditions des Scandinaves en Terre Sainte pendant les croisades*, par le Comte Riant.

Imp. F. Petithenry, 8, rue François I[er], Paris.



ÉGLISE DÉDIÉE A SAINT OLAF A LONDRES

